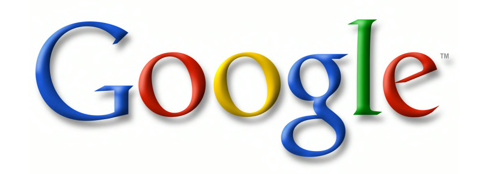
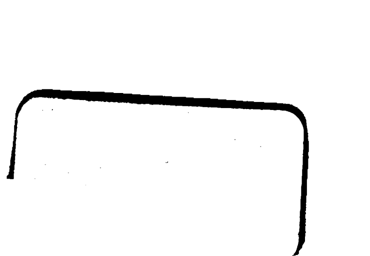


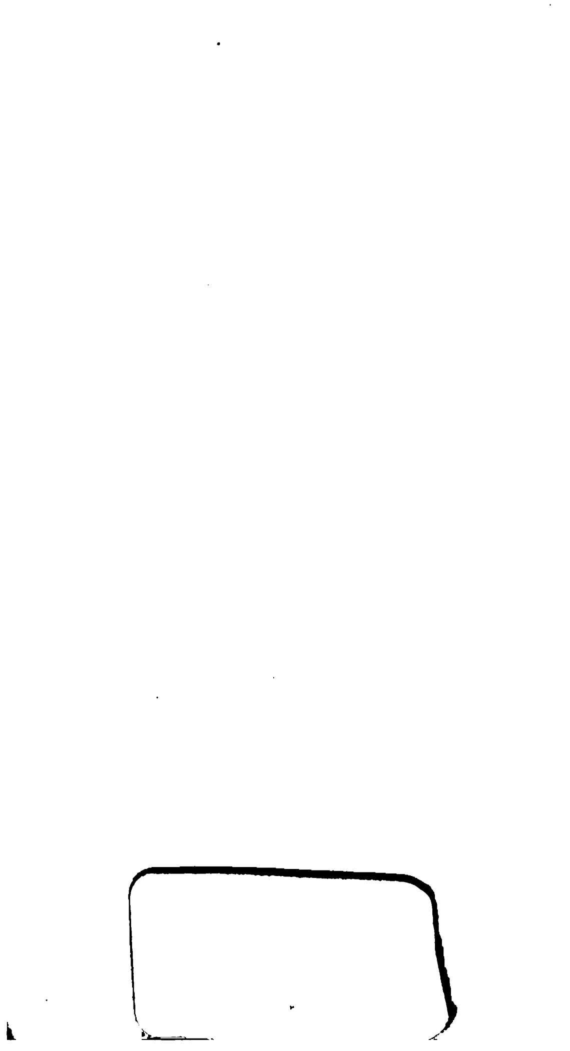




NKW
Argers



NKiI
Argers



NKil
Argers



LETTRES CHINOISES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ses Correspondans à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques.

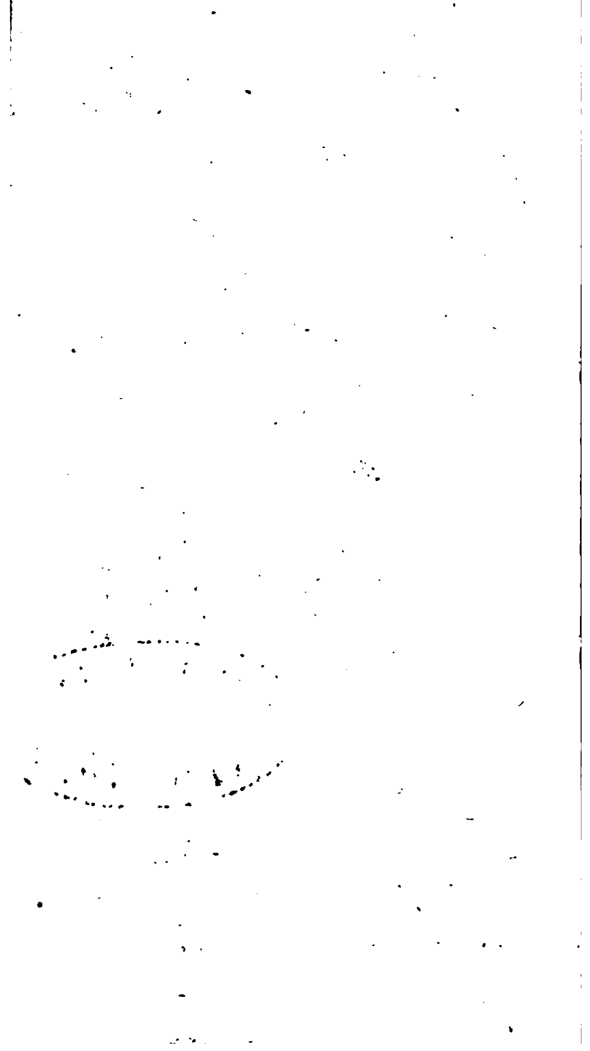
TOME SIXIEME.

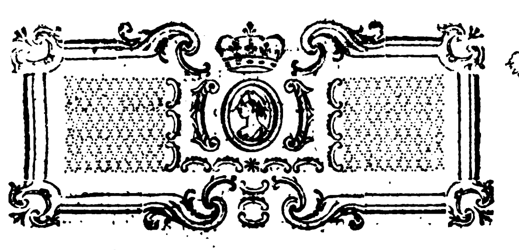
Argens

A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXIX.





LETTRES CHINOISES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ses Correſpondants en divers endroits.



LETTRE CXLIV.

Yn-Che-Chan, à I-Tuly.

JE ne doute point, cher I-Tuly, que les particularités que je t'ai mandées dans ma derniere Lettre, ne t'ayent fait plaiſir.

Il eſt agréable d'être informé de ce qui ſe paſſe dans ſa patrie, ſur-tout lorſque ces choſes ont quelque rapport avec le pays dans lequel on eſt actuellement. Tu es à Rome, où l'on m'a dit que les eſprits étoient fort partagés au ſujet de la queſtion qui s'agite ici. Le ſouverain Pontife & ſes adhérants condamnent le mêlange des cérémonies Chrétiennes & Chinoiſes; mais les Miſſionnaires ſont ſoutenus par ceux de leur Ordre, qui ne négligent rien pour pallier leur conduite, & les laver du blâme qu'ils ont encouru par-là. Il y en a ſans doute pluſieurs qui ne prennent point de parti, parce qu'ils n'ont pas examiné les raiſons de part & d'autre, ou qu'ils n'ont pas été en ſituation de les connoître. Tu pourras les inſtruire, ſi l'occaſion s'en préſente, avec d'autant plus de ſureté, que ce que je t'ai dit dans ma précédente Lettre, & ce que je dirai aujourd'hui, eſt authentique; je le tiens de perſonnes qui ont été au fait de tout le manege des Miſſionnaires, & qui ont eu bonne part à tout ce qu'a fait le dernier Légat.

Tous les Européens qu'il y avoit à la

Chine, lors de l'arrivée du Légat, n'étoient pas dans les idées des Missionnaires; plusieurs désapprouvoient cette dissimulation, & auroient bien voulu qu'on se fût soumis aux ordres du souverain Pontife. Il étoit à craindre que ceux-ci n'instruisissent le nouvel Ambassadeur de toutes les tergiversations des Missionnaires, s'ils pouvoient lui parler. Juge bien, cher I-Tuly, qu'on ne négligea rien pour les empêcher de le voir; on le gardoit à vue, & personne ne pouvoit lui parler, sans la permission de ces Peres. Si quelqu'un s'adressoit au Tagin pour obtenir cette faveur, celui-ci refusoit de lui accorder ce qu'il demandoit, jusqu'à ce qu'il eût consulté les Missionnaires. Ils n'avoient garde de le permettre à ceux qui leur étoient suspects; malgré ces précautions, ils ne purent empêcher que le Légat reçût plusieurs Lettres qui l'instruisoient des choses qui se passoient.

L'interprête qu'il avoit choisi, ne paroissoit pas être assez dévoué aux Missionnaires. Il leur falloit un homme habile, & qui pût expliquer ce qui se disoit de part & d'autre, d'une maniere qui répondît à

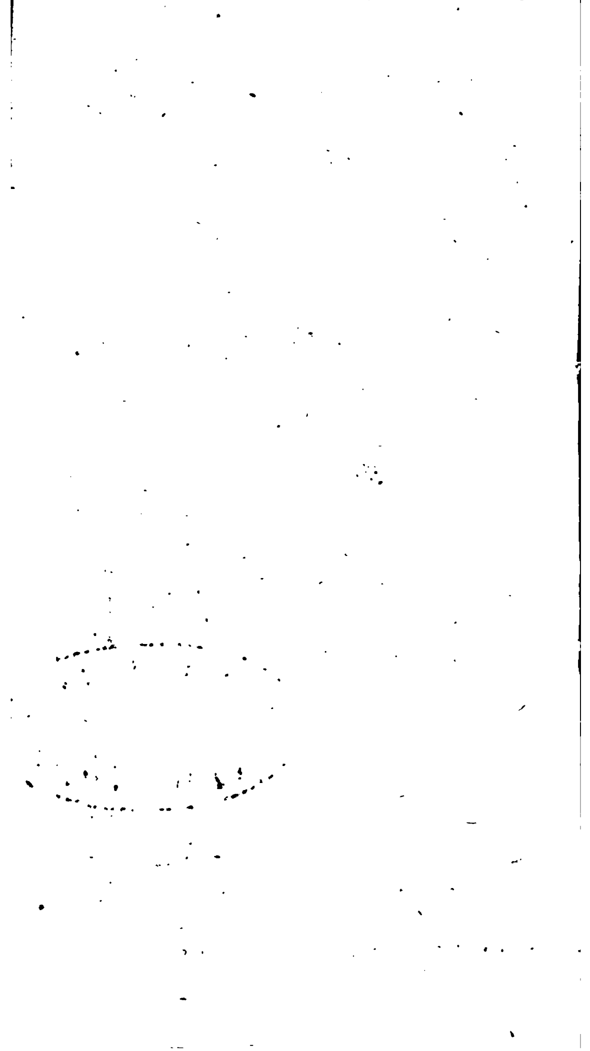
Il est agréable d'être in
se passe dans sa patrie
ces choses ont quel
pays dans lequel o
es à Rome, o
esprits étoient f
question qui
tife & ses ad
ge des cér
noises ;
tenus
gliger
& l
pa

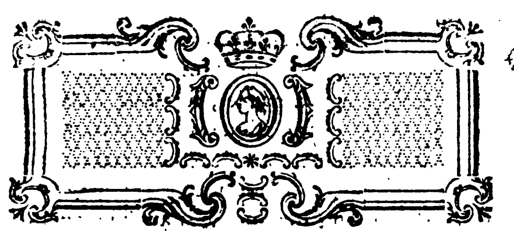
ier
jetter.
t la poste pour Peck
le suivit à petites journées. Il
compte à la Cour des diverses conférences qu'il avoit eues avec l'envoyé du souverain Pontife. L'on se seroit sans doute contenté de ce qu'il dit au sujet du motif de la légation, si les Missionnaires n'avoient fait là-dessus diverses remarques. Ils représenterent qu'il n'étoit point vraisemblable que le Légat eût entrepris un si long voyage, uniquement pour apprendre des nouvelles de la santé de l'Empereur & pour le remercier de la protection dont Sa Majesté honoroit les Européens ; qu'il devoit y avoir quelques

que pour l'effrayer. Le jour
vinrent pour chercher à
te ; il n'y eut sorte de
assent pour l'engager
ite de son prédécess-
s, le flatterent ;
nt inutiles, & le
Voyant sa fer-
mpereur avoit
lieu de le
de la ... mme il l'a-
demander la ... délai, à
à la Chine en quan ... Qui ne
Missionnaires, & de son ... dans
des Chrétiens établis dans cet ... ereur
liberté de suivre les décisions du
touchant les cérémonies. Les Missi ... es
naires avoient bien prévu cette réponse ;
aussi avoient-ils fait remarquer aux Mandarins Députés qu'une pareille demande étoit contraire aux Constitutions de l'Empire ; qu'elle exigeoit que l'Empereur retractât ce qu'il avoit ordonné touchant les cérémonies, & qu'elle accordoit au Pontife des Chrétiens une trop grande autorité à la Chine. Le Légat n'eut pas plutôt répondu à cela, qu'ils replique-

ne jugeoit pas à propos de la donner à notre Monarque, avant de savoir quel en étoit le contenu. De quelque adresse que les Missionnaires se fussent servis, ils n'avoient pas encore pu découvrir au juste ce que le Légat avoit ordre de régler touchant les cérémonies ; il leur étoit cependant important de le savoir, afin de prendre de justes précautions là-dessus. Ils en avoient déja demandé une copie ; mais inutilement, comme je te l'ai déja dit. Ils crurent que dans les circonstances où se trouvoit le Légat, il ne feroit plus les mêmes difficultés ; ils réitérerent leur demande, & elle eut un meilleur succès que la premiere fois.

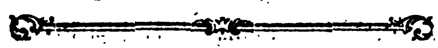
Après que le Légat se fut excusé sur l'impossibilité où il étoit de satisfaire à la demande du Mandarin, parce qu'il n'avoit point de copie de cette lettre, & qu'il n'osoit s'en fier à sa mémoire, il fallut obéir. Il coucha donc par écrit un précis de cette lettre, qu'il lui remit avec une protestation de non-préjudice, au cas qu'il lui arrivât de mal exprimer les intentions du Pontife. Il y ajouta une copie des permissions que le St. Pere accordoit





LETTRES
CHINOISES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ses Correspondants en divers endroits.



LETTRE CXLIV.

Yn-Che-Chan, à I-Tuly.

JE ne doute point, cher I-Tuly, que les particularités que je t'ai mandées dans ma derniere Lettre, ne t'ayent fait plaisir.



devant les susdits cartouches, en y observant les conditions indiquées ; & de même aussi devant les cercueils , où l'on pourra offrir des mets, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, en faisant les protestations , & en observant les précautions requises.

Tous les Mandarins étoient très-contents de ces permissions & ne doutoient point que notre auguste Monarque ne fût très-satisfait de ce que le Pape accordoit aux Chrétiens de la Chine. En effet , le Pontife ne pouvoit rien accorder de plus , sans renoncer tout-à-fait à sa Religion. Il nous permettoit l'usage de toutes nos cérémonies ; nous pouvions avoir des tableaux qui servoient de mémorial pour nous rappeller le souvenir des illustres personnages qui ont vécu parmi nous ; nous pouvions conserver les cérémonies usitées envers les morts ; nous pouvions nous prosterner & nous agenouiller devant le tableau qui nous en rappelloit le souvenir ; nous pouvions leur offrir des mets en oblations , leur faire des encensements, & allumer des cierges devant eux ; nous pouvions continuer à leur faire dans les jours solemnels le grand acte de

vénération que nous nommons Ko-Beu ; enfin nous pouvions rendre à notre grand Confucius tous les honneurs que nous lui avons toujours rendus. Qu'aurions-nous pu exiger de plus, si nous avions nous-mêmes composé les articles que renferment ces permissions ? Tous les esprits étoient disposés à se contenter de ces concessions si raisonnables, lorsqu'un des plus considérables Missionnaires, fâché de voir l'heureux tour que prenoit la légation, tint ce discours

Doucement, Messieurs, *dit-il avec chaleur aux Mandarins*, doucement, s'il vous plaît. Les permissions que le Pape accorde, ne sont point aussi avantageuses qu'on pourroit le croire. Il y a du jeu, il y a de la fraude à tout cela. Et ne voyez-vous pas que selon la Constitution de Rome, il faudra ôter de dessus les cartouches pour les défunts ces mots essentiels : *C'est ici le Siege d'un tel* ; Le Pape ne les permet pas ; il les interdit, il les défend.

Quoique les Mandarins eussent diverses preuves qui ne leur permettoient pas de douter du zele des Missionnaires

pour les cérémonies Chinoises ; cependant ils ne s'attendoient pas à trouver ces Peres plus scrupuleux sur ce sujet, quoiqu'ils ne l'étoient pas eux-mêmes. Aussi repliquerent-ils tous d'une voix, *que cela n'y faisoit rien, & que puisque le Pape accordoit l'usage des autres cérémonies, des génuflexions, des prosternements, des oblations des encensements &c. on avoit l'essentiel. C'en est trop Messieurs*, ajouta un des principaux Mandarins : *Que voulez-vous de plus ? Pour moi je veux être équitable. Ces permissions suffisent de reste, soyons contents.* On les porta à l'Empereur, qui les goûta aussi, & qui fit de grandes amitiés au Légat ; mais les Missionnaires, à qui cela déplaisoit, les brouillerent au point que le Légat fut obligé de retourner en Europe.

Les constantes oppositions des Missionnaires, cher I-Tuly, me surprirent étrangement. Je t'ai déja dit qu'elles m'avoient confirmé dans l'idée où j'étois qu'il y avoit là-dessus quelques raisons d'intérêt qu'il n'étoit pas facile de pénétrer. S'il m'est permis de faire sur cela une conjecture, je crois que ces Missionnaires ont envie de se soustraire à la Cour de

Rome ; ils veulent se rendre à la Chine aussi indépendants du Souverain Pontife, que les Anglois & les Hollandois le sont en Europe. Le discours que l'un d'eux eut l'imprudence de tenir au Légat, me confirma dans cette conjecture. Il lui dit nettement que le Pape n'a pas plus de droit de commander à la Chine, qu'il n'en a de donner des ordres aux Anglois & aux Hollandois ; & que s'il veut se donner de pareils airs, ces Messieurs sauront y mettre ordre. Cependant comme la Compagnie dans laquelle ces Missionnaires sont engagés, a souvent besoin des Souverains Pontifes, ils voudroient encore les ménager jusqu'à un certain point : c'est ce qui fait qu'ils ne levent pas entiérement le masque ; mais il ne faut pas douter que tôt ou tard ils ne fassent quelque éclat.

Porte-toi bien.

De Peckin, le...





LETTRE CXLV.

I-Tuli *à* Yn-Che-Chan.

Ce que tu m'as mandé, cher Yn-Che-Than, de l'état du Christianisme à la Chine, & de la conduite des Missionnaires, m'a fait un véritable plaisir. Une lettre que j'ai reçue peu de temps après ta derniere, ne m'en a pas moins causé. Tu craignois que l'adresse des Missionnaires & la bonté de notre auguste Empereur *Cang-hi*, ne rendissent dans peu tout l'Empire moitié Chrétien; ces craintes me paroissoient assez bien fondées, & je crois que ç'auroit été un grand malheur pour notre chere patrie, si l'expérience les avoit vérifiées. Les liaisons que j'ai eues avec les Chrétiens dans mes voyages, ne m'en ont point imposé; au contraire elles n'ont fait que me fortifier dans mes premieres idées; & à mon retour à la Chine, tu me trouveras plus Chinois que je ne l'étois lors de mon départ. Etant dans ces idées, juge de la joie que j'ai ressentie,

en apprenant que le ſucceſſeur de notre défunt Monarque avoit ouvert les yeux ſur le tort que la tolérance de ſon pere alloit cauſer dans peu à l'Empire. *Yong-tching* a changé de politique ; il a chaſſé tous ces Miſſionnaires turbulents, & leur a défendu de pénétrer dans le cœur du Royaume ; il n'a retenu à la Cour que ceux dont il pouvoit tirer parti par rapport aux ſciences. C'eſt Beaucoup ; mais il me ſemble que ce n'eſt pas encore aſſez. N'eſt-il point à craindre que ceux-ci ne prennent avec le temps le même Empire ſur l'eſprit de notre auguſte Monarque, qu'ils ont eu ſur celui de ſon pere ? Les Miſſionnaires qui ſont revenus en Europe, le croient ; du moins ils fondent leurs eſpérances ſur ce que la Religion Chrétienne a déja été établie autrefois à la Chine ; & qu'après y avoir eu une interruption de pluſieurs ſiecles, elle y a été de nouveau plantée. Je ne ſais pas quel fond on doit faire ſur les preuves qu'ils en alléguent : je vais te les rapporter ; après quoi, tu pourras juger de leurs forces, & m'en dire ton ſentiment. La principale, pour ne pas dire l'unique, eſt tirée d'un monument, déterré il y a

environ cent ans près de la villle de Si-ngan-fou, capitale de la province de Chensi. C'étoit une longue table de marbre de dix pieds de long sur cinq de large ; la partie supérieure étoit de forme pyramidale. L'on y voyoit une croix bien formée, dont les branches se terminoient en espece de fleurs de lis. La surface du marbre contient un long discours en caracteres Chinois, & à l'un des côtés & au bas, l'on trouve une longue inscription, partie en caracteres Syriaques, & partie en caracteres Chinois. Aussi-tôt qu'on eut déterré ce monument, le Mandarin du lieu le fit élever sur un piedestal, & le fit couvrir d'un toît soutenu par des piliers, afin de le préserver des injures de l'air. Ensuite il le fit transporter dans une pagode éloignée d'un quart de lieue de la ville, où on le conserve avec soin. Les Missionnaires en envoyerent d'abord une copie originale en Europe, & elle fut bientôt traduite en toutes sortes de langues. Voici ce qu'on dit qui étoit gravé sur le marbre:

Il y a un premier principe intelligent & spirituel, qui de rien a créé toutes choses, & qui est une substance en trois

Personnes. En produisant l'homme, il lui donna la justice originelle, il le fit Roi de l'Univers & maître de ses passions ; mais le Démon le fit succomber à la tentation, corrompit son esprit, & troubla la paix intérieure de son cœur. De-là sont venus tous les maux qui accablerent le genre humain, & les sectes différentes qui nous partagent.

Les hommes, qui depuis ce fatal moment ont toujours marché dans les ténebres, n'auroient jamais trouvé la voie de la vérité, si l'une de ces divines personnes n'eût caché sa Divinité sous la forme de l'homme. C'est cet Homme, que nous nommons le *Messie*. Un Ange annonça sa venue, & il naquit quelque temps après d'une Vierge en Judée. Cette naissance miraculeuse fut marquée par une nouvelle étoile. Quelques Rois qui la reconnurent, vinrent offrir des présents à ce divin Enfant, afin que la Loi & les Prédictions des vingt-quatre Prophêtes s'accomplissent.

Il gouverna le Monde par l'institution d'une Loi céleste, spirituelle & très-simple. Il établit huit Béatitudes ; il tâcha

de détromper les hommes de l'estime qu'ils avoient pour les biens de la terre, en leur inspirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté de trois vertus principales, il ouvrit le Ciel aux Justes, & il y monta lui-même en plein jour, laissant sur la terre vingt-sept Tomes de sa Doctrine, propres à convertir le monde. Il institua le Baptême pour laver les péchés, & se servit de la Croix pour sauver tous les hommes, sans en excepter personne

Ses Ministres laissent croître leur barbe, & se font une couronne à la tête. Ils ne se servent point de valets; mais ils se font égaux à tous, soit qu'ils se trouvent abattus par l'adversité, ou que la prospérité les éleve. Au lieu d'amasser des richesses, ils partagent volontiers avec les autres le peu qu'ils possedent; ils jeûnent, & pour se mortifier, & pour garder la Loi. Ils respectent leurs Supérieurs; ils estiment les gens de bien; ils prient chaque jour sept fois pour les morts & pour les vivants. Ils offrent toutes les semaines le Sacrifice, afin d'effacer leurs péchés, & de purifier leurs cœurs.

Les Rois qui ne ſuivent pas les maximes de cette ſainte Loi, ne ſauroient, quelque choſe qu'ils faſſent, ſe rendre recommandables parmi les hommes. Sous le regne de *Tai-tſong*, Prince très-ſage & très-eſtimé, *Olopüen*, parti de Judée après avoir couru de grands dangers ſur mer & ſur terre, arriva enfin à la Chine, l'an de Notre-Seigneur ſix cents trente-ſixieme. L'Empereur qui en fut averti, envoya ſon *Colao* au-devant de lui juſqu'au fauxbourg de la ville impériale, avec ordre de le conduire au Palais. Quand il y fut, on examina ſa Loi, dont la vérité fut reconnue; de ſorte que l'Empereur fit en ſa faveur l'Edit ſuivant.

La véritable Loi n'eſt attachée à aucun nom particulier, & les Saints ne ſe fixent pas dans un lieu; ils parcourent le Monde, afin d'être utiles à tous. Un homme de Judée, d'une vertu ſinguliere, eſt venu à notre Cour. Nous avons examiné ſa doctrine avec beaucoup de ſoin, & nous l'avons trouvée admirable, ſans aucun faſte, & fondée ſur l'opinion qui ſuppoſe la création du Monde. Cette Loi enſeigne la voie du ſalut, & ne peut être que

très-utile à nos sujets. Ainsi je juge qu'il est bon de la leur faire connoître. Ensuite il commanda qu'on bâtît une Eglise, & il nomma vingt-une personnes pour en avoir soin.

Le fils de *Tai-tsong*, nommé *Kao*, lui succéda l'an six cens cinquante-unieme, & s'appliqua à faire fleurir la Religion que son pere avoit reçue. Il fit de grands honneurs à l'Evêque *Olopoüen*, & bâtit dans toutes les Provinces des Temples au vrai Dieu; de sorte que les Bonses, quelques années après, allarmés du progrès que le Christianisme avoit fait, tâcherent par toutes sortes de moyens d'en arrêter le cours.

La persécution fut grande; & le nombre de fideles commençoit à diminuer, quand Notre-Seigneur suscita deux personnes extrêmement zélées, qui défendirent la foi avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de temps son premier éclat. L'Empereur de son côté contribua de plus en plus à l'affermir; jusques-là qu'il ordonna aux cinq Rois d'aller à l'Eglise; de se prosterner devant les Autels, & d'en élever d'autres en plusieurs

villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainsi la colonne, ébranlée par les efforts des Bonses, devint plus solide & mieux établie que jamais.

Cependant le Prince continua de donner des marques de sa piété ; il fit porter les tableaux de ses prédécesseurs à l'Eglise ; il offrit lui-même sur les Autels cent pieces de soie ; il honora extraordinairement un Missionnaire *Ki-ho*, qui étoit nouvellement arrivé de la Judée ; & durant tout le cours de sa vie, il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à étendre la Foi dans ses Etats.

Un de ses successeurs, en l'année six cents cinquante-septieme, hérita de sa vertu aussi bien que de l'Empire. Il bâtit cinq Eglises ; ses autres grandes qualités, aussi bien que l'amour de la religion, l'ont rendu célebre.

Les Empereurs suivants ont aussi affermi le Christianisme par leurs Edits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions sans crainte, ils étoient humbles, pacifiques ; ils supportoient les défauts de leur prochain ; ils faisoient du bien à tout le monde. Voilà le véritable caractere du

Chrétien, & c'eſt par cette voie que la paix & l'abondance entrent dans les plus grands Etats.

D'autres ont pratiqué les œuvres de la charité la plus fervente. L'Empereur *So-tſong* a fait des offrandes aux Autels, & bâti des Egliſes. Outre cela, il aſſembloit tous les ans les Prêtres de quatre Egliſes, qu'il ſervoit lui-même avec reſpect durant quarante jours. Il donnoit à manger aux pauvres ; il revêtoit ceux qui étoient nuds ; il guériſſoit les malades ; il enſeveliſſoit les morts. C'eſt pour conſerver la mémoire de ces grandes actions, & pour faire connoître à la poſtérité l'état préſent de la Religion Chrétienne, que nous élevons ce monument, l'an ſept cents quatre-vingt-deuxieme.

Les caracteres Syriaques qu'on lit ſur l'un des côtés, & au bas du monument ne ſont que des noms propres des Miſſionnaires qui ſont venus de la Judée dans la Chine pour y prêcher l'Evangile. Il y a parmi ces noms des Evêques, des Prêtres & des Diacres. Tel eſt ce fameux monument dont on fait tant de bruit en Europe.

Je t'avouerai, cher Yn-Che-Chan, qu'il

qu'il m'eſt ſuſpect par bien des raiſons ; pluſieurs Européens n'en jugent pas plus avantageuſement que moi. Fais-moi donc l'amitié de te tranſporter à Singan-fou, & de l'examiner avec toute l'attention dont tu es capable. Je ne doute point que des yeux, auſſi clairvoyants que les tiens, ne démêlent aiſément la fourberie, s'il y en a. Il ne te faudra pas négliger de conſulter les Européens qui pourroient te donner quelques éclairciſſements. Parmi les Anglois & les Hollandois qui voyagent dans notre Empire, il y a ſouvent d'habiles gens, des lumieres deſquels tu pourrois t'aider dans cette occaſion. Je te recommande de t'adreſſer à eux, plutôt qu'aux Miſſionnaires qui peuvent être reſtés à la Chine, parce qu'ils n'ont pas le même intérêt à ſoutenir l'authenticité de ce monument.

Outre la preuve, tirée de cette longue inſcription, on en allegue encore une autre, dont malgré la gravité de ton caractére, tu riras de très-bon cœur. Ils diſent que c'eſt une ancienne tradition parmi nous que la figure de la croix a la vertu d'empêcher les maléfices. D'où

pourroit venir cela, ajoutent-ils, si ce n'est de la connoissance que nos Ancêtres ont eu de la Croix sur laquelle le Fondateur de la Religion Chrétienne est mort? Il n'y a point de religion au monde, & il n'y en a jamas eu aucune, dont on ne pût trouver de pareils vestiges parmi les pratiques superstitieuses de plusieurs de nos compatriotes. Il faut être bien destitué de preuves, pour avoir recours à de tels arguments.

Ils ne s'en tiennent pas là, ils disent encore que le fameux *Kouan-yun-thchang*, qui vivoit au commencement du second siecle, connoissoit certainement Jésus-Christ. Vois par-là, cher Yn-Che-Chan, jusqu'où ils font remonter l'ancienneté du Christianisme parmi nous. Il pourroit peut-être arriver que dans la suite les Missionnaires iront encore plus loin, & diront que nous connoissions la Religion Chrétienne avant la mort même de son Auteur. Je ne dis pas cela tout-à-fait sans fondement, puisque j'ai appris que les Chrétiens assurent que leur Maître étoit en correspondance de Lettres avec un Roi d'Orient, il ne leur coutera pas grande

chose de plus de le faire entrer en relation avec un second, & de supposer que ce second, étoit un de nos Monarques.

La preuve qu'ils alléguent de la connoissance que *Kouan-yun-tchang* avoit de Jésus-Christ, est bien frivole. Ils se fondent sur un certain écrit de sa façon, qui a ensuite été gravé sur des pierres.

Ce monument, de l'aveu de nos plus habiles gens, est énygmatique, & a été expliqué de cent façons différentes. Les Missionnaires qui savent faire usage de tout, ont aussi exercé leurs talents pour le déchiffrer. Après bien des efforts, ils y ont trouvé la naissance de leur Sauveur dans une grotte exposée à tous vents, sa mort, sa résurrection, son ascension au Ciel, & les vestiges de ses pieds sacrés. Faut-il s'étonner si nos Savants, qui ne connoissent point ces mysteres, ont tous si mal réussi à expliquer ce monument, & s'ils ont avoué qu'il étoit inintelligible?

Porte-toi bien.

De Rome, le...



LETTRE CXLVI.

Yn-Che-Chan, *à* I-Tuly.

JAMAIS on ne fut plus ſurpris, cher I-Tuly, que je l'ai été à la lecture de ta Lettre. J'avois bien oui parler du prétendu monument de *Singan-fou*; mais ç'avoit été ſur le pied d'un ouvrage dont la ſuppoſition étoit manifeſte. Je ne me ſerois donc jamais attendu que les Miſſionnaires en euſſent fait uſage en Europe; mais comme on ne nous connoit dans cette partie du monde que par les rélations qu'il leur plaît de donner de nous, ils ont la liberté d'avancer ce qu'ils jugent à propos, ſans que perſonne les démente. Je m'étonne ſeulement qu'il y ait eu parmi les Chrétiens des perſonnes, qui, comme tu me le mandes, ayent oſé révoquer en doute l'authenticité de ce monument; n'étant pas à portée de découvrir les marques de ſuppoſition qu'il porte avec lui, comment ont-ils pu révoquer en doute ce que débitoient les Miſſionnaires? Sans doute

qu'on se défie en Europe de ces Messieurs, & que leur bonne foi est un peu suspecte ; c'est, à mon avis, l'unique solution de ce problême.

Tu sais, cher I-Tuly, qu'entre les études que j'ai cultivées avec le plus de soin, il faut mettre l'Histoire. La partie de cette Science qui regarde notre patrie, a sur-tout fait mes délices dès ma jeunesse. J'ai lu avec soin tous les livres qui en traitent ; je n'ai pas même négligé ceux où je croyois pouvoir trouver quelques lumieres à cet égard, quoique leurs Auteurs n'eussent pas eu pour but de traiter des sujets historiques. Cependant, pourrois-tu le croire ? Dans tous ces livres je n'ai jamais rien lu qui puisse seulement faire soupçonner que les chrétiens se soient établis dans notre Empire avant le milieu du seizieme siecle, selon leur maniere de compter. Cet argument négatif a certainement beaucoup de force, parce que nos Ancêtres ont toujours été extrêmement soigneux de tenir un registre exact de ce qui se passoit dans l'Empire. On ne peut pas dire que l'établissement du Christianisme étoit une cho-

se trop peu importante pour en faire mention dans nos annales; car si l'on veut s'en rapporter au monument de *Singan-fou*, les Missionnaires qui vinrent de Judée, firent un très-grand nombre de conversions. Ils engagerent plusieurs de nos Empereurs à entrer dans leurs idées; ces monarques les favoriserent beaucoup, même aux dépens de la religion dominante. *Tai-tsong* fit même un Edit solemnel, dans lequel il déclaroit » qu'après » avoir examiné la Doctrine du nouveau » Missionnaire avec beaucoup de soin, il » l'avoit trouvée admirable, sans aucun » faste, fondée sur l'opinion qui suppose » la création du monde, enseignant la » voie du Salut, très-utile à ses sujets & » digne de leur être connue. » Peut-on concevoir que ces choses & le reste de ce qui est gravé sur ce marbre, ayent pu arriver dans notre Empire, sans que nos histoires en fassent mention? Le Christianisme n'a pas été aussi florissant sous le regne de notre dernier Empereur, qu'il l'étoit dans le temps dont le monument parle; cependant, crois-tu que l'on n'en trouve rien dans nos annales? Qu'on con-

ſulte les archives Impériales ; & l'on y trouvera tout ce qui s'eſt paſſé dans ces derniers temps au ſujet de la Religion Chrétienne. N'en avons-nous pas vu la preuve à l'occaſion du dernier Légat ? Notre Auguſte Empereur *Cang-hi* ſut bien trouver dans ce tréſor de notre hiſtoire toutes les pieces dont il crut avoir beſoin avec lui. Cette raiſon ſeule ſuffiroit pour décrier ce monument.

Ceux de nos Empereurs dont il eſt parlé ſur ce marbre, doivent avoir favoriſé la Religion Chrétienne, & s'être faits Chrétiens, ou peu s'en faut. Or, je te demande ſi dans de telles idées, s'il étoit naturel qu'ils ſoutinſſent la Religion Chinoiſe, qu'ils favoriſaſſent les Bonzes, & qu'ils adhéraſſent à nos cultes religieux ? Ils pouvoient bien les tolérer ; mais ils ne devoient pas témoigner par leur conduite qu'ils approuvoient la religion de nos Bonzes. C'étoit agir contre leurs lumieres, contre leur conſcience, & contre tous les principes du Chriſtianiſme. Dans ce cas-là, auroient-ils mérité les éloges que leur donne le monument ? Auroit-on pu dire d'eux « qu'ils faiſoient fleurir la Religion,

» qu'ils défendoient la Foi, qu'ils n'ou-
» blioient rien de tout ce qui pouvoit
» contribuer à l'étendre, & qu'ils l'affer-
» missoient par leurs Edits & par leurs
» exemples ? » Leur conduite n'étoit-elle pas plutôt un lâche déguisement ? Ne tendoit-elle pas à faire envisager la Religion comme un jeu ou du moins une chose indifférente ? Cependant, quand on lit l'histoire de ces Princes, il faut convenir qu'ils étoient idolâtres, comme les Missionnaires nous appellent, & qu'ils favorisoient l'Idolâtrie. On ne voit pas un seul mot qui puisse faire soupçonner qu'ils ayent eu du penchant pour un autre culte que pour celui qui étoit établi de leur temps. Reconnoît-on là les Héros du monument ? Sont-ce là ces Saints pour lesquels *les Chrétiens qui consacrerent ce marbre prioient sans crainte ?* Il ne faut pas dire que je suppose gratuitement que ces Princes ont été Idolâtres, qu'ils ont favorisé l'idolâtrie, & qu'ils ne paroissent pas avoir connu le Christianisme ; j'en appelle à nos annales ; j'en appelle aux Missionnaires mêmes. Voici ce qu'en a dit l'un d'eux, qui soutient néanmoins

l'authenticité du monument. » Je n'oserois assurer que les Empereurs dont on » loue les vertus (*dans le monument*) » méritent les éloges qu'on leur donne; » du moins est-il vrai de dire que s'ils » ont favorisé les Prédicateurs de l'E» vangile, ils n'ont pas été moins portés » à accorder leur protection aux Sectes » idolâtres. » Sur quoi fonde-t-il la protection accordée aux Sectes idolâtres? C'est sur nos histoires. Sur quoi fonde-t-il celle qui fut accordée aux Missionnaires? Sur le monument seul; puisqu'il ajoute » que lorsque les Chrétiens sont venus » à la Chine dans ces derniers temps, il » ne restoit pas le moindre vestige dans » l'Empire que la Religion Chrétienne y » eût été connue ». Quelle différence entre ces deux preuves!

Je veux accorder aux Missionnaires que le monument est authentique; qu'y gagneront-ils? Il est autrefois venu à la Chine des hommes qui ont enseigné à nos Ancêtres une Religion que plusieurs de nos Monarques favoriserent: soit; je leur accorde; mais cette Religion étoit-elle semblable à celle que

nous prêchent les nouveaux Missionnaires ? Il y a lieu d'en douter, si on veut se donner la peine d'en faire la comparaison. Je ne vois point dans ce monument que les Prédicateurs de cette Religion eussent le pouvoir de changer un petit morceau de pain en Dieu, ni celui de transporter les bonnes actions d'un homme à un autre homme qui en a besoin pour mériter le salut. Je ne vois point qu'ils adorassent la Mere de *Jésus*, ni un grand nombre d'autres personnages qu'on appelle *Saints*; je n'y trouve nulle part qu'ils reconnussent un Souverain Pontife, aux décisions duquel il faut se soumettre, parce qu'il ne sauroit jamais se tromper; je n'y apperçois aucune trace de tant de cérémonies puériles & superstitieuses dont les nouveaux Missionnaires font tant de cas, & qui semblent former l'essentiel de la Religion; je ne vois pas qu'ils fissent trafic, comme ceux-ci, d'un grand nombre de babioles, propres à servir de jouet aux enfants : mais je vois „ qu'ils avoient une Loi céleste, » spirituelle, très-simple, & sans aucun » faste; que le véritable caractere de ceux

» qui la professoient, étoit d'être humbles, pacifiques, de supporter les défauts de son prochain, & de faire du bien à tout le monde; *que ces Missionnaires* se faisoient égaux à tous, soit qu'ils se trouvassent abattus par l'adversité, ou que la prospérité les élevât; qu'au-lieu d'amasser des richesses, ils partageoient volontiers avec les autres le peu qu'ils possédoient; qu'ils respectoient leurs supérieurs, & qu'ils estimoient les gens de bien; *enfin*, qu'ils avoient vingt-sept Tomes de la Doctrine de leur Maître, propres à convertir le Monde. » Ce dernier article forme, à mon avis, une différence très-essentielle. Les nouveaux Missionnaires nous disent bien qu'ils ont des Livres qui leur ont été laissés par leur Maître; mais ils n'ont encore jamais osé nous les faire voir. Il n'en étoit pas de même de ceux dont il est parlé dans le monument; s'il y a quelque réalité en tout cela, ils montroient leurs Livres à nos Ancêtres, & n'appréhendoient point de les produire au grand jour. Quelle différence, cher I-Tuly, entre les anciens &

les nouveaux Missionnaires, entre la Doctrine de ceux-là & celle de ceux-ci! Comment est-il possible qu'on ait osé soutenir qu'elle étoit la même ?

Je n'ai pas négligé de consulter les Européens, selon le conseil que tu m'avois donné. J'avois des habitudes depuis quelque temps avec un Marchand très-honnête homme, qui avoit bien étudié autrefois, & qui, quoique occupé des affaires de son commerce, ne laissoit pas de cultiver encore les Sciences, & de voyager en Savant. Je lui communiquai ta Lettre, & le priai de me dire s'il avoit oui parler de ce monument en Europe, & ce que l'on en pensoit. Il me répondit qu'oui, & me confirma ce que tu m'avois mandé sur le partage des opinions. Il ajouta seulement que les rélations de la plupart des Missionnaires étoient si fort décriées, que les Savants ne se donnoient pas la peine d'en faire voir la fausseté. Ceux qui y ajoutent foi, *disent-ils*, ne liront pas notre réfutation, ou s'ils la lisent, nos raisons ne feront aucune impression sur des esprits aussi prévenus. Les autres n'ont pas besoin qu'on leur déssille

les yeux ; c'est ce qui fait, continua-t-il, que des erreurs ainsi négligées s'acquierent une certaine autorité par le temps, & sont transmises à la postérité, qui, n'ayant plus les mêmes moyens de s'assurer de la vérité, ou de la fausseté du fait, est obligé de l'adopter comme vrai. Il ne seroit en effet pas juste d'accuser un homme d'être un menteur, sans en avoir aucune preuve. Ce qu'il venoit de me dire, me fit naître la pensée de lui proposer de m'accompagner a *Si-ngnan-fou*, pour examiner ce monument. Il accepta le parti, & nous fixâmes le jour de notre départ.

Le marbre est tel que tu me l'as décrit ; mais le Discours que tu m'as envoyé, n'est pas fidellement copié parmi les Dogmes de ces anciens Missionnaires, il y est fait mention du *Purgatoire*, & cela est supprimé dans ta copie. Mon Européen me fit remarquer là dessus que cette suppression avoit été faite à dessein, parce qu'il est démontré que ce nom n'étoit point connu dans le temps où le monument doit avoir été érigé ; ce ne fut qu'assez long-temps après que les Ecri-

vains Eccléſiaſtiques commencerent à s'en ſervir. Sans doute que ceux qui ont forgé toute cette inſcription, n'étoient pas fort verſés dans la lecture de ces Auteurs, puiſqu'ils n'ont pas ſu éviter cet écueil; ils ſe ſont encore heurtés contre un autre tout-à-fait ſemblable. *Des Rois*, diſent-ils, *reconnurent cette Etoile*, & *vinrent offrir des préſents à ce Divin Enfant.* Les perſonnes qui préſenterent ces offrandes, *me diſoit-il*, ſont appellées des Mages, & la Tradition en a fait des Rois; mais cette Tradition n'eſt pas fort ancienne. Ceux qui ont examiné le temps dans lequel elle a commencé, n'ont pu alléguer d'autres preuves de ſon ancienneté que les témoignages de quelques Ecrivains ſuppoſés, qui ont écrit dans le douzieme ſiecle, ou environ. Comment ſe peut-il après cela, qu'on ait encore quelque reſpect pour un monument qui porte avec lui des marques ſi claires de ſa nouveauté?

Nous conſidérâmes enſuite ce marbre avec beaucoup d'attention, La beauté de la gravure nous frappa; toutes les Lettres en étoient ſi bien conſervées, qu'on

auroit dit qu'il n'y avoit que peu de temps qu'il étoit achevé; cela augmenta les soupçons de sa nouveauté. Ces caractéres, disions-nous, ont plus de neuf cens quarante ans d'ancienneté, si l'on doit ajouter foi à la date; comment se peut-il que nous n'en trouvions aucun de gâté? Ce que l'on grave sur le marbre dure bien des années, pourvu qu'il ne soit exposé à aucun frottement; mais on ne sauroit dire celà du monument que nous voyons. Il est si pésant, qu'il n'est pas possible de concevoir qu'il ait pu être enseveli sous les ruines de quelque édifice, sans que sa chute ou celle des pierres du bâtiment y ayent fait quelques breches. Ce seroit une espece de miracle si la chose étoit arrivée autrement.

Les caracteres Syriaques frapperent mon Européen. Il les trouvoit un peu différents des caracteres ordinaires, & il étoit dans l'incertitude s'ils étoient anciens ou modernes. Après les avoir considérés assez long-temps, il me dit qu'il venoit d'être éclairci sur le point qui causoit son embarras. Ces Lettres ne sont point semblables, à tous égards, à celles dont

se servent les véritables Syriens; elles approchent beaucoup plus des caracteres qui sont en usage parmi les Chrétiens de la côte de Malabar. Il m'en montra quelques fragments qu'il avoit par hazard sur lui; & je trouvai qu'ils étoient tout-à-fait semblables à ceux de l'Inscription. Nous conclûmes donc que les Chrétiens, Auteurs de ce monument, étoient des Syriens de Malabar, & non pas de la Palestine.

L'inscription nous apprend que l'an six cens trente-six, *Olopoüen* vint de Judée à la Chine pour y prêcher l'Evangile, & elle suppose que lui & tous les autres Missionnaires qui vinrent de ce pays-là dans le nôtre, parloient Syriaque, & que ce langage étoit leur Langue maternelle. Cependant il y avoit long-temps que les Chrétiens de la Palestine avoient adopté la Langue Grecque dans l'usage commun de la vie; le Syriaque étoit une Langue morte, qui n'étoit plus connue que des Savants. Quelle apparence y a-t-il que ces Missionnaires eussent fait usage dans leurs discours, & dans leur inscription de cette derniere plutôt que de la Grecque? Arrivés à la Chine, qu'avoient-ils besoin de

ſe gêner à parler une Langue qui leur étoit moins familiere ? Comme rien ne les obligeoit à cela ; il y a de l'extravagance à ſuppoſer qu'ils parloient Syriaque.

Le temps que l'on a choiſi pour faire venir *Olopoüen* à la Chine, me diſoit encore mon Européen, me paroît fort ſuſpect. Une Egliſe perſécutée, qui a aſſez de peine à défendre ſon culte, & à ſe maintenir en poſſeſſion du libre exercice de ſa Religion, ne penſe guere à envoyer de ſes Eccléſiaſtiques en miſſion chez les étrangers ; elle a beſoin de toutes ſes forces pour ſe ſoutenir, & il y auroit de l'imprudence à ſe défaire de ſes défenſeurs. C'eſt néanmoins ce que ſuppoſe le monument. Dans le temps que les Miſſionnaires doivent être venus dans cet Empire, la Judée étoit déſolée par les incurſions des Mahométans ; les Egliſes Chrétiennes avoient peine à ſe maintenir contre les coups que ces redoutables ennemis leur portoient ; & malgré cet embarras, elles font une miſſion à la Chine. Y a-t-il de la vraiſemblance à tout cela ?

Ces réflexions ſeroient plus que ſuffiſan-

tes pour te convaincre de la fausseté de ce fameux monument ; mais afin de ne te rien laisser à désirer là-dessus, je dois te faire part de ce que nous apprîmes des habitans du lieu, sur la maniere dont ce marbre avoit été supposé, & des raisons que les Missionnaires ont eues pour faire une semblable fourberie. Ce sera le sujet de ma premiere lettre.

Porte-toi bien.

De Peckin, le...



LETTRE CXLVII.

Yn-Che-Chan, *à* I-Tuly.

LES Bonzes, cher I-Tuly, qui ne sont pas moins attentifs aux intérêts de leur Religion, que les Missionnaires à ceux de la leur, n'eurent pas plutôt vu ce monument qu'ils ne négligerent rien pour en démontrer la fausseté. Afin de faire voir qu'il n'y avoit rien, ni dans la pierre, ni dans l'inscription qui sentit l'antiquité, ils en firent d'abord faire une semblable, qu'ils éleverent vis-à-vis de la premiere. Quelques-

uns croient même qu'ils la firent déterrer par hasard, comme les Missionnaires avoient fait de la leur; mais cela n'est pas bien sur. Les Chrétiens se glorifioient dans leur monument de l'antiquité de l'établissement de leur Religion à la Chine; les Bonzes se glorifient dans le leur que celle qu'ils professent, est bien plus ancienne. Les Chrétiens font l'éloge de la sainteté & de l'excellence de leur doctrine; les Bonzes en font autant de la leur. Les Chrétiens vantent la protection qui leur fut accordée par quelques-uns de nos Monarques; les Bonzes en font autant. En un mot, ces derniers ont cherché à faire voir qu'ils ont une grande supériorité à tous égards sur les Chrétiens. *Pour opposer un autre monument à celui qui étoit si glorieux à la Religion Chrétienne*, dit un Auteur ami des Missionnaires, *ils ont élevé vis-à-vis une table de marbre toute pareille où ils ont gravé les éloges de leurs fausses Divinités.*

Dans le temps que nous étions occupés à examiner ces deux monuments, un vieillard s'approcha de nous, & eut la politesse de s'offrir à nous donner les

éclairciſſements que nous pourrions deſirer ſur ce ſujet. Nous n'eûmes garde, cher I-Tuly, de refuſer des offres auſſi obligeantes; après l'avoir remercié, nous lui fîmes diverſes queſtions ſur le temps qu'il y avoit que ces deux monuments étoient dans l'état où nous les voyions. Ses réponſes étoient aſſez conformes à ce que les Miſſionnaires en avoient publié. Nous lui demandâmes enſuite quel jugement on avoit porté de celui qui regarde la religion Chrétienne lorſqu'on l'eut déterré. Il nous apprit que le Mandarin du lieu n'avoit point douté de ſon authenticité, & que preſque tout le monde en avoit d'abord jugé comme lui; mais que quelques années après, il n'y avoit plus perſonne qui eût eu aſſez d'impudence pour ſoutenir qu'il étoit authentique. Curieux de ſavoir ce qui avoit pu cauſer un auſſi grand changement dans les eſprits, nous lui en demandâmes la raiſon; voici ce qu'il nous répondit, après nous avoir rapporté une partie des choſes dont je t'ai parlé dans ma précédente.

Vous ſavez que, malgré la rigueur des loix qui défendent aux étrangers de s'éta-

blir dans l'Empire, les Miſſionnaires ont trouvé le ſecret d'y pénétrer, de former un établiſſement dans la Capitale, & de fonder un grand nombre d'Egliſes dans pluſieurs de nos Provinces. Divers Mandarins, illuſtres par leur naiſſance, & les grands emplois dont ils étoient revêtus, adhérerent à la Religion que ces nouveaux venus prêchoient. D'abord ils ne s'étoient donnés que pour des gens de lettres qui pouvoient être utiles à l'Etat par leurs connoiſſances; c'eſt auſſi ſur ce pied-là qu'on les reçut; mais quand nos Bonzes ſe furent apperçus que leur crédit diminuoit à proportion que celui des Miſſionnaires augmentoit, ils commencerent à craindre les ſuites de cette affaire. Les Européens diſoient que le Dieu dont ils prêchoient la Religion, étoit le Seigneur du Ciel; que les récompenſes qu'il accordoit à ſes adorateurs, étoient toutes ſpirituelles, & qu'on n'en jouiſſoit qu'après la mort. Cela fit naître aux Bonzes l'idée d'un accommodement avec les Miſſionnaires; ils leur dirent: » Nous » ne nous oppoſons pas à ce que votre » Dieu ſoit le Seigneur du Ciel; ne vous

» oppoſez pas à ce que les nôtres ſoient
» les Seigneurs de la Terre. » Les Miſſionnaires ne goûterent pas un pareil accommodement, parce que leur Dieu étoit auſſi bien Seigneur de la Terre, & de la Chine en particulier, que du Ciel. Les Bonzes irrités de ce refus, réſolurent de mettre en uſage tout leur crédit pour chaſſer ces Européens ; ils y auroient ſans doute réuſſi par le moyen d'un de leur Ordre, tout puiſſant à la Cour, ſi leurs adverſaires n'avoient habilement paré le coup. Ils trouverent le moyen de répandre dans le Palais un libelle peu reſpectueux pour l'Empereur, & leurs amis eurent aſſez de crédit pour perſuader à ce Monarque que cet écrit étoit l'ouvrage des Bonzes, qui avoient voulu ſe venger de la protection & de l'accueil qu'il faiſoit au Chef de la Miſſion. » Ils en furent ſévé-
» rement punis, & le crédit du principal
» Bonze ne le ſauva pas de la cruelle baſ-
» tonnade, ſous laquelle il finit miſéra-
» blement ſa vie. »

L'heureux ſuccès, qu'avoit eu la ſuppoſition de ce libelle, leur fit naître l'idée de ſuppoſer ce monument. Les Bon-

zes & leurs partiſans ne ceſſoient de leur reprocher qu'ils étoient étrangers, & que leur Religion étoit une nouveauté, inconnue juſqu'alors à la Chine. Ils repréſentoient à nos Monarques & aux Grands de l'Empire que les loix fondamentales de l'Etat obligeoient à chaſſer ces Européens, & à interdire l'exercice de la Religion qu'ils enſeignoient. Il étoit à craindre que tôt ou tard ces repréſentations ne cauſaſſent quelques revers aux Miſſionnaires; ils en reſſentoient même de temps en temps les effets. Le ſeul moyen de prévenir cela, étoit de prouver que le Chriſtianiſme avoit autrefois été reçu à la Chine, & qu'on n'avoit fait aucune difficulté d'y recevoir les étrangers qui le prêchoient. Comme nous faiſons profeſſion de ne jamais nous éloigner des coutumes de nos ancêtres, ils ne douterent pas que s'ils pouvoient prouver ce point, ils ne fermaſſent la bouche à leurs adverſaires. Ils aſſuroient bien dans les converſations particulieres que les Diſciples du Fondateur de leur Religion l'avoient portée par toute la terre, & ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu de

leur Maître; & qu'il ne falloit pas douter qu'ils n'eussent été à la Chine; mais comme ils n'avançoient aucune preuve de cela, & que nos Annales attestent le contraire, personne ne les croyoit. Il fallut donc avoir recours à la supposition du monument.

Tout cela se ménagea avec un grand secret. Comme ils supposoient que ces premiers Missionnaires étoient venus de la Judée, où l'on m'a dit qu'on parloit Syriaque, ils crurent qu'il étoit nécessaire de graver sur le monument quelque chose en cette Langue. Malheureusement aucun des Missionnaires qu'il y avoit pour lors dans notre Empire, ne l'entendoit. Recourir à des étrangers, ç'auroit été trahir le secret; que faire dans cette extrêmité? Il leur vint en pensée que leur Ordre avoit un College à *Vaipicota*, sur la côte de *Malabar*, où il y avoit plusieurs Peres qui entendoient fort bien le Syriaque. Ils écrivirent au Supérieur pour avoir les inscriptions en cette Langue, qui leur étoient nécessaires. Il s'écoula bien du temps avant que l'on eût la réponse; c'est ce qui a fait que ce monument ne put pas

se

ſe decouvrir auſſi-tôt que les Miſſionnaires l'auroient ſouhaité. Il en eſt arrivé un autre inconvénient bien plus conſidérable. Les caractéres Syriaques de Malabar ne reſſemblent pas parfaitement à ceux de la Judée ; c'eſt ce qui a d'abord fait douter de l'authenticité du monument.

Quand tout fut prêt, il fut queſtion de trouver un lieu propre à l'enterrer. Le mettre dans un endroit où ils avoient beaucoup de diſciples, c'étoit le moyen de rendre ce marbre ſuſpect : le mettre dans un lieu où ils n'en avoient aucun, la choſe n'étoit guere poſſible ; il fallut donc choiſir un milieu. La Province de Chen-ſi leur parut le lieu le plus propre pour ſervir de théatre à cette comédie : elle paſſe pour avoir été habitée la premiere de toute la Chine, & elle a toujours tenu un rang très-conſidérable dans l'Empire ; de ſorte que, ſi jamais le Chriſtianiſme a été reçu parmi nous, il eſt naturel de croire que les plus nombreuſes ſociétés étoient dans cette Province. Les Miſſionnaires n'avoient alors aucune Egliſe à Si-ngan-fou ; mais ils y avoient cependant quelques diſciples. Parmi ceux-

ci l'on comptoit un Mandarin, qui, après avoir embrassé le Christianisme, avoit reçu dans le Baptême le nom de Philippe. Cet homme affectionnoit beaucoup les Missionnaires, il se chargea du soin d'enterrer le marbre, & de faire naître l'heureux hazard qui procureroit la connoissance de ce précieux monument; il tint fort bien sa parole. Quelques années après qu'il l'eut caché en terre dans un lieu où il y avoit eu autrefois des bâtiments, il engagea le propriétaire à faire usage de ce terrein qui étoit en friche. Celui-ci, persuadé par les raisons de son ami, commença par faire ôter ces décombres, & en creusant, les ouvriers trouverent le marbre que vous voyez. Quand le Mandarin du lieu eut déclaré qu'il regardoit cette piece comme authentique, on accourut en foule pour la voir. Il y vint même plusieurs Européens, que la curiosité de voir ce marbre attiroit de tous côtés. Parmi ces derniers, il se trouva un ouvrier que les Missionnaires avoient fait venir de Macao quelques années auparavant. Lorsqu'il arriva à la Chine, il ne connoissoit point la Langue;

mais le séjour qu'il y avoit fait, l'avoit mis en état de l'entendre, & de la parler médiocrement. La surprise qu'il témoigna en voyant ce marbre, fut sans égale; les assistants ne purent s'empêcher de lui en demander la cause. Comme il n'étoit pas d'une fort grande pénétration, & qu'il ne voyoit pas les conséquences que les Missionnaires se proposoient de tirer de ce monument, il ne fit aucune difficulté d'en dire la raison : « C'est moi, » *dit-il*, qui ai taillé cette pierre & gravé » l'inscription qu'on y lit, l'on m'a fait » venir exprès de *Macao* pour cela : dans » le temps que je travaillois à cette gra- » vure j'ignorois ce que je faisois, parce » que je n'entendois rien à la Langue » Chinoise. Je n'en ai gardé aucune co- » pie, de sorte que jusqu'à ce jour, je » n'ai point pu savoir ce que j'avois écrit » sur ce monument. » En disant cela, il ne croyoit pas faire du tort aux Missionnaires qui l'avoient employé dans cet Ouvrage; cependant il leur en fit beaucoup; car dès ce moment les Bonzes commencerent à publier ce qu'ils avoient appris de cet artisan, & firent connoître la sup-

position à tout le monde. On a ensuite découvert plusieurs des particularités dont je vous ai fait mention jusques ici. Faut-il être surpris, après cela, du décri où ce monument est tombé? Ce vieillard nous apprit encore diverses choses; après quoi, il nous quitta.

Ce que nous venions d'apprendre, nous fit faire bien des réflexions. Mon Européen me dit que dès le commencement du Christianisme, il y avoit eu des Sectes de Chrétiens qui ne s'étoient faits aucune peine de supposer de faux Ecrits, qu'ils étoient dans la pensée que ces sortes d'artifices étoient permises, lorsqu'il s'agissoit de défendre la vérité, & que bien loin qu'il y eût quelque chose de criminel dans cette conduite, elle étoit au contraire louable. Cette liberté qu'ils se donnoient, a causé, & cause encore tous les jours, de grands embarras aux Savants: ils sont occupés à distinguer ces Ecrits supposés des véritables, & la peine qu'ils sont obligés de se donner pour cela est si grande, qu'elle demande un homme tout entier; on en a même fait une Science, que nous appellons *la Critique*.

Quoique l'on ſente, *ajouta-t il*, tous les inconvénients, qui naiſſent de ces ſuppoſitions, la mode n'en a pas encore paſſé. Il eſt vrai qu'il y a un grand nombre de Chrétiens qui condamnent cette conduite, & déteſtent le principe ſur lequel elle eſt fondée : mais il eſt vrai auſſi que pluſieurs ne ſe font aucun ſcrupule de faire encore aujourd'hui de pareilles ſuppoſitions dès qu'ils y trouvent leur compte. Ce ſont-là les idées de la plupart des Miſſionnaires qui viennent ici, ils ſont prêts à tout faire pour établir le Chriſtianiſme parmi vous.

Je lui dis là-deſſus qu'il falloit que leur cauſe fût bien mauvaiſe, puiſqu'ils avoient beſoin de recourir à toutes ces ſupercheries. La vérité n'a pas beſoin de l'appui du menſonge pour ſe ſoutenir, par-tout où elle ſe montre, ſon brillant éclat la fait recevoir : cette défiance des Miſſionnaires m'eſt ſuſpecte. Il me répondit à cela qu'il falloit bien diſtinguer la Religion Chrétienne, de ce qu'enſeignoient ces Meſſieurs » Le Chriſtianiſme, enſeigné dans » toute ſa pureté, porte avec lui une ſi » grande évidence, qu'un homme de bien

» qui cherche ſincérement la vérité, ne » ſauroit s'empêcher de dire, une telle re- » ligion eſt vraie; mais les Miſſionnaires » y ont mêlé tant de choſes, qu'elles » obſcurciſſent l'éclát dont elle brille par » elle-même. On voit qu'ils l'ont liée » d'une maniere ſi étroite avec leurs in- » térêts temporels, qu'ils font enviſager » ces deux choſes comme inſéparables. » Eſt-il ſurprenant après cela s'ils ſe dé- » fient de la bonté de leur cauſe, & s'ils » croyent que leur édifice a beſoin d'être » étayé par l'impoſture? »

Pour appuyer ce qu'il venoit de dire, il me fit conſidérer la nature des choſes gravées ſur ce monument. Ce n'eſt pas pour rien, *me diſoit-il*, qu'on y a mis que *Tai-tſong, Prince très-ſage & très-eſtimé, envoya ſon* Colao *au-devant du Miſſionnaire* Olo-püen *juſqu'au fauxbourg de la Ville Impériale, avec ordre de le conduire au Palais.* Tout ce que fait un Prince ſage eſt une loi pour ſes ſucceſſeurs, qui doivent l'imiter dans tout ce qu'il a fait de conforme aux regles de ſa ſageſſe, vos Monarques ſont invités par-là à rendre de ſemblables honneurs aux Miſſionnaires

modernes. La seconde personne de l'Empire doit aller au-devant d'eux pour les recevoir comme il convient à leur dignité. Ces honneurs qu'on leur rendit, ne cesserent pas après la mort de *Tai-tsong. Son fils, nommé* Kao, *continua à rendre de grands honneurs à l'Evêque* Olopüen *& bâtit dans toutes les Provinces des Temples au vrai Dieu.* Voilà encore un exemple propre à donner de l'émulation à vos Monarques ; mais ce n'est pas encore assez, il falloit un modele de persécution, *Kao* le fournit encore, *il ordonna aux cinq Rois d'aller à l'Eglise, de se prosterner devant les Autels, & d'en élever d'autres en plusieurs Villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens.* Et comme vos Monarques auroient pu croire qu'il ne faut honorer que le principal des Missionnaires, l'on ajoute prudemment, *il honora extraordinairement un Missionnaire* Kiho, *qui étoit nouvellement arrivé de Judée.* A cet exemple l'on joint celui de l'Empereur *So-tsong.* Ce Monarque *assembloit tous les ans les Prêtres de quatre Eglises, qu'il servoit lui même avec respect durant quarante jours.* Quelque affamés d'honneurs que soient les nouveaux Mission-

naires, ils exigent encore quelque chose de plus de vos Empereurs. Ils veulent encore être l'objet de leur bénéficence ; c'est pourquoi il est souvent parlé dans ce monument des soins que leurs prédécesseurs se sont donnés pour bâtir des Eglises. « Kao offrit lui-même sur les Autels » cent pieces de soie. *Sot-song* a aussi fait » des offrandes sur les Autels ; il donnoit » à manger aux pauvres ; il revêtoit ceux » qui étoient nuds, il guérissoit les ma- » lades ; il enséveliſſoit les morts. On » n'osoit démander la plus grande par- » tie de ces choses ; il falloit le faire » dire par un monument tel que ce- » lui-là. »

Mon Européen ajouta encore bien d'autres choses que je n'ai pas le temps de te dire.

Porte-toi bien.

De Peckin, le...

LETTRE CXLVIII.

I-Tuli, à Yn-Che-Chan.

NE t'eſt-il jamais arrivé, cher Yn-Che-Chan, de réfléchir ſur l'obſtination des Miſſionnaires à conſerver dans leurs Egliſes, compoſées de Chinois, l'uſage de la Langue Latine ? En quittant ma patrie, j'avois deux préjugés à l'égard de cette Langue : le premier, qu'elle étoit entendue de tous les Chrétiens ; le ſecond, que c'étoit celle dans laquelle leurs Livres ſacrés étoient écrits ; & qu'à cauſe de cela, ils y attachoient un dégré de ſainteté que les autres n'ont point. J'ai eu occaſion de m'inſtruire à l'un & l'autre de ces égards. La Langue Latine n'eſt pas mieux connue du plus grand nombre des Chrétiens qu'elle ne l'eſt aux Chinois il n'y a que les Savants parmi eux qui l'entendent, & il n'y a pas un ſeul de leurs Livres ſacrés qui ait été originairement écrit en Latin ; les uns ont été écrits en Hébreu, & les autres en Grec. Ils con-

viennent tous aussi que la Langue Latine n'a rien de plus saint que les autres, ils disent même qu'elle est plus moderne que les deux précedentes. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que malgré cet aveu, ils s'obstinent à s'en servir dans leurs Eglises, & qu'ils traitent d'hérétiques ceux qui ont rejetté cet usage pour employer la Langue vulgaire dans le Service divin. Puisque cet usage est autorisé par la coutume de tous ceux qui reconnoissent l'autorité du Souverain Pontife, à la bonne heure qu'ils la conservent dans leurs Eglises; mais je ne saurois souffrir qu'ils veuillent astreindre les Eglises de nouvelle fondation à une chose aussi bizarre : quelques-uns des plus judicieux Missionnaires en ont jugé comme moi.

L'un d'eux envoya sur ce sujet un Mémoire à la Cour de Rome, il demandoit qu'on lui permît d'introduire dans les Eglises, que lui & ses confreres avoient fondées à la Chine, l'usage de la Langue Mandarine. Rien n'étoit ni plus raisonnable ni plus juste; cependant on le lui refusa. Il a donc fallu que les Prêtres Chinois apprissent cette langue, afin de pou-

voir officier dans les Eglises selon le Rit de l'Eglise Romaine. Cette néceſſité où ils ſont de l'étudier, n'eſt pas ſeulement une peine pour eux ; mais l'uſage qu'ils en font, après l'avoir étudiée, expoſe encore la Religion dont ils ſont les Miniſtres, à la riſée de ceux qui ſont les témoins de la maniere dont ils la parlent dans le temps qu'ils officient.

J'avois quelques liaiſons avec un Chinois qui s'étoit fait ordonner Prêtre. Un jour que je m'entretenois avec lui des fonctions de ſon nouvel emploi, & qu'il me vantoit beaucoup les prérogatives qu'il avoit acquiſes par-là, je fus curieux de les connoître. Après bien des choſes, il me dit enfin que ſon ordination lui donnoit le pouvoir de convertir un morceau de pain, en la perſonne du Fondateur de la Religion Chrétienne ; il ajouta qu'il en avoit fait l'eſſai pluſieurs fois. Ce qu'il me diſoit, réveilla encore davantage ma curioſité ; je lui demandai donc comment il faiſoit pour produire un changement ſi merveilleux. *Rien n'eſt plus aiſé*, me dit-il alors, *je prononce quatre mots Latins, & la métamorphoſe eſt faite.* Il les récita

enſuite en ma préſence, mais d'une maniere ſi bizarre, que ſans la crainte de lui faire de la peine, je n'aurois pas manqué d'éclater de rire. Il conſervoit aux mots Latins la prononciation Chinoiſe, & ſembloit reciter des mots qui n'avoient aucune liaiſon les uns aux autres. Cela me parut ſi extraordinaire, que ces mots ſe graverent tellement dans ma mémoire, que ſelon toutes les apparences, je ne les oublierai de ma vie. Les voici: *Fleuve*, *pouvoir*, *le derriere de la tête*, *choſe*, *obtenir*, *travail*, *repos*, *chacun*, *toi*, *non*, *eſclave*, *chaſſé*, *Seigneur* (1) Nos compatriotes qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, ne doivent-ils pas être bien édifiés lorſqu'ils entendent prononcer des mots qui ont une ſi grande efficace? C'eſt pourvoir bien mal à ſes intérêts que de s'être obſtiné à conſerver l'uſage d'une Langue que nous ne ſaurions jamais prononcer.

(1) Un Chinois ne ſauroit prononcer comme il faut: *Hoc eſt enim corpus meum.* Pour cela il dit: *Ho ke nge ſi tu nge nim co ul pu ſu me um.* Chacun de ces mots répond dans l'ordre où ils ſont placés, à ceux qui ſe trouvent dans le texte.

Une autre raiſon qui devoit porter la Cour de Rome à permettre que le Service divin ſe fit en Langue Mandarine, c'eſt que cette Langue ſurpaſſe toutes les autres à bien des égards. Il n'y en a aucune qui l'égale en dignité, en douceur, & qui ſoit plus propre à l'éloquence. L'on y découvrira ces qualités, ſoit que l'on conſidere la maniere dont on la parle, ſoit qu'on examine celle dont on l'écrit. Quelle ne doit pas être la majeſté & l'énergie d'une Langue, qui avec un très-petit nombre de mots, peut néanmoins exprimer toutes les penſées, tant ſur les choſes ordinaires de la vie que ſur les ſciences ! La multitude des mots des autres Langues montre leur pauvreté : on n'a pas eu l'adreſſe de faire ſervir un même mot à pluſieurs choſes, & on a été obligé à en inventer de nouveaux, à meſure qu'il y avoit de nouvelles idées. Pour nous, nous n'en ſommes pas réduits à cela : quand nos idées ſe multiplieroient au double, le petit nombre de mots que nous avons, ſuffiroit à les exprimer, ſans qu'il fût néceſſaire d'en inventer de nouveaux, ou d'en emprunter des autres Lan-

gues. Je ne ſaurois mieux exprimer les avantages qu'elle a par-deſſus les autres, que par cette comparaiſon. Le langage Chinois reſſemble à un palais d'une médiocre étendue, l'architecture en eſt d'une noble ſimplicité, les appartements ſont en petit nombre; mais ils ont divers uſages, & ils ſuffiſent à tout ce qui ſe fait à la Cour: il n'y a pas un ſeul angle dans tout l'édifice qui n'ait été mis à profit, & qui ne ſoit utile à quelque choſe; l'on n'y trouve pas ſeulement ce qui eſt d'une néceſſité abſolue, mais l'on y voit encore toute les commodités imaginables: malgré ſa petiteſſe, il n'y manque rien de néceſſaire, d'utile & d'agréable. Les autres Langues reſſemblent à un vaſte palais qui s'eſt aggrandi par la ſucceſſion des temps, où l'on ne remarque aucun deſſein fixe, parce que chacun de ceux qui l'ont poſſédé, y a ajouté quelque choſe, ſoit pour l'étendre, ſoit pour l'embellir. L'architecture n'en eſt point uniforme; malgré le grand nombre d'appartements qu'il y a, il y manque beaucoup de choſes néceſſaires ou utiles. Je te demande, cher Yu-Che-Chan, quel de ces deux palais

mérite la préférence ? Dans quel des deux trouvera-t-on plus de beauté & de véritable grandeur ? Il ne sera pas difficile de se déterminer, & cette détermination décidera en faveur de la Langue Mandarine.

De toutes les Langues de l'Europe, il n'y en a aucune où l'on trouve plus de douceur que dans l'Italienne. La raison de cela est que les inflexions de voix qu'il faut faire pour la prononcer, n'ont rien de dur ni de choquant : qu'elles flattent l'oreille par leur harmonie, & qu'elles excitent dans l'ame des sensations agréables : mais à tous ces égards combien ne reste-t-elle pas au-dessous de la Langue Chinoise ? Tous les tons de cette derniere sont harmonieux, & l'on n'y trouve aucune de ces lettres rudes & difficiles à prononcer, qui choquent les oreilles de ceux-mêmes qui y sont accoutumés. Quelque attention que les Italiens aient eue pour adoucir ce qu'il y a de dur dans plusieurs de ces lettres, ils n'ont pu réussir à la bannir tout à fait, parce qu'ils se sont obstinés à les garder ; mais nous les avons entiérement retranchées, ou pour mieux dire,

jamais elles n'ont été en usage dans notre Langue. Mous avons cru qu'il étoit ridicule de se gêner à prononcer des mots difficiles pour choquer les oreilles de ceux qui nous écoutent; nous nous sommes plutôt étudiés à n'employer que des lettres dont la prononciation fût agréable, & à donner à nos mots les tons & les accents les plus propres à plaire & à captiver la bienveillance de ceux qui nous écoutent. Cette attention que nous avons eue, fait aussi que notre Langue est de toutes celles qui sont en usage aujour'hui, la plus propre à l'éloquence.

Le but de l'éloquence est de persuader; pour persuader, il faut dire non-seulement des choses vraies, mais encore les dire d'une maniere agréable. La vérité peut s'exprimer dans toutes les Langues, & à cet égard l'on peut dire qu'elles sont toutes également éloquentes. Il n'y aura donc de différence entre elles que dans la maniere de dire les choses; cette différence ne sera même qu'à certains egards, puisque dans toutes on pourra exprimer les choses clairement, avec méthode, & d'une maniere à faire passer dans l'esprit

des auditeurs les idées de celui qui parle. Si l'Orateur ne le fait pas, il faudra s'en prendre à lui plutôt qu'à sa Langue. En quoi donc une Langue sera-t-elle plus éloquente qu'une autre? Je vais te le dire; ce sera lorsqu'elle aura plus de douceur dans ses mots & d'harmonie dans leur arrangement. C'est aussi à ces égards que notre Langue a l'avantage sur les autres. Je t'ai fait remarquer qu'elle n'avoit rien de dur, ni de choquant; c'est déja beaucoup. Un Orateur qui prononceroit parfaitement bien tout ce qu'il dit, excepté quelques mots & quelques lettres qu'il ne sauroit exprimer que d'une maniere désagréable pour ses Auditeurs, ne réussira jamais aussi bien qu'un autre qui n'aura pas ce défaut. Toutes les Langues, excepté la Chinoise, sont dans le cas de cet Orateur; il n'y en a aucune où il n'y ait de ces mots rudes dont la prononciation ne sauroit plaire à ceux-mêmes qui y sont accoûtumés. Tout est agréable dans la nôtre. Les Etrangers sont ravis en admiration lorsque nous ouvrons la bouche; & ils nous écorchent les oreilles dès qu'ils commencent à parler. Les accents

qui marquent l'inflexion de la voix pour prononcer chaque mot de notre Langue, ſont tellement agréables à l'oreille, qu'ils ſemblent avoir été inventés par le plus habile Muſicien ; ils ſont à l'uniſſon des organes de l'ouie, & y excitent un chatouillement qui pénetre juſqu'à l'ame, & lui procure un ſenſible plaiſir. On diroit que l'oreille a été faite pour entendre la Langue Chinoiſe, & que cette Langue a été faite pour l'oreille : cela eſt ſi vrai, que les Européens qui ont le mieux réuſſi à l'apprendre, n'ont fait tant de progrès que parce qu'ils ont réduit les tons qu'il faut prendre pour prononcer chaque mot, aux notes de leur Muſique. Or ceux qui ont inventé ces notes ſe ſont-ils pas étudiés à les former ſur ce qui plaiſoit à l'oreille ? N'ont-ils pas cherché à les mettre à l'uniſſon des organes de l'ouie ? Et n'eſt-ce pas par cet endroit-là que ces tons plaiſent ?

Mais comme ces notes, prononcées chacune à part, ne cauſent qu'un plaiſir imparfait ; de même les mots Chinois, prononcés chacun à part, ne manifeſtent qu'une très-petite partie de la beauté de

cette Langue. C'eſt dans la réunion de pluſieurs de ces notes que conſiſtent les charmes de la Muſique : c'eſt auſſi dans la réunion des mots de notre Langue que l'on peut appercevoir ſon éloquence. Quelle harmonie peut être comparable à celle des diſcours compoſés & récités par nos plus habiles Orateurs ! Tout ce que la Muſique a de plus beau, de plus varié & de plus propre à charmer les oreilles s'y trouve réuni. On peut véritablement dire d'eux ce que les Européens débitent de quelques anciens Muſiciens dont l'habileté étoit ſi grande qu'ils imprimoient dans l'ame de ceux qui les entendoient, les ſentiments qu'ils jugoient à propos ; avec cette différence cependant, que ces impreſſions n'étant qu'une ſenſation, ne pouvoient pas être de durée ; au lieu que nos Orateurs accompagnent ces ſenſations d'idées qui paſſent avec elles dans l'ame, & y font des impreſſions durables. Pour le dire en un mot, ils réuniſſent dans leurs diſcours le pouvoir de la Muſique, & celui des raiſons. Quelle Langue y a-t'il aujourd'hui qui ait cet avantage ?

On parle en Europe avec éloge de divers Orateurs Grecs & Romains, dont les discours étoient si persuasifs qu'ils faisoient changer d'idées à leurs auditeurs quand ils vouloient. Il y a peut-être de l'exagération ; mais je veux qu'il n'y en ait point, qu'en peut-on conclure ? Quelle langue parloient ces Orateurs ? C'étoit le Grec & le Latin, qui ne sont plus aujourd'hui des Langues vivantes, & qu'on ne sauroit parler comme le faisoient ces Orateurs. D'ailleurs, je crois être autorisé à dire que l'éloquence de ces Langues consistoit en grande partie dans l'harmonie des termes aussi bien que celle du Chinois, leurs mots, composés de plusieurs syllabes, dont chacune devoit être prononcée avec une inflexion de voix particuliere, formoient un son agréable : leur assemblage augmentoit l'agrément, plaisoit à l'oreille, & produisoit dans l'ame des sensations qui préparoient l'esprit à goûter les raisons. De là vient que quelques-uns de ces Orateurs qui n'étoient pas assez maîtres de leur ton de voix, & qui se laissoient emporter à la chaleur de l'action, fai-

ſoient placer derriere eux des Muſiciens qui par le moyen d'un inſtrument, les avertiſſoient du ton qu'ils devoient prendre. Quelque grand que fût cet avantage, & quelque ſupériorité que ces Langues ayent à cet égatd par deſſus les modernes, joſe cependant aſſurer que la nôtre l'emporte encore. Leurs tons n'étoient pas aſſez variés, ils étoient en petit nombre; au lieu qu'il y a une très-grande diverſité dans les nôtres, & qu'ils peuvent former un concert plus parfait. C'eſt ce qu'ont reconnu les plus habiles d'entre les Européens qui l'ont étudiée.

Nous avons donc, cher Yn-Che Chan, bien de l'avantage ſur les autres nations, par la maniere dont nous faiſons connoître nos penſées aux autres hommes par la parole; mais ce n'eſt pas tout, nous l'emportons encore ſur elles par la maniere dont nous les exprimons ſur le papier. Si nos paroles ont les charmes de la muſique, notre écriture a les agréments de la peinture. Les autres peuples ont un petit nombre de figures qui n'ont aucun rapport avec les choſes qu'elles expriment, & qu'ils combinent en mille manieres

différentes pour former des mots, des phrases & des discours suivis. Un seul de nos caracteres exprime quelquefois ce qu'ils ne sauroient exprimer sans en employer dix ou douze des leurs. Il arrive par-là que nous écrivons beaucoup de choses en peu de mots, tandis qu'ils sont obligés d'écrire beaucoup de mots pour manifester un petit nombre de pensées. Il est vrai qu'ils ont de certains caracteres dont la force approche assez des nôtres, mais ils ne s'en servent que pour les calculs. Dailleurs, ni ces derniers, ni les autres n'approchent pas de la beauté de ceux que nous employons; les nôtres sont une espece de peinture qui réjouit la vue, plutôt que de la fatiguer: ils offrent à nos yeux des figures d'oiseaux, d'animaux, de plantes, ou de quelques autres corps réguliers; ils ont souvent rapport à la pensée qu'ils expriment; de sorte que l'entendement est aidé par l'imagination, & qu'agissant de concert, l'on est mieux en état de comprendre les choses. Leur diversité est encore un autre point qui a son agrément. A tout moment les mêmes carac-

teres reviennent dans les autres langues ; cela ennuie, & rend la lecture des livres dégoûtante ; il faut une certaine variété qui tienne l'esprit en haleine, & qui lui fasse toujours voir quelque chose de nouveau. En ne faisant usage qu'une seule fois du même caractére, nous pourrions composer un Livre de cent vingt mille mots. Il est vrai que dans ce nombre il y en a plusieurs qui ne sont pas d'un usage ordinaire, & que nous n'en employons communément gueres au-delà de huit à dix-mille ; mais cela n'empêche pas que nous ne possédions les autres, & que nous ne puissions nous glorifier de ces richesses.

Bien loin de regarder ce grand nombre de caractéres comme un avantage, j'ai vu, cher Yn-Che-Chan, des Européens assez fous pour dire que c'étoit une imperfection dans notre Langue. Ils se fondent sur ce qu'il n'est pas facile de les connoître tous, & que l'on ne peut parvenir à cette connoissance qu'après un très-grand travail ; mais ils ne prennent pas garde qu'il n'est pas plus difficile d'apprendre à les connoître chacun en particulier, qu'il ne l'est d'apprendre à

épeller les ſyllabes dont leurs mots ſont composés : ce n'eſt qu'à force de revoir ſouvent le même mot, que leurs enfants parviennent à le prononcer tout de ſuite, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en épeller chaque ſyllabe. Je ſuis ſûr que le temps & la peine qu'il leur faut pour en venir là ſont plus grands que celui que nous employons à connoître nos caractéres : ils ne ſauroient lire comme il faut & avec facilité s'ils ne ſaiſiſſent d'un coup d'œil tout l'aſſemblage des caractéres qui forment le mot ; & pour le ſaiſir tout d'un coup, cet aſſemblage doit leur être auſſi familier que nos caractéres nous doivent l'être : mais s'il eſt néceſſaire qu'il leur ſoit auſſi familier, ne faut-il pas qu'ils ſe donnent la même peine que nous ? Elle ſera même plus grande, puiſque je crois qu'ils ont plus de mots que nous n'avons de caractéres.

Enfin une derniere choſe par où notre Ecriture l'emporte ſur celle des Européens & des autres Peuples, c'eſt notre exactitude à bien former toutes nos lettres juſque dans leurs moindres traits. Il y a quelques perſonnes en Europe qui ſe piquent de cette exacti-

tude

tude, mais ils n'ont rien de fixe à cet égard; les uns forment une lettre d'une façon, & les autres d'une autre. J'ajoute à cela qu'ils ne sauroient jamais atteindre à notre délicatesse, parce qu'ils ont de la mauvaise encre, & qu'ils ne se servent pas du pinceau comme nous. Ils prennent les grosses plumes de certains oiseaux, dont ils rendent l'extrêmité pointue; ils en trempent le bout dans une liqueur noire, & écrivent ensuite sur un papier beaucoup plus rude & plus grossier que le nôtre.

Porte-toi bien.

De Rome, le...

LETTRE CXLIX.

I-Tuli, *à* Yn-Che-Chan.

Tu as souvent ouï parler aux Missionnaires, cher Yn-Che-Chan, de la cause de la diversité des langues. Ils disent qu'il y a eu un temps où tous les hommes parloient le même langage; mais que Dieu irrité d'une folle entreprise qu'ils firent, les punit en donnant à chaque famille un langa

ge particulier, différent de celui qu'elles avoient parlé jusques alors. C'est là tout ce qu'enseignent leurs livres sacrés; mais les Commentateurs, encore plus hardis en Europe qu'ils ne le sont à la Chine, ont fait là-dessus bien dés remarques & bien des conjectures. Ils ont dit que ces langues formées de la primitive, étoient au nombre de soixante & douze, & que la famille dans laquelle se conserva la langue originale, étoit celle d'où sont descendus les Juifs, peuple misérable, dont tu as pu voir quelques-uns dans notre patrie. Les Chrétiens ont reçu de cette nation une partie de leurs livres sacrés, qu'ils disent être écrits dans cette langue primitive. Je m'en suis fait montrer quelques-uns, & je dois t'avouer que les caracteres dans lesquels ils sont écrits, m'ont paru fort anciens, ils approchent plus des nôtres qu'aucun de ceux que j'aie vus jusqu'ici. Quelques Savants croient néanmoins qu'il y en a eu de plus anciens, auxquels ceux-ci ont été substitués; ils fondent cette opinion sur ce qu'il y a une secte de Juifs qu'on nomme *Samaritains*, qui n'ayant pas eu occasion comme les autres de changer

leurs caracteres, en ont d'autres qui paroissent être plus anciens que ceux dont je te parle. Cela est assez vraisemblable.

Quoi qu'il en soit du changement arrivé à ces caracteres, l'on ne sauroit douter que la langue dans laquelle ces livres sont écrits, ne soit très-ancienne. Ils subsistent depuis plus de trois mille ans, sans qu'ils paroissent avoir été altérés en rien; mais cette antiquité n'est pas une preuve qu'ils soient écrits dans la langue primitive & originale. Ils sont postérieurs à l'événement qui causa la division des langues, de plus de cinq siecles. Ne peut-elle pas être aussi bien une de celles qui se formerent de cette premiere, que la premiere elle-même? Je veux supposer avec eux qu'il y ait eu soixante & douze langues après la division que Dieu en fit, il y aura soixante & onze fois plus de vraisemblance à dire que l'Hébreu est une de ces langues dérivées, plutôt que la primitive.

Mais, disent-ils, il ne faut pas douter que la langue originale ne se soit conservée dans la famille où la vraie Religion s'est perpétuée jusqu'à nous, plutôt que dans les autres. Je ne sens

pas trop bien la force de ce raiſonnement. Quel rapport cette langue primitive a-t-elle avec la religion ? Toutes les langues ne ſont-elles pas également propres au culte de Dieu ? Si l'on établiſſoit le contraire, il faudroit dire que l'Etre ſuprême, auteur de la diviſion des langues, en a donné quelques-unes aux hommes qui ſe trouveroient incompatibles avec ſon culte ; ſentiment qui ne ſauroit entrer dans l'eſprit d'aucun homme raiſonnable. D'ailleurs, ne convient-on pas que l'entrepriſe qui occaſionna la confuſion des langues, étoit criminelle ? Le crime étant commun à tous ceux qui tremperent dans ce deſſein, la punition dut auſſi être la même. Pourquoi voudroit-on que Dieu eût accordé plus de privilege à une de ces familles qu'aux autres ? Enfin, quand on accorderoit que les ancêtres des Juifs qui ſe trouvérent complices de ce crime eurent le bonheur de conſerver la langue primitive, l'on n'auroit pas encore prouvé que c'eſt la même dans laquelle leurs livres ſacrés ſont écrits.

En effet, cher Yn-Che-Chan, en combien de branches ne lit-on pas dans ces

livres que cette famille s'est divisée ? L'on trouve que chacune a eu une langue qui lui étoit particuliere. Or je demande pourquoi l'on veut que la branche d'où les Juifs sont sortis, ait conservé la langue originale plutôt que les autres ? Alleguera-t-on encore la religion ? Mais ne voit-on pas que les chefs de la branche Judaïque étoient idolâtres aussi bien que leurs freres ? Ils eurent besoin d'une revélation immédiate de l'Etre suprême pour être retirés de l'idolâtrie. Je vais plus loin, je dis qu'ils ont moins de raisons pour croire que l'Hébreu est la langue primitive, que les autres peuples, qui sont descendus du grand-pere ou du bisayeul du chef de leur famille, n'en ont en faveur de celle qu'ils ont parlée dans le temps qu'ils formoient une nation.

Abraham, de qui ils sont descendus, quitta sa patrie pour aller s'habituer dans un pays où l'on parloit sans contredit une autre langue que la primitive. Il y vécut environ cent ans, & eut, comme l'on n'en sauroit douter, des habitudes avec les naturels du pays. Seroit-il concevable qu'il n'en eût pas appris la lan-

gue ? Ses fils & ses petits-fils nâquirent dans ce pays ; nouvelle raison qui doit nous porter à croire qu'ils oublierent cette langue originale qui leur devenoit inutile, pour ne parler que celle du peuple avec lequel ils vivoient. Lorsque l'un des ses petits-fils fut devenu grand, il quitta la famille de son pere pour aller passer quelques années dans un autre pays ; il y resta au-delà de vingt ans, s'y maria, y eut plusieurs enfants, & revint enfin avec toute sa famille dans sa terre natale. Ce voyage ne dut-il pas encore altérer à quelques égards la langue qu'il parloit avant son départ ? Enfin, une famine le contraignit à quitter de nouveau ce pays ; il se transporta dans un Royaume voisin, où la langue étoit différente de celle du pays qu'il quittoit. Il s'y habitua avec sa famille, & sa postérité y resta après lui au-delà de deux siecles. Ne furent-ils pas obligés d'apprendre encore la langue du peuple avec lequel ils vivoient ? Quand on supposeroit que dans tous ces changements de demeure, les Juifs ont toujours conservé la langue de leurs ancêtres, pourroit-on concevoir qu'elle n'a point été

altérée ? Ce feroit un phénoméne des plus furprenans de voir un peuple qui féjourne pendants plus de quatre cents ans parmi des étrangers, fans adopter aucun mot de leur langue, & fans que la fienne perde rien de fa pureté.

Tu me demanderas fans doute, cher Yn-Che-Chan, s'il y a eu en effet une langue primitive & originale, & fi je crois qu'elle fubfifte encore. Par rapport à la premiere queftion, je te dirai qu'on ne fauroit s'empêcher de reconnoître qu'il y a eu une langue primitive & originale, dès qu'on admet ce que les Chrétiens enfeignent touchant la création du monde. Il en eft un peu autrement des opinions adoptées par les principaux de nos Philofophes Chinois. Ils femblent bien reconnoître que le monde a eu un commencement ; mais ils ne s'accordent point fur la maniere avec les Chrétiens. Ils ont imaginé diverfes comparaifons pour manifefter leurs idées fur ce fujet, qui toutes me perfuadent qu'ils croient que le monde a été formé d'une matiere préexiftante ; qu'il a reçu la forme que nous lui voyons, un grand nombre de fiecles avant l'époque

assignée par les Chrétiens ; enfin, que la terre fut d'abord habitée par quantité d'hommes formés en divers lieux. Si l'on suit cette derniere idée, rien n'oblige à croire que tous ces hommes, formés en divers lieux de la terre, aient eu le même langage ; chaque société avoit le sien, qui étoit aussi primitif & aussi original que celui des autres.

Je t'avouerai cependant, cher Yn-Che-Chan, que cela ne me paroît point probable. L'opinion des Chrétiens est appuyée sur plusieurs raisons qui lui donnent plus de la vraisemblance. L'Etre suprême agit toujours de la maniere la plus simple, & il n'emploie jamais des voies extraordinaires que lorsqu'il ne peut arriver à son but par les moyens ordinaires. Il vouloit peupler la terre d'habitants, qu'étoit-il nécessaire pour cela de former des hommes dans toutes ses parties ? Ne pouvoit-il pas arriver à ce but en formant un mâle & une femelle doués des qualités nécessaires pour se multiplier & pour remplir la terre ? Ne suffisoit-il pas avec ces qualités qu'il leur accordât une longue vie, & par là même un grand nombre

enfants ? Si ce premier couple en mettoit chaque année un au monde, & que les premiers qu'ils ont eus, se soient mariés à l'âge de vingt cinq ou trente ans, combien leur postérité ne devoit-elle pas être multipliée dès le premier siecle ? Des curieux qui se sont donné la peine de calculer cela, ont trouvé que seize cents ans après la formation du premier homme & de la premiere femme, la génération qui vivoit alors, pouvoit monter à deux mille neuf cents trente-trois millions de millions trois cents quatre-vingt-quatre mille sept cents soixante-six millions quatre-vingt-seize mille quatre cents personnes.

Une autre raison qui a encore plus de force que la précédente, c'est qu'il paroît par l'Histoire que la terre n'a point été peuplée d'abord par-tout ; cela n'est arrivé que par la suite des temps. Ceux qui ont étudié les anciens Historiens, savent comment les peuplades se sont faites, dans quel temps, & d'où venoient les colonies qui se sont établies en divers endroits du monde. Pour ne parler que de nos Annales, ne nous apprennent-elles pas que la

province de *Chen-si* a été habitée la premiere ? Ne lisons-nous pas que les familles s'y étant multipliées, elles se trouverent trop à l'étroit & envoyerent de colonies dans celles de *Honan*, de *Pe-the-li*, de *Chantong* ? L'Empereur *Yu* fit ensuite de nouvelles découvertes du côté du midi, & peupla ce pays qui étoit presque désert. Ses successeurs en firent de même dans les autres parties de notre vaste Empire, & ce ne fut qu'avec le temps qu'il se peupla comme nous le voyons aujourd'hui. Je te demande maintenant, cher Yn-Che-Chan, auroit-on vu la terre se peupler ainsi par degré, si l'Etre suprême l'avoit d'abord remplie d'habitans ? Ces peuplades si bien marquées ne prouvent-elles pas qu'il n'y eut d'abord des hommes que dans un coin du monde, & qu'ils se sont ensuite dispersés partout à mesure qu'ils se multiplioient ? Et si la chose s'est passée de cette maniere, ne sera-t-il pas vrai de dire qu'il y a eu une langue primitive & originale qui fut commune à ce premier homme & sa postérité, tant qu'elle vécut avec lui ?

Les Chrétiens disent qu'environ seize

fiecles & demi après la création du monde, & celle du premier homme, l'Etre suprême envoya un déluge sur la terre, qui en couvrit toute la surface & fit périr toutes les créatures qui y habitoient. Le motif qui le détermina à cela, fut la méchanceté des hommes; il n'y en eut qu'un seul qui trouva grace devant lui & qu'il destina à peupler de nouveau la terre. Il lui ordonna de construire un vaisseau d'une structure singuliere, dans lequel il s'embarqua avec sa femme, ses trois fils & leurs femmes, & une paire des animaux dont il vouloit conserver l'espéce; il échappa par ce moyen à cette inondation universelle.

Cet événement, quelque singulier qu'il soit, s'accorde assez, cher Yn-Che-Chan, avec notre Histoire; il n'est question que de savoir si cet homme sauvé miraculeusement, parloit la langue primitive. Les Chrétiens le croient communément; mais cette opinion n'est pas exempte de difficulté. La terre étant aussi peuplée qu'il le paroît par le calcul que je t'en ai fait, il n'est gueres concevable qu'on eût conservé par-tout la même langue; car il faudroit supposer pour cela qu'avant leur disper-

ſion, ils avoient toutes les idées qu'ils eurent dans la ſuite, & qu'ils n'eurent pas beſoin d'inventer de nouveaux mots; mais cela a-t-il la moindre vraiſemblance? Le langage du premier homme fut d'abord très-imparfait: il n'avoit qu'un petit nombre de mots pour exprimer les choſes les plus néceſſaires; encore faut-il ſuppoſer qu'il ſe paſſa pluſieurs années avant que ce petit nombre de mots fût d'un uſage fixe & aſſuré. Quand une fois il avoit nommé une choſe, il ne ſe reſſouvenoit pas toujours du nom qu'il lui avoit donné, & il lui arrivoit ſans doute ſouvent de lui en donner un autre à la premiere occaſion; de ſorte qu'il me ſemble que les termes de ſa langue ne purent devenir fixes & aſſurés qu'après les avoir gravés dans ſa mémoire par un long uſage. Si ſa poſtérité ſe multiplia de bonne heure, comme il eſt très-vraiſemblable, il n'y auroit rien de ridicule à ſuppoſer que la diſperſion s'en fit avant que le langage fut parfaitement établi. Dans ce cas, chaque peuplade eut la liberté de former une nouvelle langue: ils retenoient bien quelque choſe de celle de leurs peres; mais le

nombre des mots qu'ils en conservoient étoit si petit en comparaison des nouveaux qu'ils inventoient, qu'on peut la regarder comme différente de la premiere; plus ils s'éloignoient de la source, plus il y avoit de différence dans leur langage. J'envisage ces premieres colonies par rapport à la langue, sous la même idée qu'une colonie d'enfants qu'on enverroit dans un pays désert avant qu'ils eussent appris leur langue maternelle : ils ne sauroient qu'un petit nombre de mots qu'ils prononceroient mal, & ils seroient obligés d'en inventer d'autres à chaque nouvelle idée qui se présenteroit à leur esprit. Qu'arriveroit-il de cela? Ils se formeroient un langage qui auroit à la vérité quelque rapport avec celui du pays d'où ils seroient sortis, mais il ne passeroit jamais pour être le même.

L'on ne sauroit donc, cher Yn-Che-Chan, poser comme une chose certaine que cet homme, sauvé miraculeusement des eaux du déluge, ait conservé la langue primitive. Tout ce que l'on peut dire de plus spécieux, c'est qu'il fut du nombre de ceux qui resterent auprès de la

souche commune du genre humain, & qui parlerent toujours la langue du premier homme. Celui-ci vécut neuf cent trente ans, & put aisément converser avec le pere de celui qui échappa à cette inondation universelle. En cas qu'il ait habité dans le même lieu, il est naturel de croire qu'il parloit la même langue, & que ce fut aussi celle de son fils. Dans cette supposition il sera vrai de dire que cette langue primitive fut la seule conservée sur la terre, & que ce fut celle que l'on parla d'abord après le déluge : mais combien n'est-on pas obligé de faire de suppositions pour en venir à cette conclusion générale ?

Quoi qu'il en soit de cette langue, il est sûr que dans la supposition d'un déluge universel, tel que les Juifs & les Chrétiens l'enseignent, il ne resta dans le monde qu'une seule langue. Quelques siecles après cet événement, il s'en forma d'autres, & il arriva que chaque peuple en eut une qui lui fut propre. On demande parmi quel peuple, & dans quel pays s'est conservée celle que parloient les hommes échappés au déluge. Je t'ai fait

voir que ce ne pouvoit pas être celle qui a été en usage parmi les Juifs, & dans laquelle leurs livres sont écrits. Je ne crois pas devoir t'entretenir de plusieurs autres conjectures qui ont été faites par les Savants, ni de l'opinion de quelques-uns qui s'imaginent qu'elle ne subsiste plus aujourd'hui, & qu'il y a bien dès siecles qu'elle est éteinte. Il me suffira de remarquer qu'ils se trompent tous également; que cette langue n'est aucune de celles qu'ils ont imaginées; qu'elle est encore en usage, & que le peuple qui a eu la gloire de la conserver, est le nôtre.

Porte-toi bien.

De Rome, le...

LETTRE CL.

I-Tuli, à Yn-Che-Chan.

UN Seigneur Anglois à qui je ne puis rien refuser, m'engage à parcourir avec lui une partie de l'Italie. Tu te doutes bien que, toujours en chemin, & ne restant dans chaque endroit qu'autant que

notre curiosité nous y retiendra, tout notre temps sera consacré à examiner & à écrire ce qui nous aura paru mériter notre attention ; ainsi je pourrai être quelques mois sans te donner de mes nouvelles. Je connois ta tendre amitié pour moi, je sçais combien tu serois alarmé de mon silence ; j'ai donc cru devoir t'en expliquer le motif, afin de prévenir tes inquiétudes sur ma santé qui, graces à Dieu, est parfaite.

Je ne puis trop me féliciter de l'acquisition que je viens de faire d'un ami estimable, en la personne du jeune Milord D..... de pareils trésors ne se trouvent pas aisément ; & si l'on rencontre de vrais amis en Italie, rarement ils y ont pris naissance. Un homme qui n'y veut pas risquer ses jours, doit être fort réservé sur les nouvelles connoissances qu'il fait, & sur-tout sur celles que procure l'amour. Etre amoureux en Italie est un crime que l'on n'expie que par tout son sang. Il y a ici comme en Espagne, de ces traîtres qui pour une récompense même assez médiocre, ne se font pas une affaire de délivrer un jaloux de ses soupçons,

bien ou mal fondés ; ils lui donnent de ſang froid un coup de poignard par derriere ; & avec le même ſang-froid ſe réfugient dans une Egliſe pour rendre graces à Dieu d'avoir livré un homme, non préparé à la mort ſubite, à toute la fureur du diable ; du moins ſuivant les principes de la Religion des Chrétiens.

Milord D... à l'âge de vingt ans a tout l'acquit d'un ſage Philoſophe, & joint au goût ſolide & réfléchi d'un Anglois toute la politeſſe & les graces d'un François : il parle ſix langues étrangeres avec la même facilité que ſa langue maternelle. La bonne éducation de ce jeune Seigneur condamne celle que l'on donne ordinairement en France aux enfants les plus qualifiés ; & à ce propos je vais te donner une idée de l'éducation des jeunes Seigneurs François. A peine ſont-ils ſortis hors des mains des femmes, qu'on les met entre celles des Gouverneurs & des Précepteurs ; & qu'y apprennent-ils de ces perſonnages-là ? preſque rien. Ils ont un ſoupçon de Latin, une légere idée de l'hiſtoire, de la Géographie & des Mathématiques ; &

pour peu qu'un jeune homme ſache danſer avec grace, manier un cheval avec adreſſe, & chanter dans un Opéra une ariette à livre ouvert, il a tous les talents qui doivent faire briller dans les compagnies du *bon ton*, c'eſt-à-dire, dans les cercles de ces gens qui s'étudient à défigurer la nature, en ſubſtituant aux graces naturelles, des grimaces & des minauderies qui les rendent du dernier ridicule; ils eſtropient la beauté de leur langue par des mots vuides de ſens qui jamais n'ont été faits pour aller enſemble; & celui qui parle ce miſérable jargon, appellé *perſifflage* par les créateurs de termes nouveaux, eſt regardé comme un homme *adorable & divin.*

Je t'avouerai, mon cher Yn-Che-Chan, que la premiere fois que je me trouvai dans ces brillantes aſſemblées du *bon ton* je ne compris rien à la converſation des prétendus gens d'eſprit qu'on admiroit: j'entendois de ces mots *qui hurlent d'effroi de ſe voir accouplés*; de ces phraſes ſi ſingulieres que, quoique je ſache paſſablement le françois, je crus être dans un pays étran-

ger à la France, ce qui m'amusa beaucoup. Je ne me divertis pas moins des pirouettes continuelles & des *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, des jeunes Marquis François, & je ne détournai ses yeux de dessus ces automates voltigeants, que pour les attacher sur les mines de ces femmes que l'on nomme à Paris *petites maîtresses*, qui ont au naturel le mouvement & le maintien de nos pagodes, & l'original de nos bouffons.

Tout se ressent en France de cet excellent goût de la bonne compagnie; la musique y est *estrapaçonnée*, au lieu de cette majesté qui autrefois en faisoit les délices. On pourroit comparer le gosier des François, depuis qu'ils ont adopté le chant Italien, à un fleuret qu'une main légere fait aller d'estoc & de taille. La danse, inventée pour donner au corps toutes les graces dont il est susceptible, n'est à présent estimée que quand elle est exécutée par de vigoureux caprioleurs, qui font les contorsions les plus ridicules.

Les bonnes Pieces de théâtre sont fort rares, mais les mauvaises abondent. Tel Poëte qui par ses brillants talents auroit

dû mériter l'amour de sa patrie, en devient justement un objet d'horreur; en faisant paroître sur le bord de son cercueil un Ouvrage qui attaque ce qu'il y a de plus sacré.

Voilà, cher Yn-Che-Chan, aujourd'hui le goût dominant d'une Nation qui a été regardée comme l'enfant gâté de la nature, mais qui profite si peu de ses dons. Milord D.... mon ami, est un parfait contraste de ce portrait; il connoît la vertu & l'aime, & par ce moyen il est aimé généralement de tout le monde, car c'est, comme tu sais, cher Yn-Che-Chan, le privilege du vrai mérite.

Comme mon jeune Philosophe aime les bons ouvrages, il entretient une correspondance avec les principaux Libraires de l'Europe, qui lui envoient les nouveautés aussi-tôt qu'elles paroissent. Il vient de recevoir une Brochure qui a pour titre : LES SONGES PHILOSOPHIQUES. Cet Ouvrage ingénieux m'a fait un vrai plaisir, je ne doute pas que tu n'en aies aussi à le lire. L'Auteur est un Gentilhomme François, qui n'a pas cru qu'un homme de condition pou-

voit négliger l'étude ; auſſi a-t-il donné pluſieurs excellents Ouvrages qui tiennent un rang diſtingué dans les cabinets des gens de goût. Je t'envoie ce que j'ai pu ramaſſer des Œuvres de ce Philoſophe : je t'enverrai auſſi le journal de mon voyage, où j'aurai du moins le mérite d'être ſincere ; qualité qui n'eſt pas toujours celle des voyageurs. Adieu cher Yn-Che-Chan, tu peux toujours m'écrire à la même adreſſe à Rome ; & à mon retour je ne manquerai pas de te donner de mes nouvelles.

Fin des Lettres Chinoiſes.

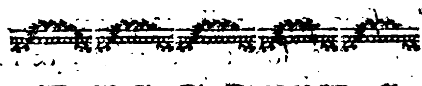
SONGES

PHILOSOPHIQUES;

PAR L'AUTEUR

DES LETTRES JUIVES.

[illegible] Jean Baptiste de Boy[illegible]
marquis d'[illegible]

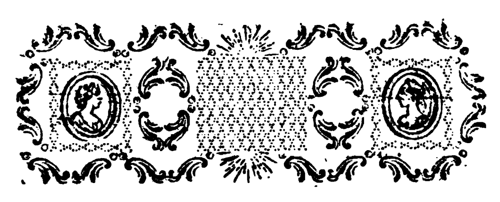


DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PLUSIEURS Auteurs ont donné leurs ſonges pour des vérités, & ont voulu faire paſſer leurs rêveries pour des choſes très-eſſentielles ; quant à nous, nous donnons les nôtres au Public, uniquement comme des ſonges. Nous jouiſſons du bonheur d'avoir une ame abſolument différente de celles dont parle M. Locke, & qu'il a prétendu n'être affectées d'aucune penſée pendant le ſommeil : nous avons au contraire très-peu d'idées lorſque nous veillons. Si notre réveil eſt une eſpéce de léthargie, notre ſommeil eſt une ſuite continuelle de notions toujours vives, toujours nouvelles & toujours ſingulieres.

Lorsque nous veillons, nos connoissances sont très-bornées, & la plus grande faculté que nous ayons, c'est de nous ressouvenir de ce qui nous affecte pendant la nuit ; mais notre mémoire est si foible que deux heures après notre réveil nous oublions entiérement ce que nous avons pensé. Ce défaut de mémoire nous a fait prendre la résolution d'écrire, en nous levant, toutes les choses qui étoient encore présentes à notre esprit. Nous donnons aujourd'hui au Public les premiers essais de notre travail : nous ne doutons pas qu'il ne nous en sache très-bon gré ; & il y a trop de rêveurs en Europe, pour que le recueil de nos songes ne trouve pas un grand nombre de partisans.





SONGES
PHILOSOPHIQUES.



PREMIER SONGE.

A PEINE commençois-je à dormir, je me figurai que j'étois dans un pays inconnu, situé dans les terres Australes, qui n'étoit habité que par des Singes. Ces animaux vivoient d'une maniere parfaitement ressemblante à celle des hommes; & ce qui me parut encore plus surprenant, c'est qu'ils avoient l'usage de la parole. Un d'eux m'aborda fort poliment, & me dit: „ Je vois bien que vous êtes „ étranger, & je juge à votre figure que „ vous êtes un Singe du Continent. Si je „ puis vous être de quelque utilité, „ vous n'avez qu'à parler; j'aime à obli-

„ ger tous les honnêtes gens, & sur-tout
„ les étrangers. „ Je tâchai de répondre le mieux qu'il me fut possible, à un compliment aussi gracieux; mon Singe repliqua à son tour d'une maniere encore plus engageante. Enfin je vins tout-à-coup à l'aimer, & il prit pour moi une véritable amitié. Nos deux cœurs se lierent étroitement par une sympathie naturelle, & leur union fut bientôt cimentée par une estime réciproque, sans laquelle il n'est point d'amitié durable.

Après avoir passé quelques jours avec mon nouvel ami, & m'être soigneusement informé des mœurs & des coutumes de sa nation, elles me parurent très-raisonnables. Le pays de *Singimanie* étoit un Etat républicain : la puissance y étoit partagée entre le peuple & le Sénat. Il y avoit un Gouverneur perpétuel, dont le pouvoir très-étendu entretenoit un juste équilibre entre l'autorité du Sénat & celle du peuple. Ce Gouverneur, lorsque le Sénat vouloit réduire le peuple dans l'esclavage, prenoit la défense du peuple; quand le peuple prétendoit attenter au droit du Sénat, il soutenoit les Sénateurs & protégeoit leur dignité.

Le Gouverneur étoit élu par des Députés du Sénat & du peuple ; & ainſi étant également redevable aux uns & aux autres de ſa grandeur, rien ne l'obligeoit à pencher vers les uns plutôt que vers les autres. Il avoit toujours cinquante ans lorſqu'il étoit élu ; il falloit qu'il eût eu juſqu'à cet âge des mœurs pures. Quiconque pendant ſa jeuneſſe avoit été débauché, adonné avec fureur au jeu, au vin & aux femmes, étoit pour jamais exclu de la ſuprême Magiſtrature. Les Singimanes étoient perſuadés que nous conſervons juſqu'à la fin de notre vie les mêmes paſſions qui ont régné avec violence pluſieurs années dans notre cœur. Ils penſoient qu'à un certain âge les paſſions s'amortiſſent, mais qu'elles ne s'éteignent point, & que ſemblables à ces volcans qui ne jettent des feux que par intervalles, mais qui peuvent embraſer toute une contrée, de même les paſſions dans le cœur d'un vieillard ſont des feux qui, pour couver ſous la cendre, & pour paroître entiérement éteints, n'en ſont pas moins dangereux. Mon ami le Singimane me diſoit que l'hiſtoire de ſon pays étoit

remplie de faits qui prouvent la vérité de ces sentiments. Il me racontoit les débauches du vieux Sénateur Sapagini, qui, malgré sa dévotion, étoit mort dans les bras d'une Courtisane. Il me parloit encore d'un Colonel Singimane, qui vingt ans après avoir quitté le service & s'être fait dévot, juroit en sortant de l'Eglise, & s'enivroit souvent.

Il falloit donc que le Gouverneur de Singimanie eût acquis pendant sa jeunesse, par une conduite sage & retenue, le droit de gouverner le peuple dans un âge avancé. Lorsqu'il atteignoit l'âge de soixante-cinq ans, il étoit obligé de se démettre de son autorité. Les Singimanes soutenoient qu'on doit diviser la vie du Singe en trois temps. Le premier est celui où il doit s'instruire, & ils étendoient cet âge jusqu'à cinquante ans. Le second, où il peut gouverner ses compatriotes, & ils vouloient que ce fût depuis cinquante jusqu'à soixante-cinq; le troisieme, où il devoit jouir du repos, & goûter tranquillement l'avantage d'être débarrassé du soin des affaires publiques, & même des domestiques.

Dès qu'un Singimane avoit atteint le treizieme lustre, il étoit obligé de se démettre de toutes les charges qu'il pouvoit avoir. Il y avoit à ce sujet une loi, qu'on appelloit *la loi favorable*, qui portoit que pour l'honneur de la vieillesse, & par le respect qu'on lui devoit, on lui avoit interdit la connoissance des grandes affaires, de peur que par des jugements, produits par un génie affoibli par l'âge & par les fatigues, elle ne se prostituât & ne tombât dans le mépris, les jeunes gens n'étant que trop portés à condamner les fautes des vieillards.

Il y avoit une autre loi, qu'on appelloit la *loi fondamentale*, par laquelle il étoit ordonné aux enfants *d'avoir pour leurs peres un respect de fils, aux peres une amitié de pere.* Cette loi, construite dans des termes si simples paroissoit d'abord puérile; mais l'explication courte qui l'accompagnoit, en montroit toute la sagesse. Par le respect du fils, on entendoit une obéissance sans bassesse, telle que doit être celle qui convient à un homme libre, & non point à un esclave. Les Singimanes établissoient, comme un prin-

cipe non-ſeulement certain, mais même inconteſtable parmi des Singes qui penſent que les jeunes gens n'avoient aucune obligation aux Singes de famille de leur avoir donné la naiſſance, mais de les avoir élevés avec tendreſſe. Ils diſoient que la naiſſance étoit un pur effet du hazard, produit par le plaiſir; & que l'éducation étoit une action pénible, faite par la raiſon & par l'amitié. Quant à l'amour paternel, il ne conſiſtoit point dans les diſcours, mais dans les actions. Un pere, ſous le ſpécieux prétexte d'amaſſer du bien à ſes enfants, ne les laiſſoit point dans l'indigence pendant ſa vie. Il partageoit avec eux ſes revenus, & leur donnoit abondamment tout ce qui leur étoit néceſſaire; il ne leur refuſoit que le ſuperflu. Dès qu'une jeune perſonne étoit en âge de ſe marier, la tendreſſe paternelle ne ſervoit point d'excuſe à l'avarice; le pere payoit ſa dot, & la prétendue douleur de ſe ſéparer de ſa fille ne lui fourniſſoit point les moyens de lui refuſer un époux. Enfin l'amour des peres ſe meſuroit aux bienfaits dont ils combloient leurs enfants, & le reſpect des enfants à

la tendre & vive reconnoissance qu'ils en avoient.

Les loix des Singimanes pour le mariage réunissoient une partie de celles des Chrétiens, & une partie de celles des Turcs. Ils disoient que le mariage étant fait uniquement pour rendre le Singe heureux, en l'associant à une Guenuche aimable, qui lui plût, & qui lui donnât des enfants, dès que cette union produisoit un effet entiérement contraire, que la Guenuche étoit stérile, ou qu'elle étoit d'un caractere incompatible avec celui du Singe son époux, on ne pouvoit trop tôt les séparer; puisque les sages Législateurs n'avoient fait des loix que pour rendre les Singimanes heureux, & non pas pour leur forger de nouveaux supplices, & les accabler de nouvelles chaînes, les maux auxquels la nature les a soumis, n'étant déja qu'en trop grand nombre. » Séparer, me disoit quelque» fois mon ami, un Singe & une Gue» nuche, qui ne s'aiment point, c'est » rendre quatre personnes satisfaites. Le » Singe épouse une autre Guenuche » qui lui convient; voilà un couple heu-

» reux. La Guenuche prend pour époux
» un Singe qui s'accorde avec elle, voilà
» encore deux personnes contentes. Ainsi
» par une sage séparation non-seulement
» on finit les peines des deux infortunés,
» mais on rend quatre citoyens contents.
» Qu'arrive-t-il de là ? Que l'Etat en
» devient beaucoup plus peuplé ; que
» l'union est dans les familles ; qu'un Sin-
» ge qui craint de perdre sa Guenuche est
» toujours tendre, toujours empressé,
» enfin toujours amant, quoique mari ;
» & qu'une Guenuche, qui à son tour
» veut conserver son époux, est unique-
» ment occupée du soin de lui plaire. „

Les Singimanes n'avoient point de Prêtres : ils avoient cependant des Temples dans lesquels on voyoit plusieurs tableaux. Ils disoient que la peinture suppléoit chez les ignorants au défaut de ne savoir pas lire ; ils prétendoient que la principale utilité de cet art étoit de perpétuer souvent le souvenir des actions saintes & utiles à la société.

Les Singimanes disoient que quiconque étoit vertueux, étoit Prêtre de la vérité, & par conséquent de l'Etre suprê-

me, qui lui-même est la *vérité*. Ils ne pouvoient comprendre, à ce que m'assuroit mon ami, que les Singes du Continent eussent un Etat ecclésiastique, comme un Etat militaire & politique. Mon ami ne revenoit point de son étonnement, lorsque je lui apprenois que nous faisions des recrues de Prêtres comme de soldats; qu'il y avoit des maisons destinées à les nourrir, dans lesquelles ils passoient les trois quarts de leur vie dans l'oisiveté, inutiles à la société, à charge à la République, & presque toujours occupés des moyens de la troubler pour se rendre plus considérables. *Comment êtes-vous assez peu sages*, me disoit mon ami le Singe, *pour ne pas vous appercevoir que celui qui a le plus de vertu est le plus digne d'offrir les vœux du peuple à la Divinité? Faut-il une grande science pour dire*, Dieu puissant, Etre des Etres, Auteur & Conservateur de la Nature, daigne nous rendre bons, & donne-nous notre nécessaire? *Nous ne faisons jamais d'autre priere. Faut-il étudier des années consécutives pour dire une chose que le cœur & l'esprit nous dictent?*

Les exhortations que nous prononçons

dans nos Temples pour nous exciter à la vertu, sont des discours simples, & tels que ceux qu'un bon pere de famille doit tenir à ses enfants. Le premier Singe qui veut parler, parle, & les autres l'écoutent; ils font plus, ils suivent ses conseils, parce qu'il n'y a que des Singes en état de parler sagement qui osent prendre la parole, & que la modestie & la retenue est le partage des vieux Singes.

Quant à notre Religion & aux préceptes qu'elle enseigne, tout est contenu dans un écrit de trois feuilles, & tout y est si clair, que jamais personne ne s'est avisé de vouloir l'embrouiller par des explications. Nos Législateurs ont parlé pour être entendus; il n'y a dans leurs Loix ni paraboles, ni méthaphores, ni sens figurés, encore moins de mysteres; tout est clair, tout est simple, tout est naturel. Nous ferions brûler un Singe qui voudroit chercher à obscurcir la vérité par des commentaires inutiles. Notre Loi nous dit que nous devons aimer les Singes nos concitoyens, & ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit: c'en est assez, nous remplissons nos

devoirs ; nous ne discutons point les choses, nous les faisons. Je ne pouvois assez admirer le bon sens des Singimanes, lorsque je m'éveillai tout à coup, & je vis que la véritable sagesse n'étoit plus qu'un songe dans ce monde.

SECOND SONGE.

MON imagination avoit été si affectée des discours de mon Singimane que contre mon ordinaire, je me ressouvins toute la journée de mon songe ; aussi à peine me fus-je couché, que le sommeil me rendit encore la présence & la conversation de mon cher ami. *J'ai résolu*, me dit-il, *de faire un voyage dans le Continent ; je veux m'instruire à fond des mœurs & des coutumes des Singimanes qui l'habitent, & je compte que vous voudrez bien m'accompagner.* J'acceptai volontiers l'offre qu'il me faisoit, & je quittai avec lui la Singimanie.

Après avoir traversé une étendue de mer assez considérable, le pays où notre bâtiment aborda, s'apelloit l'*Oursimanie.* Les

hommes qui l'habitoient avoient un estomac comme celui des ours, & les Physiciens prétendoient que l'intérieur de cette partie répondoit à la configuration extérieure; ce qui donnoit à ces hommes un caractere dur & rustre.

Un Souverain Oursmane, homme d'un génie supérieur, mais singulier, résolut de changer les mœurs & les coutumes de ses sujets. Il leur ordonna de se raser le poil le plus près de la chair qu'il leur seroit possible, espérant que leur rendant la peau plus unie, ils détruiroient peu à peu tout ce qu'ils avoient de sauvage; mais un nombre infini de personnes ne purent se résoudre à sacrifier leur poil. Le Prince pensa périr plusieurs fois; cependant sa fermeté l'emporta, & le poil fut rasé. Après cette premiere victoire sur les préjugés de ses sujets, il envoya les principaux dans les pays étrangers, afin que le changement d'air, & le secours d'habiles Médecins qu'ils y trouveroient, achévassent d'ôter de leur estomac tout ce qui pouvoit encore y rester de l'Ours. Cet expédient réussit parfaitement bien, & dans peu d'années les Courtisans Oursma-

nes n'eurent plus rien de ſemblable avec leurs autres compatriotes.

Le grand Prince qui avoit opéré ce miracle, étant mort, les Seigneurs Ourſimanes ont toujours continué à ſe garantir du retour du poil d'ours; mais il a recru au peuple; & il y a apparence qu'il deviendra tous les jours plus long, parce qu'on a laiſſé ſortir du pays, depuis environ deux ans, un grand nombre de Barbiers & de Chirurgiens étrangers que le Prince avoit eu ſoin d'attirer dans ſes Etats, pour qu'on pût trouver également dans le pays, & hors du pays, des ſecours pour raſer le poil, & pour l'empêcher de recroître.

Mon ami le Singimane s'étant aviſé de condamner cette conduite, on le trouva ſi mauvais qu'on réſolut de lui faire ſubir la peine à laquelle on condamne ceux qui déſapprouvent les ſottiſes que font les Grands. Ordinairement un muſicien joue un air avec deux petits bâtons ſur la plante des pieds du criminel, & ce concert dure juſqu'à ce que la premiere peau ſoit enlevée. Quelquefois un Chirurgien applique avec un inſtrument fait

en forme de fouet, cinquante ou soixante vantouses sur les épaules; on guérit ensuite le patient, en le conduisant sur les frontieres de la mer Glaciale, & en lui appliquant un grand morceau de glace sur ses plaies.

Mon ami le Singimane averti par un homme charitable du sort qui le menaçoit, me pria de partir au plutôt, c'est ce que nous fîmes, & après quelques jours de marche, nous arrivâmes dans un pays, où le peuple nous parut beaucoup plus affable que ne l'étoit celui que nous avions quitté. Nous étions cependant dans un grand embarras, l'argent nous manquoit, & la précipitation avec laquelle nous nous étions sauvés, ne nous avoit pas laissé le temps de prendre certaines mesures. Nous ne pouvions nous résoudre à demander l'aumône; nous prîmes le parti de faire, pour vivre, le même métier que faisoit un grand nombre de *Fusiliens*, c'étoit ainsi qu'on appelloit les gens chez lesquels nous étions. Quant à moi, la foiblesse de mon cerveau ne me permit pas d'embrasser ce métier; il consistoit principalement à fai-

re adroitement & leſtement une pirouette ſur un talon, en tenant ſur l'épaule une longue ſarbacane à tirer des poids. Dès que mon compagnon de voyage ſe fut enrollé dans ſa nouvelle profeſſion, on lui ſerra étroitement les jambes avec deux morceaux de toile blanche, on lui racourcit ſon habit de plus d'un tiers, on rétrecit ſi fort ſes culottes, qu'il avoit peine à ſe baiſſer, & on commença à l'exercer. On le faiſoit pirouetter à droite, à gauche, & quand ſa pirouette étoit ou trop lente, ou trop précipitée, on lui pinçoit le derriere ſi fort, que la douleur l'obligeoit à faire une grimace qui faiſoit rire tous ſes camarades, ce qui leur attiroit des coups de canne ; le ſérieux & le ſilence étant un des principaux points de l'exercice de la ſarbacane.

Les Fuſyliens voyant que le Singimane ne pourroit jamais apprendre ſon métier, lui donnérent ſon congé. Nous fûmes donc obligés, lui & moi, de continuer notre route. Nous marchames pluſieurs jours ; enfin nous arrivâmes dans un pays où les gens nous accablerent d'abord de careſſes & d'embraſſades. Nous

crûmes que nous allions être les mortels les plus fortunés ; mais nous ne fûmes pas long-temps à nous appercevoir que nous devions peu compter sur les avances qu'on nous avoit faites. Le Royaume où nous étions, étoit celui des *Changijournes*. * Ces peuples descendoient d'un amour incestueux du génie *Saillie* & de la Déesse *Légéreté* ; à peine pensoient-ils un jour de suite de la même maniere. Au reste ils étoient polis, affables, spirituels ; mais ces qualités ne servoient qu'à les faire plaindre davantage de leurs amis, qui voyoient avec regret qu'ils ne fissent pas usage de leurs connoissances pour prendre un caractere plus stable & plus solide. Quant à leurs ennemis, ils tiroient avantage de leurs circonstances pour les tourner en ridicule. Dans les premiers cinq jours que nous restâmes dans ce pays, nous fûmes obligés de nous faire habiller de six différentes manieres. Un jour que nous croyions être fort à la mode, notre étonnement ne fut pas médiocre, lorsque nous apperçûmes à cinq heures du soir

* Les Franc...

que nos habits avoient vieilli, & que nous étions vêtus à l'antique. Nous fûmes exposés pendant le reste de la journée aux plaisanteries de plusieurs changijournes; car ils étoient en général railleurs, & quoiqu'ils fissent beaucoup de politesse aux étrangers, ils aimoient à leur donner un ridicule. Ils se regardoient au-dessus des autres peuples, & ils se figuroient que l'esprit étoit leur appanage au préjudice des autres nations. L'humeur des Changijournes ennuya mon ami le Singe. » Ces gens, *me dit-il un jour*, » sont cent fois plus singes que ceux » d'une petite Isle auprès de Singimanie, » où nous exilons nos compatriotes dont » la cervelle est un peu dérangée. Ils » sautent, ils gambadent, ils sifflent, ils » parlent sans s'en appercevoir. Ils sont » aimables, il est vrai, mais il sont dangereux : une folie enjouée & gracieuse » est plus contagieuse qu'une folie triste » & mélancolique. Fuyons, mon cher, » éloignons-nous d'un pays où l'inconstance regne également chez les Grands » & chez les petits, où la folie a des » graces assez dangereuses pour ébranler

» la ſageſſe, & où le cœur le plus ſévere
» court riſque d'être la dupe d'un eſprit
» ſéduiſant. „

Je conſentis à ce que ſouhaitoit mon cher Singimane; je quittai les Changijournes, & je paſſai chez les *Libertins.* * Ce nom convenoit parfaitement au peuple chez lequel j'arrivai : il aimoit infiniment ſa liberté; mais il pouſſoit juſqu'à l'extravagance l'amour qu'il avoit pour elle, & à force de vouloir être libre, il étoit l'eſclave de la crainte imaginaire de ne tomber dans la ſujétion. Enfin la liberté des libertins pourroit être nommée auſſi ſouvent libertinage que liberté. Les particuliers écrivoient ſans ménagement contre le Souverain; ils croyoient conſerver pour leur Prince le reſpect qui lui étoit dû, dès qu'ils n'attaquoient perſonnellement que ſes Miniſtres : quant à ceux-là, ils les traitoient ſouvent avec le plus cruel mépris, & ils aſſuroient qu'une pareille inſolence étoit fort eſſentielle à la conſervation de la liberté de la Nation. Il arri-

* Les Angl....

voit de cette licence effrénée, que les Libertins se déchiroient & se massacroient mutuellement dans des guerres civiles, qui étoient très-fréquentes chez eux. Le frere égorgoit le frere, le pere portoit le couteau dans le sein du fils. Il y avoit très-peu de familles chez les Libertins, dans laquelle il n'y eut plusieurs personnes qui avoient été pendues, ou qui avoient eu le cou coupé. Les Libertins avoient naturellement de l'esprit & de la pénétration; ils aimoient les arts & les sciences, ils cultivoient la Philosophie; mais elle leur servoit à éclairer leur esprit, & ne produisoit que très-peu d'effet sur leur cœur, car ils étoient remplis de vanité. Non-seulement ils méprisoient les étrangers, mais ils les haïssoient. Ils étoient généreux; ils avoient de la pitié pour les gens qu'ils voyoient souffrir; ils étoient jaloux de tout ce qui pouvoit flétrir leur honneur; & par une contrariété incompréhensible, ils n'avoient presque aucune idée de l'hospitalité, ou du moins paroissoit-il par leur conduite qu'ils n'en avoient aucune. Ils aimoient à voir couler le sang humain, & payoient des gla-

diateurs. Ils étoient assez sages pour tolérer toutes les Religions, & cependant ils haïssoient ceux qui n'étoient point de la leur; & ce qui passe toute imagination, c'est que la plupart d'eux ne croyoient pas celle qu'ils professoient meilleure que celle qu'ils haïssoient dans les autres. Enfin les Libertins, considérés d'un certain côté, étoient le peuple le plus estimable de l'Univers; & regardé d'un autre côté, c'étoit le peuple le plus insensé & le moins heureux. » Partons, *me dit* » *mon Singe*, quittons des gens qui nous » réduisent dans la nécessité de ne savoir » si nous devons leur accorder l'estime » la plus parfaite, ou si nous devons les » mépriser. »

Je suivis les conseils de mon ami. Nous traversâmes de hautes montagnes; enfin, après un voyage assez long, nous arrivâmes chez les *Papimanes*. * A peine y fûmes-nous qu'il pensa en couter la vie à mon ami. Un soir qu'il se retiroit chez lui, il fut attaqué dans la rue par trois braves, qui le prenant pour un Gentil-

* Les Ital.

homme François qui étoit amoureux de la maîtresse d'un Chanoine, le blesserent dangereusement. Quelques soldats, qui faisoient la patrouille, & qui n'étoient pas éloignés, accoururent à son secours, & mirent en fuite ses assassins. Je ne saurois exprimer quelle étoit ma douleur de l'état où je vis mon camarade; cependant sa blessure étant légere, il étoit sur le point de sortir de sa chambre, lorsqu'il lui arriva une affaire très fâcheuse. Un jeune enfant vint se jetter en pleurs à ses pieds, & le supplia de le défendre contre la barbarie de deux hommes qui le poursuivoient, un rasoir à la main. Le courageux Singe n'hésita pas à prendre la défense de cet enfant; il demanda fiérement à ses ennemis pourquoi ils vouloient lui faire violence. Nous avons nos raisons, répondirent-ils, & c'est pour son bien que nous travaillons. Alors ils apprirent au Singimane qu'ils vouloient faire une certaine opération à ce garçon. Il y a une place vacante, ajouterent-ils, à la Chapelle du Grand Pontife de Papimanie, & il ne doit pas perdre cette occasion. Mon camarade, indigné

également, & contre ces Barbares, & contre le Prince qui souffroit que pour un vain plaisir on enlevât à un homme le pouvoir d'avoir des enfants, se répandit en injures contre une coutume aussi cruelle ; & passant des discours aux actions, il sauta sur ces deux hommes, & les auroit défigurés s'ils ne se fussent retirés. » Partons, *me dit il mon cher ami*, » quittons un pays, où les plus grands » crimes sont autorisés par l'approbation » du Souverain & par l'usage, où les ha» bitants respectent assez peu leurs sem» blables pour leur enlever ce qui fixe » leur état, afin de flatter leurs oreilles » par quelques sons plus doux. Puisse pé» rir à jamais la Nation qui paye les amu» sements par un crime qui déshonore la » société !

Nous quittâmes la Papimanie, & nous allâmes chez les *Jaunimanes*. * Ce peuple étoit fier, taciturne, paresseux, superstitieux à l'excès ; mais brave, fidele à son Roi, zélé pour sa patrie, l'esclave des femmes, & le tyran en même temps.

* Les Esp....

Mon ami s'accommodoit assez du caractere de ce peuple : il disoit qu'un homme fier, mais taciturne, étoit beaucoup moins incommode qu'un homme fier, & qui parloit toujours de lui ; ainsi il passoit aux Jaunimanes leur fierté en faveur de leur silence & de leur air réservé. Quant à la paresse, il disoit que ce vice ne faisoit rien aux étrangers, & qu'il ne nuisoit qu'aux habitants du pays. Il ne désapprouvoit point non plus le respect que les Jaunimanes avoient pour les femmes, & le soin qu'ils prenoient cependant pour s'assurer de leur fidélité. Il pensoit qu'il faut avoir un grand fond de bon sens pour savoir retenir dans les regles du devoir les gens qu'on respecte, & vers lesquels un violent penchant nous entraîne. Quant à la superstition, il disoit que toutes les créatures y étoient portées naturellement, qu'il falloit louer & admirer celles qui savoient s'en garantir ; mais qu'on devoit plaindre & ne pas mépriser celles qui en subissoient le joug. Il sentit bientôt qu'il raisonnoit peu conséquemment sur ce dernier article. Un jour qu'il étoit dans les

rues, occupé à voir passer une procession, comme la châsse d'une Sainte étoit vis-à-vis de lui, il se mit à se gratter sous la cuisse, chose très-ordinaire chez les Singes : elle fut cependant interprétée d'une maniere sinistre par les Prêtres. On arrêta le pauvre Singe, il fut mis à l'inquisition. Son procès étant instruit, on le condamna à être brûlé, pour avoir témérairement osé se gratter sous la cuisse, & montrer le derriere devant la chasse de la bien-heureuse *Marie d'Agreda*. Lorsqu'on lui prononça son arrêt & qu'on le conduisoit au supplice, il comprit alors que le pire de tous les maux, c'est la superstition. Cependant comme on l'attachoit au bucher, la douleur que je ressentois de voir le triste sort de mon camarade, m'éveilla, & je fus charmé de me trouver dans mon lit, bien éloigné des Inquisiteurs.

TROISIEME SONGE.

J'AVOIS soupé très-légérement, & je dormois d'un sommeil tranquille, lorsque je me figurai que j'entrois dans un vaste palais, sur la porte duquel on avoit écrit en lettres d'or, *Palais du fort.* Je ne voyois aucune architecture réguliere dans ce vaste bâtiment; tout y sembloit être bâti au hasard. En sortant d'une grande chambre basse, on entroit dans une autre petite élevée; il y avoit des appartements quarrés, longs, triangulaires, ovales, octogones. Enfin j'arrivai dans une grande salle: on lisoit ces mots sur le fronton de la porte; *Salon de la destinée.* Je fus agréablement surpris de voir dans cette chambre les Dieux à table; Jupiter leur avoit donné un festin où ils s'étoient tous rassemblés. Quand ils furent rassasiés, pleins de nectar & d'ambroisie, une douce yvresse s'empara de leurs sens. Jupiter, leur suprême Chef, se trouvant de très-bonne humeur, leur

» parla dans ces termes : « Il y a long-
» temps que nous n'avons pris le plaisir
» de créer des ames humaines ; c'est ce-
» pendant un de nos plus agréables amu-
» sements à la fin de nos festins : ache-
» vons donc celui-ci par un divertisse-
» ment aussi comique, & qui semble ne
» nous être permis que lorsque le nectar
» nous empêche de nous occuper à quel-
» que chose de plus sérieux. »

Tous les Dieux applaudirent à leur Chef, & commencerent à former des ames, dans lesquelles il mirent les qualités qu'ils trouvoient les plus singulieres. Momus faisoit des Bouffons, de mauvais Plaisants ; Apollon des Poëtes, des Historiens, des Orateurs, des Critiques, des Peintres & des Sculpteurs. Momus, qui n'étoit pas éloigné d'Apollon, retouchoit à tous les ouvrages de ce Dieu du Parnasse, & leur souffloit un esprit de folie : Mercure fabriquoit des Voleurs, des Gens d'affaires, des Partisans, des Entrepreneurs, & il donnoit à toutes ces ames approchant la même figure. Vénus formoit des Coquettes, des Courtisanes ; Minerve faisoit des Prudes ; Mars formoit des Guer-

tiers, des Paladins, des Chevaliers errants, des Breteurs ; Bellone des Amazones & des Vivandieres ; Morphée, le Dieu des songes, créoit des Philosophes. Tous les Dieux & toutes les Déesses rioient beaucoup en considérant leurs ouvrages ; ils disputoient entr'eux pour savoir quel étoit celui qui avoit composé le plus ridicule. Cependant Jupiter, maniant sa barbe gravement d'une main, & tenant une grande tasse d'ambroisie de l'autre, disoit d'un air malin & méprisant : » Foibles & » insensés mortels ! vantez-vous donc, » lorsque vous serez sur la terre, de jouir » d'une parfaite liberté ; vous qui fûtes » faits dans notre yvresse, pour être le » jouet & le caprice de la fortune : Vous » ignorez ce qui peut vous arriver d'un » moment à l'autre, vous êtes par votre » premiere action déterminés invinciblement à votre seconde, & par votre seconde à votre troisieme ; & vous dites » cependant hardiment : Nous faisons » une chose parce que nous la voulons. » Et pourquoi la voulez-vous ? Si vous » n'étiez pas créés dans notre yvresse, & » par conséquent destinés à vous ressentir

» toujours du principe dont vous sortez ;
» ne devriez-vous pas connoître, que dire
» que vous voulez une chose parce que
» vous la voulez, ce n'est rien dire, car
» est-ce sans raison que vous la voulez ?
» Il faudroit donc alors que le néant
» produisît un effet ; & si vous la voulez
» par une raison, vous êtes donc déter-
» minés par cette raison, & cette raison
» l'est par une autre ; ainsi vous n'avez,
» viles créatures, malgré votre vanité,
» aucune liberté. »

Le Destin, qui étoit auprès de Jupiter, applaudit beaucoup à son discours, *& lui dit* : Roi de l'Olympe ! il me paroît que les Dieux ont assez créé d'ames aujourd'hui, & que la quantité en est assez suffisante pour qu'on me les livre. *Vous avez raison*, répondit Jupiter. Aussi-tôt il ordonna qu'on mît toutes ces ames dans un grand crible, dont les trous étoient un peu éloignés ; il y avoit une inscription autour de chaque trou. J'en lus deux ou trois qui étoient au milieu du crible : *Trou des Princes*, & à côté, *Trou des Pastres & des Bergers : Trou des Papes*, & à côté; *Trou des Paysans.* La largeur d'un

quart de pouce séparoit les trous où passoient les ames destinées à jouer sur la terre le plus grand rôle, des autres trous qui servoient aux ames qui devoient entrer dans le corps des plus misérables mendiants. Lorsque tous les Dieux eurent jetté, avec un air de mépris, les ames qu'il avoient créées, dans le crible, le Destin l'agita violemment, & les ames tomberent sur la terre par les trous différents. Je fus si frappé de cette vision, que je m'éveillai; & je conçus que le sort que j'aurai dans ce monde, dépendoit du trou où j'avois passé.

QUATRIEME SONGE.

JE croyois être dans une grande salle qui ressembloit à une halle, dans le fond de laquelle étoient écrits ces mots : *Séjour de l'Envie & de la Misere.* Il y avoit beaucoup de gens qui travailloient à divers métiers, qui me parurent comiques : j'en vis plusieurs qui étoient occupés à faire passer de petits grains de millet au travers du trou d'une aiguille, & lorsqu'après bien de la peine ils en étoient venus à bout,

ils ramassoient soigneusement tous les grains de millet, & les enfiloient à un cordon ; ils les pendoient ensuite à différents piliers, selon la quantité & la grosseur des grains qu'ils contenoient. On lisoit sur certains piliers, *Chapelets épiques*, sur d'autres *Chapelets lyriques* ; sur quelques-uns, *Chapelets élégiaques* : il y avoit encore plusieurs autres noms de Chapelets, que je n'ai pas retenus. Lorsque les faiseurs de Chapelets ne pouvoient pas faire passer leurs grains par le trou de leur aiguille, on les eût pris pour des Démoniaques : ils se tourmentoient, ils s'agitoient, ils se mordoient les doigts, ils rongeoient leurs ongles, ils regardoient le ciel, ils parloient tout bas, quelquefois tout haut, sans qu'on pût rien comprendre à leurs discours. Je remarquai cependant quelques personnes qui faisoient passer très-subtilement leurs grains dans leur aiguille : je crus reconnoître Voltaire & Pyron parmi ces gens ; mais leur adresse leur attiroit l'envie de tous leurs camarades. Ils disoient que leur grain étoit trop petit, que le trou de leur aiguille étoit trop large : Ils leur re-

reprochoient auſſi de ne point enfiler, avec aſſez d'ordre, les grains, lorſqu'ils avoient paſſé par le trou; enfin ils leur faiſoient, à ce qu'il me paroiſſoit, de fort mauvaiſes chicanes.

Je vis auſſi certaines gens qui voloient ſubtilement à quelques autres des morceaux de Chapelets, & qui compoſoient des Chapelets entiers de ces morceaux volés. Il y avoit au milieu de la ſalle cinq ou ſix perſonnes qui tenoient à la main un long fouet, ſur le manche duquel il y avoit écrit, *La Critique*. Ces gens avoient la mine ſombre, ſévere; ils paroiſſoient d'un tempérament hypocondriaque; & lorſqu'ils appercevoient ſur le fait quelques-uns des voleurs de grains, ils leur donnoient un grand coup de fouet qui les expoſoit à la riſée de tous les ſpectateurs. Cependant cette honte & cette punition ne les corrigeoient pas; il y en avoit qui, un inſtant après avoir été châtiés, revoloient encore.

A côté des enfileurs de grains, je vis des gens occupés à un autre emploi, qui me parut encore plus ridicule. Ils enfloient de groſſes veſſies, qu'ils rempliſ-

ſoient de vent. A peine étoient-elles pleines, qu'elles ſe vuidoient ; ce qui faiſoit fort enrager les ſouffleurs ; car dès que leurs veſſies étoient remplies, ils s'écrioient : *Voilà qui eſt ſolide, voilà qui eſt ſtable, voilà qui eſt inébranlable* : & à peine avoient-ils prononcé ces mots, que tout le vent qu'ils avoient mis dans leurs veſſies, étoit échappé. Il y avoit un écriteau attaché à chaque veſſie ; je lus ſur le premier ces mots ; *Sermons de Cheminais* ; ſur le ſecond, *Sermons d'Arnaud, Miniſtre du Saint Evangile* : je vis encore pluſieurs écriteaux. Ma mere m'ayant dit, il y a environ trente ans, qu'il ne falloit pas dire tout ce qu'on voit ; & mon pere m'ayant répété ſouvent dans mon enfance que toutes les vérités n'étoient pas bonnes à dire, j'ai conclu, de la réflexion que j'ai faite ſur ces deux beaux préceptes, que je devois garder dans le ſilence, ce que je lus ſur les écriteaux. J'offre cependant aux gens diſcrets de leur dire à l'oreille une douzaine d'inſcriptions que je vis, & que bien des gens n'auroient pas ſoupçonné que j'euſſe dû trouver attachées aux veſſies.

A peu de distance des souffleurs, il y avoit des gens qui ramassoient également ce qu'ils trouvoient de bon & de mauvais dans la salle; ils renfermoient le tout précieusement dans une grande caisse: chaque fois qu'ils l'ouvroient, ou qu'ils la fermoient, ils crioient de toute leur force; *Nous travaillons pour la postérité, nous lui conservons dans nos archives ce qu'il y a eu de plus précieux dans tous les siecles.* Ayant eu la curiosité de regarder dans ces caisses, l'odeur qui en sortit me fit soulever le cœur; les mauvais chiffons, qu'on enfermoit pêle & mêle avec les choses qui auroient mérité d'être conservées, corrompoient par la fermentation ces bonnes choses. Je ne pus long-temps supporter la puanteur qui sortoit de ces caisses; je m'en éloignai, mais jusqu'à une certaine distance, où je pouvois lire les inscriptions qu'on y avoit attachées. Je vis sur la premiere caisse; *Histoire du Calvinisme par Maimbourg, & les autres Ouvrages de ce Jésuite*; il y avoit sur la seconde caisse, *Oeuvres du Sieur de Varillas*; dans la troisieme, *Histoire de Danemarck par Desroches*; dans la quatrieme,

Histoire des Révolutions de Pologne; * dans la cinquieme, *Révolutions de France par M. de la Hode*; dans la sixieme, *Histoire de Louis XIV. par Larrey*. J'allois examiner l'inscription de la septieme, car il y en avoit un grand nombre, lorsque je fus détourné par les cris que j'entendis : je vis cinq ou six personnes qui disoient à d'autres, qui leur souffloient dans le visage avec des soufflets : *C'est assez, c'est assez*; mais en vain ces gens demandoient grace, les autres ne les écoutoient point : ils leur souffloient toujours dans le nez, & de temps en temps leur jettoient quelque gros volume à la tête, en leur disant, *Vous ne résisterez point à cette autorité*. Je remarquai que les principaux de ces volumes étoient ceux de Cujas, de Dumoulin, de Bartole, de Grotius, de d'Argentré. Enfin, les gens, au nez desquels on souffloit, se retirerent. Alors plusieurs personnes s'approcherent des souffleurs, & leur dirent : » Vous êtes, » Messieurs, les plus grands Orateurs du » monde; personne n'a jamais plaidé

* Par l'Abbé des Fontaines.

» comme vous. Vous souteniez une mau-
» vaise cause, mais l'on n'a pu résister à
» l'impétuosité de votre éloquence, &
» par l'étendue de votre érudition, vous
» avez forcé les Juges, plutôt que vous
» ne lez avez convaincus. « Ce compliment me parut si déplacé & si contraire au bien de la société, qu'il m'éveilla.

CINQUIEME SONGE.

JE m'étois couché plus tard qu'à l'ordinaire, & je restai quelque temps sans dormir; m'étant peu à peu assoupi, je crus voir des gens qui faisoient, avec des chalumeaux, des globes de savon. Chaque faiseur de bulle avoit ses partisans & ses spectateurs, qui, tandis que le globe subsistoit, s'écrioient : *C'est là le seul & véritable système.* Dès qu'il se dissipoit, & se réduisoit dans une ou deux gouttes d'eau, ils couroient aussi-tôt se ranger auprès d'un autre souffleur de bulles : ils l'admiroient, jusques à ce que sa bulle étant crevée, ils l'abandonnassent encore pour aller se placer auprès d'un

autre. Ces gens paſſoient leur vie à admirer toutes les bulles, & à être les dupes de leur peu de durée & de leur peu de ſolidité.

Il y avoit dans le même endroit d'autres gens, dont la manie me parut encore plus à plaindre que celle de ces premiers. Ils ne s'éloignoient jamais du ſouffleur auquel ils s'étoient attachés; mais lorſque ſa bulle étoit crevée & réduite en eau, ils s'efforçoient de la rétablir dans ſon premier état. Ils ſouffloient avec des chalumeaux les gouttes qu'elle avoit formées, pour tâcher de les changer une ſeconde fois en globes, mais leur travail étoit infructueux, ils perdoient leur peine & leur temps.

Non loin de ces infortunés, j'apperçus des gens mornes, penſifs; ils tenoient très-ſouvent les yeux fermés pour ne pas voir les objets qui auroient pu s'offrir à leur vue, ils haïſſoient tout ce qui étoit *étendu*, & ils faiſoient des efforts perpétuels pour s'élever à une région, qu'ils appelloient la région de la *ſpiritualité*, où ils prétendoient qu'ils ne verroient plus rien de matériel. Lorſqu'ils vouloient

prendre leur vol pour atteindre dans cette région imaginaire, une grosse colomne d'air les repoussoit vers le centre commun des corps, ils alloient donner du nez en terre. Quelques railleurs, témoins de leur chûte, leur disoient, en les insultant sur leur vanité : » Vous êtes des visionnaires ; où prétendez-vous aller? Restez » sur la terre comme les autres mortels. » Pourquoi vous figurez-vous l'existence » des êtres, dont vous ne pouvez avoir » aucune connoissance? Vous ressemblez à » ces fous, qui, fermant les yeux pendant » que le soleil luit, disent que cet astre » n'est point lumineux. Vous ôtez aux » êtres leur étendue, & vous vous figurez » que vous la leur ôtez réellement. Insensés! une substance peut-elle être, & » n'être dans aucun lieu, & si elle est dans » un lieu, ne doit-elle pas occuper une » place? & si elle occupe une place, n'est-elle pas étendue? & si elle est étendue, » n'a-t-elle pas des parties? & si elle a » des parties, n'est-elle pas matérielle? » Donc toute substance est étendue, puisque si elle existe, elle doit exister dans » un lieu, occuper une place, & avoir

» des parties ; donc votre ſpiritualité eſt
» une chimere ; donc l'on ne doit pas
» vous plaindre ſi votre orgueil a été pu-
» ni, & ſi vous vous êtes caſſé le né. »
Les pauvres gens, à qui s'adreſſoit ce diſcours, honteux de leur chûte, & des ameres railleries qu'ils eſſuyoient, ſe relevoient triſtement, portoient leur main à leur viſage, & alloient ſe cacher dans un coin, en diſant, *Ah! Deſcartes, vous êtes la cauſe que nous nous ſommes caſſés le nez.*

Parmi les différentes perſonnes qui s'offrirent à mes yeux, je n'en vis point qui me paruſſent auſſi à plaindre & auſſi inſenſées que quelques-unes qui crioient à tous les paſſants : *Meſſieurs, nous n'avons point de corps ; l'idée que nous avons de la matiere n'eſt qu'une illuſion.* » Ne
» mangez point, diſoient quelques gens
» ſenſés à ces perſonnes, & vous ſerez
» bientôt convaincus qu'il y a des corps.»
Auſſi ne mangeons-nous point, répondoient ces prétendus incorporels, *& les repas que nous prenons, ne ſont qu'en idée. Notre eſprit eſt affecté, par les loix de la nature, de certaines impreſſions, qu'il recevroit s'il y*

avoit des corps, & qu'il en eût un. Un homme de mauvaise humeur, fâché de cette réponse, dit à un de ces prétendus esprits : » Eh bien, puisque vous ne voulez » pas croire qu'il y a des corps lorsque » vous mangez, je veux vous persuader » leur existence d'une autre maniere. » Alors il lui donna un grand coup de bâton. L'incorporel, oubliant sa nature spirituelle, voulut sauter sur celui qui l'avoit battu, & qui se sauva : il fallut, pour soulager sa colere, qu'il eut recours aux injures. » Tu es & seras toujours, *lui dit-il*, » une de ces ames crasses & pesantes, qui » ne pourront jamais goûter la sublime » vérité cherchée & découverte par notre » Patriarche Mallebranche. »

Tandis que cet homme s'exhaloit en invectives, un grave personnage, à la mine doucereuse, s'approcha de lui, *& lui dit* : » Mon ami, pourquoi vous fâchez-vous » contre celui qui vous insulte ? Ne savez-vous pas que tout est dans l'ordre » des choses ? Nous vivons dans le meilleur monde possible : non-seulement il » falloit que vous eussiez un coup de bâ» ton, mais le coup de bâton étoit meil-

» leur que le non-coup de bâton. » Quoi! répondit celui qui avoit été maltraité, il est dans l'ordre d'être battu? » Mais sans » doute, *repliqua l'autre.* Ah! si vous con» noissiez le grand principe de la raison » suffisante, vous ne seriez plus surpris » que ce que vous regardez comme un » mal, soit un bien. » Allez reprit le premier, vous êtes un vieux fou. *Vous en avez menti*, repartit le second. A ces mots ils se prirent tous les deux au collet: l'un crioit; A moi Mallebranchistes; & l'autre, A mon secours Léibnitiens. Ce démêlé causa bientôt une rumeur générale. La crainte de me trouver au milieu de ce combat m'éveilla, & je vis que les disputes des Philosophes n'étant que des songes, elles n'intéressoient plus les gens sensés dès qu'ils veilloient.



SIXIEME SONGE.

PARMI les songes que j'ai faits dans le cours de ma vie, il n'en est aucun qui m'ait fait autant de peine que celui que je vais rapporter.

Je dormois d'un ſommeil inquiet. Pluſieurs images déſagréables s'offroient à mon eſprit, lorſqu'il me ſembla que deux génies m'enlevoient dans les airs; ils me firent traverſer une étendue immenſe : enfin après avoir parcouru une partie de l'Univers, ils me repoſerent ſur une haute montagne, où l'on avoit bâti un palais dont les murailles étoient faites d'oſſements; le ciment, avec lequel on les avoit unies, étoit compoſé avec du ſang. Un géant monſtreux gardoit la porte de ce château, il avoit à la main deux poignards. Sur l'un on liſoit ces mots tracés en caracteres de feu, *L'Intolerance*; & ſur l'autre, *La Propagation.*

J'admirois avec frayeur des objets auſſi terribles, lorſqu'un des Génies me dit : » Le Palais que tu vois, eſt celui de » la Déeſſe deſtinée à punir les hom» mes : ſans elle, leur ſort approcheroit » trop de celui des immortels; leurs jours » couleroient tiſſus d'or & de ſoie; ils » vivroient ſelon les loix de la nature, » & par conſéquent ſelon les ſeules qui » ſoient faites pour rendre des créatures

» fortunées, & qui puissent ne leur ôter
» rien de ce qui appartient à leur félicité.
» Toutes celles qu'ont faites certains
» hommes, qui ont prétendu s'élever au-
» dessus de leur sphere, ne sont que des
» liens insupportables; mais celles de la
» nature ne donnent que ce qu'il faut,
» & ne défendent que ce qui doit être
» défendu. »

J'écoutois attentivement: cependant la crainte que m'inspiroit le géant, dont je n'étois pas éloigné, étoit si grande que je n'avoit pas la force de répondre. Je suis étonné, *me dit le Génie*, que tu ne sois pas curieux d'entrer dans ce palais, & de connoître ce qu'on y fait: cela dépend de toi, & nous ne t'avons amené ici que dans ce dessein. Je fus rassuré par ce discours, & je répondis à mon conducteur que je lui aurois déja fait cette priere, si le géant, que je voyois a la porte, ne m'avoit intimidé. Tu as raison, *me repondit-il*, de craindre ce monstre; c'est le plus cruel que l'Enfer ait produit: il est fils de la *Haine* & de l'*Orgeuil*; il a été élevé par les trois Furies, qui l'ont nourri dès son enfance de sang humain. C'est lui qui

a bâti le palais que tu vois : il eſt non-ſeulement le favori, mais encore le ſoutien de la Déeſſe qui y fait ſa demeure ; il répand le ſang qu'on verſe abondamment ſur les autels. Cependant, malgré ſa cruauté & ſa fureur, il y a un moyen d'arrêter pour quelque temps ſa colere. Je témoignai au Génie que s'il étoit poſſible que cela fût ainſi, j'entrerois volontiers dans le château. Mettez-vous, *me dit-il*, à genoux, & appellez par trois fois la Fée qui préſide à la vie des Juifs Portugais & Eſpagnols, à la tranquillité des Proteſtants François, à la ſureté des Catholiques Suédois, & à la bourſe des Papiſtes Anglois.

Je fis ce que me dit le Génie. Je vis paroître tout à coup une femme dont le maintien étoit modeſte & réſervé, qui pleuroit & rioit d'un moment à l'autre ; mais qui conſervoit toujours dans des actions auſſi différentes, un air retenu. Il y avoit même, lorſqu'on l'examinoit attentivement, quelque choſe qui marquoit la contrainte : elle avoit un bandeau ſur le front, où l'on avoit écrit ces mots ; *La Diſſimulation*. Elle mit ſur mon

front un pareil bandeau, & m'ordonna de la suivre. Nous passâmes auprès du géant sans qu'il nous fît aucune insulte, & nous entrâmes dans l'intérieur du château.

Je traversai d'abord plusieurs vastes salles, qui étoient pleines de gens qui portoient une robe noire; ils avoient à la main de longues épées, dont le fourreau étoit fait d'un papier sur lequel on lisoit, *Cahiers de Théologie*. Ces gens étoient distingués par certaine différence qui se trouvoit dans leurs habits, suivant les salles où ils étoient. Ils parloient un langage différent, quoique j'entendisse que plusieurs se servoient de la Langue Latine dans toutes les salles. Il y avoit dans chaque appartement un homme monté sur une espece de thrône, qui crioit : *Souvenez-vous que vous devez vivre & mourir pour les sentiments que vous avez embrassés.* Alors tous les assistants haussant leur épée, disoient unanimement : Nous vivrons & mourrons pour la défense de la bonne cause; nous soutiendrons envers & contre tous l'honneur de la Déesse qui nous a reçus dans son Temple. Nous n'aurons

égard ni aux devoirs de fils, ni à ceux de sujet, ni à ceux d'ami; la gloire de notre Protectrice nous tiendra lieu de tout.

En sortant de la derniere de ces vastes salles, j'entrai dans une chambre, au milieu de laquelle il y avoit un dais, sous lequel étoit placée une femme qui vouloit avoir l'air majestueux, mais qui avoit celui d'une vieille Courtisane. Malgré le soin qu'on avoit pris de couvrir son visage de blanc & de rouge pour tâcher de l'embellir, les rides du front & celles des joues paroissoient beaucoup; elle n'osoit presque ouvrir la bouche, parce qu'elle n'avoit plus de dents, & elle articuloit fort mal en parlant. Ses favoris étoient assis auprès d'elle, & avoient chacun devant eux une table sur laquelle ils composoient des philtres & des poisons. Il y avoit une inscription autour de chaque table; j'en lus plusieurs. Voici celles dont je me rappelle le souvenir: *la Sorbonne, l'Université de Salamanque, l'Université d'Oxford, l'Université de Genève, l'Université de Wittemberg, l'Université de Tubingue, l'Université de Leyde.* Je vis encore un

grand nombre d'inscriptions ; car la salle étoit remplie de tables, & chaque table avoit son Chymiste.

Je m'apperçus que l'ordre des tables étoit divisé en quatre quarrés, séparés les uns des autres. Il y avoit un pilier élevé au milieu de chaque quarré : sur le premier étoit la statue de l'Evêque de Rome ; sur le second, celle de Calvin ; sur le troisieme, celle de Luther ; sur le quatrieme, celle de Jansénius. Lorsque ceux qui composoient les poisons, en avoient rempli leurs pots, ils les présentoient humblement à l'image à laquelle appartenoit le quarré où étoit leur table. La statue baissoit la tête quelquefois, & quelquefois elle ne la remuoit pas. Lorsqu'elle paroissoit approuver l'hommage qu'on lui rendoit, celui qui lui avoit offert le pot, le couvroit avec beaucoup de soins sans y rien ajouter : mais quand elle ne faisoit aucun signe, le Chymiste se hâtoit de donner quelques dégrés de plus à la malignité des philtres qu'il composoit. Cependant la Dame qui étoit sur le trône ordonnoit de temps en temps qu'on lui portât plusieurs pots différents,

différents : elle confondoit dans un seul tout ce que contenoient les autres ; elle écrivoit sur ce pot, *Poison pour fomenter les guerres de Religion*. Elle donnoit ensuite à deux de ses Dames d'honneur, l'*Ambition* & l'*Envie*, le soin de faire avaler ce venin aux gens que j'avois vus dans les salles.

J'étois curieux de savoir quel étoit le nom de cette dangéreuse Déesse ; je ne savois à qui le demander, lorsque je vis entrer deux hommes qui conduisoient quelques infortunés vêtus d'une maniere bizarre. „ Divine Théologie, *dirent-ils à* „ *la Déesse*, voici les victimes condamnées „ à arroser de leur sang vos autels ; ce „ sont des téméraires qui ont osé soute- „ nir que vous étiez plus dangéreuse „ qu'utile, & que la simple raison, aidée de „ la nature, suffisoit pour conduire les „ hommes à la vérité. *La Déesse frémit en* „ *entendant ce discours*. Voilà donc, dit-elle, „ le fruit des écrits pernicieux de quel- „ ques Auteurs qui ont acquis le nom de „ Sages par les coups qu'ils ont voulu „ me porter. Donnons un exemple qui „ étonne tous les téméraires qui pour-

» roient tomber dans le même cas, & » que les disciples de mes ennemis sen» tent que je suis aussi rigoureuse que » puissante. Mon crédit n'a été établi que » par la cruauté ; c'est cette même cruauté » qui doit le conserver.

La Déesse ordonna qu'on donnât la mort à ces infortunés, & qu'on flétrît à jamais leur nom d'une marque d'infamie. Aussi-tôt des Bourreaux armés de haches, dont le manche étoit fait comme une écritoire de corne, se saisirent des malheureux, & crierent de toute leur force *qu'ils alloient leur donner la mort, comme à des Impies & à des Athées.* Les tristes victimes protesterent vainement qu'elles étoient fermement persuadées de l'existance & de la providence d'un Etre souverainement parfait. Les bourreaux leur répondirent : *Ce n'est rien croire, que de mépriser la Déesse.* A ces mots, ils leur donnerent la mort. La frayeur m'éveilla, & je compris qu'en respectant les Théologiens, on peut sans crainte ne rien croire ; mais qu'on est vainement bon & vertueux, si l'on ose les mépriser. Quelques gens sensés ont dit qu'il est

permis à Rome de ne pas croire en Dieu, pourvu qu'on croie au Pape. Aux yeux du Ministre Jurieu, un Romain étoit plus condamnable qu'un Payen.

SEPTIEME SONGE.

JE croyois voir Jupiter sur un trône, dans une nuée, sur laquelle les principaux Dieux étoient avec lui. Autour de cette nuée, voloient plusieurs aigles qui s'empressoient par leurs battemens d'ailes & par leurs cris, d'attirer sur elles les regards du Maître de l'Univers. Lorsqu'elles étoient assez heureuses pour parvenir à leur but, elles s'élevoient au-dessus des autres, & venoient se placer au bas du trône, elles n'y restoient pas cependant tranquilles. L'endroit où elles étoient ne pouvoit en contenir qu'un certain nombre : elles se poussoient les unes les autres ; & il y en avoit de temps en temps quelques-unes qui prenoient les meilleures places, tandis que les autres les perdoient ; il y en avoit même qui

étoient heurtées si fortement, qu'elles retomboient parmi celles qui voloient autour de la nuée. Quant à ces dernieres, leur occupation ne consistoit pas seulement à attirer les regards de Jupiter, mais à éloigner plusieurs aigles, qui s'élevant de la terre jusqu'à la région supérieure, vouloient venir se placer parmi elles. Elles les poursuivoient, elles leur arrachoient leurs plumes, elles les forçoient enfin d'abandonner les airs, & de retourner sur la terre. J'étois occupé à voir ces différents combats, lorsque j'apperçus tout à coup une aigle étrangere, qui malgré les obstacles, perça la foule de celles qui s'opposoient à son vol, & se soutint auprès de la nuée, quoiqu'on lui arrachât très-souvent quelques plumes. Les aigles qui l'attaquoient, désespérant de la vaincre, & craignant que Jupiter ne fît tomber un de ses regards sur elle, & qu'elle ne fût placée au pied du trône, descendirent sur la terre & remplirent dans un marais bourbeux leur bec d'une eau sale & puante. Elles s'éleverent ensuite vers l'Empirée, & s'approchant de l'aigle étrangere, jetterent sur elle l'ordure qu'el-

les tenoient dans leur bec, se promettant de la rendre si puante, qu'elle seroit odieuse au Pere des Dieux; mais ce qui devoit lui nuire, lui fut utile.

Jupiter s'étoit apperçu de la conduite des aigles jalouses; il ordonna à la Déesse Hébé de répandre plusieurs coupes de nectar sur l'aigle persécutée : elle fut bientôt nettoyée, & placée au pied du trône, à la confusion des aigles jalouses. Je m'éveillai, & je ne doutai pas que mon songe ne signifiât que sous quelque regne que ce soit, les Courtisans cherchent toujours à se nuire; mais que sous celui d'un Souverain sage & spirituel, c'est en vain que certains hommes emploient la calomnie pour nuire à quelques autres; le mal qu'ils disent d'eux, ne sert qu'à les faire plus estimer du Prince.

HUITIEME SONGE.

PARMI les choses singulieres que j'ai vues dans mes songes, celle d'un peuple, qui ayant l'usage de la parole, ne

communiquoit cependant ses idées que par des mines & des gestes, m'a paru très-amusante.

Je croyois être dans une vaste promenade. J'y voyois une foule de gens qui s'abordoient sans se parler, se promenoient ensemble sans s'adresser la parole, & se séparoient sans s'être dit un seul mot. Cependant il me paroissoit que la plûpart de ces gens devoient se connoître, & je m'appercevois qu'ils avoient entr'eux une maniere particuliere de s'expliquer & de s'entendre par des gestes. J'en voyois plusieurs qui baissoient la tête & penchoient nonchalamment une épaule, en regardant ceux à qui ils vouloient dire quelque chose. Aussi-tôt ces derniers plioient le corps, tiroient un pied en arriere, remuoient deux ou trois fois la tête; après quoi les uns & les autres se précipitoient mutuellement dans leurs bras, s'embrassoient, sifflioient, faisoient une cabriole, s'embrassoient encore, raccommodoient leur chevelure, & se séparoient.

Il me parut que les femmes excelloient dans ce langage muet; elles avoient une

façon de tourner les yeux, qui devoit signifier tout ce qu'on pourroit écrire dans trois pages. A une simple de leurs œillades, cinq ou six hommes grimaçoient pendant un quart d'heure. J'apperçus une jeune fille, qui, tournant la tête vers un Cavalier assez bien fait, qui n'étoit pas éloignés d'elle, ajouta un petit souris au coup d'œil qu'elle lui donna. Cet homme se baissa d'abord, ensuite il marcha deux pas, se baissa encore, se redressa, mit une main dans sa ceinture, mania nonchalamment de l'autre un grand nœud de ruban qu'il avoit sous le menton, remua en même temps sans affectation le petit doigt, où il avoit une fort belle bague, minauda des yeux & de la bouche, sourit tendrement, parut ensuite rêveur & distrait, revint dans l'instant à son premier état, leva un peu les épaules, les baissa ensuite, tourna ses regards vers le ciel, les fixa peu après vers la terre, & finit enfin par les attacher sur la jeune fille, qui répondit à tout cela par un nouveau regard, un peu plus marqué que le premier. Ce regard excita aussi-tôt les gestes de quelques personnes qui s'en

apperçurent. Les unes rirent malignement, les autres se frapperent mutuellement sur l'épaule; il y en eut qui remuerent la tête pendant une minute : on les eût prises pour des pagodes de la Chine. La fille s'apperçût de quelques-unes de ces mines; il sembloit que ce qu'elles signifioient ne lui fût point agréable; elle parut un peu embarrassée : mais le Cavalier qu'elle avoit regardé, fut charmé qu'on y eût fait attention; il se redressa, s'affermit sur ses pieds, prit du tabac; & frappa de la main sur sa tabatiere pour attirer de nouveau sur lui les regards.

Une nouvelle maniere de s'expliquer attira encore mon attention. Je vis des gens qui portoient à leur œil un petit cornet, à travers lequel ils regardoient toutes les jolies femmes. Celle sur laquelle on pointoit un de ces cornets, s'agitoit comme si elle eût à craindre quelque chose d'aussi dangéreux que les Anciens se figuroient que l'étoient les regards des vieilles magiciennes. Elle tordoit ses levres, elle tournoit les yeux, tantôt doucement, & tantôt brusque-

ment. Elle paroissoit embarrassée, elle minaudoit, elle baissoit la vue, elle sourioit; enfin tandis que le petit cornet étoit dirigé vers elle, semblable à un caméléon, son visage prenoit successivement différentes couleurs. On voyoit aisément son embarras, & ses différentes agitations étoient si expressives, que ceux qui n'entendoient rien au langage muet, comprenoient cependant qu'elles signifioient; *Je crains que vous ne me trouviez point assez jolie.*

Parmi le peuple muet, j'apperçus plusieurs personnes qui devoient apparemment être peu savantes & peu éloquentes, car elles avoient recours aux serremens de mains, aux embrassades. Elles ne lorgnoient point, mais elles frappoient du pied: elles rioient sans qu'on pût savoir pourquoi; quelquefois elles marchoient doucement, & quelquefois vîte. A leur air dissipé & inconsidéré, on les eût prises pour quelques-uns de ces paysans Napolitains qui ont été mordus de la tarantule, & qui passent d'un instant à l'autre à une nouvelle espece de folie. La crainte d'être abordé par des gens aussi

incommodes, m'éveilla, & je fus persuadé que l'on retrouvoit dans la plupart des Petits-Maîtres & des Coquettes, la parfaite copie de ce peuple muet, parlant par mines & par gestes, & tenant beaucoup plus de l'automate & de la marionnette, que de l'humanité, s'il est vrai que la raison soit l'essence de cette humanité, déshonorée de tant de manieres chez les trois quarts des hommes.

NEUVIEME SONGE.

JE me figurois de voir un grand chêne au milieu d'un vaste champ. J'admirois avec plaisir sa hauteur, & je pensois en même temps à la grandeur des racines qui soutenoient un arbre aussi élevé. Lorsque j'étois entiérement occupé de cette idée, j'apperçus plusieurs Faunes & plusieurs Satyres, qui tenant en leur main un roseau, voulurent renverser cet arbre. J'admirois leur folie. Au premier coup qu'ils frapperent, un homme de bon sens qui se trouvoit parmi eux, leur cria, « Que

» prétendez-vous donc faire, & quelle est
» votre manie ? Comment pouvez-vous
» être assez la dupe de votre imagina-
» tion, pour espérer d'exécuter ce que
» vous entreprenez ? Nous voulons, *répon-
» dirent-ils*, abbattre cet arbre, & nous
» en viendrons à bout. Depuis long-temps
» il nous offusque la vue ; nous ne saurions
» le souffrir davantage. Il semble braver
» par son élevation, tous les autres arbres
» que nous protégeons. » A ces mots les
Faunes & les Satyres commencerent à frap-
per sur l'arbre, & firent tomber quelques
morceaux d'écorce que la pluie avoit gâ-
tés, & qui étoient prêts à se détacher
d'eux-mêmes. Alors les combattants s'é-
crierent, « Voilà déja le plus difficile de
» fait, l'arbre va bientôt crouler. » L'hom-
me de bon sens qui s'étoit déja mocqué des
Satyres & des Faunes, rit encore de leur
crédulité & de leur entêtement. *Ce que
vous venez de faire*, leur dit-il, *prépare
votre confusion*, & *le moment où elle doit
arriver s'approche.* La prédiction du sage
ne tarda pas d'être effectuée, & les in-
sensés Satyres venant à frapper sur le tronc
de l'arbre dépouillé de l'écorce, & qui en

étoit plus dur, briserent bientôt leur roseau, sans que le moindre coup parût imprimé sur le chêne. J'entendis une voix qui en sortit, & qui dit : « Divinités » subalternes, apprenez à respecter un » Dieu qui vous est supérieur ; je protége » cet arbre, c'est moi qui l'ai fait croître. » Vous n'auriez pu l'abattre lorsqu'il étoit » dans sa premiere jeunesse, & vous vou- » lez aujourd'hui, qu'il est dans sa plus » grande force, exécuter ce vain pro- » jet ? Pour punir votre folie, je vous » condamne à murmurer toujours contre » tout ce qu'il y aura de bon, & vous » ressemblerez à ces roseaux que le moin- » dre vent met en mouvement, que le » moindre coup brise, & qui ne se garan- » tissent qu'en pliant, des attaques du plus » léger Zéphire. »

Auteurs jaloux, prétendus beaux-esprits, qui pensez nuire à la réputation des grands Hommes, mon songe vous regarde. Vos projets sont fous, & ne sont suivis que d'une confusion, qui devroit vous corriger, si l'orgueil pouvoit l'être.

DIXIEME SONGE.

Je croyois être dans un jardin, entouré d'une haie vive qui le séparoit d'une grande plaine remplie de toutes sortes d'arbres fruitiers, qui me paroissoient beaucoup plus beaux que ceux qui étoient dans mon jardin. J'avois une envie extrême de sortir de ma retraite & de passer dans la plaine : mais la haie s'opposoit à mon passage. Je croyois avoir vécu plusieurs années dans cette solitude. Un jour animé par l'envie de goûter les fruits des arbres de la plaine, je faisois des efforts pour rompre la haie : je vis tout à coup un tourbillon de fumée qui sortit de la terre, & lorsque ce tourbillon fut dissipé, j'apperçûs une jeune femme vêtue simplement, qui cependant avoit quelque chose de prévenant dans sa physionomie : elle étoit sérieuse, sans paroître triste ; elle avoit un air satisfait & tranquille, qu'on trouve rarement dans les femmes du monde. Ses manieres paroissoient simples, mais

engageantes ; sa demarche étoit uniforme & naturelle. Lorsqu'elle fut auprès de moi, elle me dit : « Je suis la Déesse de » la solitude ; je t'ai toujours protégé, » parce que je me plais à faire du bien à » ceux qui, ainsi que toi, aiment à s'oc- » cuper de quelque chose de solide. Je vois » aujourd'hui à regret que tu veuilles sor- » tir de ta retraite pour aller t'égarer dans » la vaste plaine que tu considerès avec » tant d'attention. Tu te trompes, si tu » juges de la bonté des fruits que tu vois » dans cette plaine, par leur beauté ap- » parente : cette apparence est trom- » peuse, ceux de ton jardin sont infini- » ment plus doux. Quoique les autres » paroissent mûrs à tes yeux, ils ont tous, » ou de l'amertume, ou de l'aigreur ; dès » que tu les auras goûtés, tu te repen- » tiras de les avoir préférés à ceux dont » tu te nourris dans ta retraite ».

Le discours de la Déesse produisit quelque effet sur mon esprit, je résolus de ne point sortir de mon jardin ; mais à peine eut-elle disparu & m'eut-elle quitté, que je jettai de nouveau les yeux sur la plaine : les fruits que j'y vis me parurent plus

beaux que jamais, & me tenterent de nouveau. Je n'osai cependant faire des efforts pour abattre la haie ; la crainte que la Déesse ne reparût & ne me reprochât le peu de cas que je faisois de ses avis, me retint.

Mon cœur étoit dans cette situation, lorsqu'une autre femme m'apparut tout à coup. Elle avoit l'air vif ; mais dans les moments où elle sembloit très-enjouée, elle tomboit tout à coup dans la tristesse : elle prononçoit un mot en riant, un autre en soupirant ; elle paroissoit d'un caractere inconstant, bizarre. Elle étoit superbement vêtue, mais ses habits étoient si pésants, qu'on eût dit qu'elle alloit succomber sous leur poids. « Je connois, „ *me dit-elle*, le fond de ton cœur, & je „ lis tes plus secrettes pensées. N'écoute „ point une vaine gloire : viens, suis-„ moi dans la plaine, & contente tes de-„ sirs. „ A ces mots elle toucha la haie avec une baguette d'or qu'elle tenoit dans la main, & elle y fit une ouverture très-grande. Je me servis de ce passage pour entrer dans la plaine. A peine y fus-je, que je courus au premier arbre, &

cueillis des poires qui me parurent plus douces que celles de mon jardin. „ La „ Déesse de la solitude, m'écriai-je, se „ jouoit de moi, elle vouloit me tromper „ pour me retenir dans un esclavage éter„ nel. „ Je mangeai des fruits de plusieurs arbres différents, qui me parurent tous également bons.

Lorsque j'étois occupé à goûter de tous les fruits qui s'offroient à ma vue, j'apperçus tout à coup que la haie du jardin s'étoit changée en une muraille de fer; mon ancienne retraite me parut interdite pour toujours. Je m'en consolai aisément, charmé de ma nouvelle habitation; mais je pris bientôt d'autres sentiments.

A mesure que je m'avançai dans la plaine, je commençai à trouver les fruits ou aigres, ou amers. Je voulus retourner à ceux qui m'avoient paru si doux; ils étoient devenus mauvais: tout ce que je mangeois étoit d'un goût affreux. Je commençai à connoître que pour n'avoir pas voulu suivre le conseil de la Déesse, j'allois être obligé de ne me nourrir que d'aigreur & d'amertume. Je déplorois mon sort, je souhaitois ardemment de retour-

ner dans mon jardin ; les murailles qui l'entouroient m'en rendoient l'accès impossible. Dans le mortel chagrin dont j'étois accablé, il ne me restoit aucune espérance : j'errois nuit & jour dans une vaste plaine, dont le séjour m'étoit devenu insupportable. Les soins & les soucis dont j'étois tourmenté, ne me laissoient point le loisir de me livrer, comme autrefois dans mon jardin, à des pensées qui m'entraînoient dans de gracieuses rêveries. Il me sembloit que je n'avois plus ni le même cœur ni le même génie, & que l'amertume & l'aigreur des fruits dont je me nourrissois, influoient sur l'un & sur l'autre.

Un jour où j'étois comme absorbé dans mes malheurs, je m'avançai dans la plaine plus avant que je n'avois jamais fait : je vis qu'elle étoit bordée par une grande riviere, au-delà de laquelle il y avoit plusieurs jardins semblables à celui que j'avois quitté. Je courus le plus vîte qu'il me fut possible vers cette riviere, dans le dessein de voir si elle étoit guéable : j'en trouvai les bords très-hauts ; l'eau m'en parut sale, mais rapide. Je perdois déja l'espérance de pouvoir traverser un

fleuve aussi dangéreux, quand l'envie de sortir de la plaine me fit résoudre à passer sur toutes les difficultés que je voyois. Je me jettai dans l'eau, & je fus très-étonné de voir que dès que j'y fus entré, elle s'abbaissa de beaucoup. A mesure que j'avançois vers les jardins & que je m'éloignois de la plaine, l'eau diminuoit, & devenoit moins rapide; au milieu de la riviere, à peine me mouillois-je les genoux: enfin j'arrivai dans un jardin; la haie s'ouvrit & me fit un passage. Tous les arbres de la plaine que je venois de quitter, me parurent alors métamorphosés en hommes.

Je m'éveillai, & je compris que mon songe signifioit que le vrai bonheur est dans la retraite, & que ceux qui, entraînés & séduits par les idées chimériques & flateuses qu'ils se forgent du grand monde, viennent à quitter la solitude, se repentent bientôt de la démarche qu'ils ont faite. Il leur est aisé cependant, s'ils savent vaincre des obstacles qui leur paroissent considérables, & qui sont aisés à surmonter, de retrouver leur premiere tranquillité. Les liens qui nous attachent

au grand monde, n'ont de force que ceux que leur donne notre imagination. Le peuple nous blâmera, dit-on, si nous vivons d'une maniere plus retirée; & qu'importe à un homme qui veut penser & agir sensément, le sentiment de ceux qui ne connoissent ni le véritable bonheur, ni la vraie sagesse ?

Bien des personnes sentent le ridicule de leurs préjugés, & par une foiblesse inconcevable, ils sont pendant toute leur vie la victime de ces mêmes préjugés. La crainte de déplaire à des sots a souvent rendu malheureux plusieurs gens d'esprit; & l'envie d'obtenir les suffrages de la multitude, a fait commettre de grandes fautes à de très-grands hommes.



ONZIEME SONGE.

J'ÉTOIS dans la ferme persuasion que tous les hommes avoient des yeux de verre; ceux de plusieurs produisoient le

même effet que les microscopes. Ces gens voyoient d'une grandeur prodigieuse les objets les plus petits ; une fourmi leur paroissoit de la taille d'un éléphant. Leur ame, accoutumée à l'étendue des corps qui l'affectoient, considéroit aussi toutes les choses comme si elles avoient été cent fois plus grandes qu'elles ne l'étoient réellement. J'apperçus un de ces *Microscopistes*, c'est ainsi qu'on les appelloit, qui ayant appris qu'un Général s'étoit rendu maître d'un château défendu par trois cents hommes, parla de ce siege aussi pompeusement, & avec autant de prolixité, qu'Homere de celui de Troye. Un moment après, un autre Microscopiste fit un éloge dans le goût du panégyrique de Trajan, d'un Prince qui avoit donné une piece de trente sols à un pauvre. Quoique ce Prince eût un Etat qui n'avoit pas deux lieues d'étendue, il compara sa puissance à celle d'Auguste, & il ne manqua pas de dire, en faisant allusion à la piece de trente sols donnée au pauvre, que le Prince, semblable à Titus, comptoit ses jours par ses bienfaits. J'écoutois ces éloges avec surpri-

se, lorsque je fus détourné tout à coup par les cris d'un homme qui disoit : » Tout est perdu ; l'Etat est arrivé au mo» ment de sa chûte ; les ennemis vont » bientôt entrer dans le cœur du Royau» me. » Ces prédictions malheureuses n'avoient d'autre fondement que la prise d'une redoute, & la perte de cent hommes.

J'allois tâcher de rassurer la frayeur de ce Microscopiste, lorsque j'en vis dix ou douze rangés autour d'un seul qui lisoit une vingtaine de petits vers. Je fus curieux de les entendre, & je n'y compris rien ; mon oreille fut frappée de quelques sons, mais aucune idée ne s'offrit à mon ame : il ne resta rien dans mon esprit, après la lecture de cette piece, que les noms de *Cloris*, d'*espérance*, de *désespoir*, de *retour*, d'*infidelle* ; cependant les Microscopistes parlerent de ces vers comme s'il avoit été question de l'*Enéide* de Virgile, ou de la *Phedre* de Racine. L'un s'écrioit, *cela est beau* ; l'autre, *cela est parfait* ; un troisieme voulant renchérir sur ces deux premiers, disoit avec enthousiasme, *cela est divin*.

Je ne pouvois revenir de sa surprise que me causoient les jugements des Microscopistes ; je crus que je trouverois plus d'avantages à fréquenter d'autres hommes qu'on appelloit des *Concavistes*. Ils avoient les yeux faits comme des verres concaves des deux côtés, & tous les objets leur paroissoient beaucoup plus petits qu'ils ne l'étoient. Leur esprit s'étoit accoutumé à juger des choses spirituelles, comme leurs yeux jugeoient des matérielles. On vint à parler de la perte d'une place qui entraînoit après elle celle d'une province. Un Concaviste se mit à rire d'un air moqueur, & traita cela de bagatelle. Un autre à qui l'on parloit de la grandeur de Louis XIV. ne parut pas la regarder comme beaucoup plus considérable que celle d'un Souverain de huit ou dix Paroisses.

Je trouvois ces hommes encore plus singuliers que les premiers ; tout étoit non-seulement médiocre, mais même petit à leurs yeux. Homere, Virgile, Horace paroissoient à ces gens de très-foibles Poëtes. Le premier péchoit contre le bon sens, le second contre la no-

blesse des caractères, le troisieme manquoit souvent de délicatesse. Les modernes perdoient encore plus que les anciens, a être regardés par les Concavistes : les meilleurs Auteurs leur sembloient à peine souffrables; enfin tout mérite éminent devenoit à leurs yeux un mérite médiocre, & le simple mérite disparoissoit entiérement.

Aussi piqué des jugements des Concavistes que je l'avois été de ceux des Microscopistes, je cherchai si je ne trouverois pas parmi les hommes quelques personnes dont la vue fût plus juste. Je découvris, après bien des soins, certaines gens qui ne voyoient qu'à l'aide de longues lunettes, en sorte que tous les objets leur paroissoient toujours dans un point différent de celui où ils étoient réellement; ils les voyoient tout-à-fait près d'eux, ou dans un éloignement immense. On n'étoit jamais certain de rien avec ces gens; la même chose qui leur avoit paru considérable, leur paroissoit, un instant après, très-petite; ils ne parloient que suivant le côté dont ils tournoient la lunette.

Les *Lorgneurs* me parurent aussi peu estimables que les Microscopistes & les Con-

cavistes ; j'étois étonné de voir combien le présent que le Ciel avoit donné aux hommes, en leur accordant des yeux, étoit inutile. Je m'éveillai dans cette pensée, & je ne doutai pas que mon songe ne signifiât ce que Moliere a si bien exprimé dans ces vers :

C'est que morbleu jamais les hommes n'ont raison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.



DOUZIEME SONGE.

JE croyois voir un grand théatre où l'on jouoit une Comédie intitulée la *Vie humaine*. Les Acteurs étoient superbement vêtus, & paroissoient avoir une grande idée de leur profession ; ils affectoient souvent de prendre des airs de supériorité sur ceux qui les voyoient jouer. Lorsque quelques spectateurs s'avisoient de condamner la déclamation d'un Comédien, s'ils étoient apperçus, on les chassoit de la salle avec ignominie ; on les maltraitoit même quelquefois pour

pour avoir, disoit-on, manqué de respect, à des personnes sacrées. Cela n'empêchoit pas que de temps en temps il ne partît du parterre quelques coups de sifflet qui mortifioient extrêmement les Comédiens. On faisoit vainement des recherches pour trouver le siffleur; il avoit si bien pris ses mesures, qu'on ne pouvoit le découvrir. Je m'apperçus que, lorsqu'un Comédien faisoit une faute, & que quelqu'un siffloit adroitement, tout le parterre en marquoit du contentement. La colere de certains Comédiens, que l'on siffloit assez souvent, me divertissoit beaucoup. Dès qu'ils entendoient le sifflet ils entroient en fureur, ils faisoient faire dans le parterre les perquisitions les plus exactes pour découvrir le prétendu coupable; mais ils ne songeoient point à mieux jouer leur rôle; au contraire joignant le mépris à la colere, ils affectoient de commettre souvent la faute qui les avoit fait siffler.

Je remarquai que quoique les bons Comédiens parussent craindre beaucoup les sifflets, cependant lorsqu'ils les essuyoient pour quelque faute légere, bien loin de

méprifer la honte d'être sifflés, ils tâchoient de se corriger, & témoignoient très-peu de ressentiment de l'affront qu'on leur avoit fait. Il est vrai qu'ils ne tardoient pas d'en être consolés, car dès qu'ils s'acquittoient bien de leur rôle, le parterre équitable les applaudissoit par des battements de mains. Ces applaudissements étoient méprisés par les méchans Comédiens : il me paroissoit qu'ils trouvoient mauvais que leurs confreres fussent sensibles à l'amitié & à l'estime du parterre. Ils levoient dédaigneusement les épaules, ils sourioient avec mépris, & même avec indignation ; la gloire d'être applaudi du public leur sembloit un affront : on eût dit qu'ils se figuroient être des Dieux, dont il est permis aux foibles mortels d'adorer les ordres, mais non pas d'en examiner la raison & la cause.

Surpris également de voir des Comédiens méprifer les applaudissements des spectateurs & punir leur critique, je m'informai de la raison qui donnoit tant d'orgueil & tant de pouvoir à ces Acteurs. „ La coutume, me dit-on, a consacré „ le théâtre que vous voyez & tous ceux

» qui y montent, soit par le droit de leur
» naissance, soit par le suffrage de ceux qui
» ont le pouvoir de les y placer, croyent
» avoir acquis le droit de jouer leur rôle de
» la maniere qu'ils veulent. „ Ils ont une autorité souveraine sur les spectateurs ; & ceux-ci n'ont que le triste avantage de pouvoir les siffler, au risque d'être punis, quelque raison qu'ils ayent d'ailleurs de le faire.

Je m'éveillai, & je vis clairement que, dans cette vie les Grands étoient les Comédiens, & nous les Spectateurs, qui ne pouvions sans risque desapprouver leurs sottises, quelqu'énormes qu'elles fussent. Je fus encore convaincu que les Grands qui sont vertueux, font consister leur véritable gloire dans l'amour du public, & que ceux qui ne le sont pas, affectent de le mépriser. Titus & Marc Aurele aimerent leurs sujets, & ils en furent adorés. Louis fait le bonheur des François, Fréderic fait celui des Prussiens ; ils sont également l'objet de l'amour de leurs peuples. Caligula & Domitien mépriserent les hommes ; ils en furent détestés à leur tour. L'Histoire ancienne & moderne nous est un garant certain que tous les Princes qui ont ref-

semblé à ces deux Empereurs Romains, n'ont été ni plus heureux, ni moins haïs.



TREIZIEME SONGE.

JE dormois profondément, & j'étois persuadé que je n'avois point de corps. Mon esprit étoit dans une vaste mer, au milieu de laquelle il nageoit avec plusieurs autres esprits qui me paroissoient être faits comme ces Anges que peignent les peintres dans leurs tableaux, qui n'ont que la seule tête, apppuyé sur deux aîles. Je croyois être fait de la même maniere, & je me félicitois de la liberté dont je jouissois, & que me procuroit l'état de gloire dans lequel j'étois, à l'aide de mes deux aîles, qui me servoient alternativement pour voler & pour nager. Je m'élevois quelquefois au-dessus de l'eau, & là parcourant une vaste étendue d'air, je découvrois l'arrangement & l'ordre des globes célestes; je voyois la cause des différentes révolutions des asttes, je mesurois leur cours. Quelque temps après je me

replongeois au fond des eaux, j'y contemplois les merveilles que la mer cache dans son sein. Enfin tous les secrets de la nature s'offroient à mes yeux, & je devois à la liberté que j'avois, la connoissance de l'harmonie de cet Univers.

Les Génies qui habitoient le vaste élément où je faisois ma demeure ordinaire, étoient aussi heureux que moi; ils se félicitoient sans cesse de leur état. Un d'eux me dit un jour, „ Camarade, le bonheur » dont nous jouissons est trop grand pour » qu'il soit le partage de tous les Génies; » il doit y en avoir de moins heureux que » nous. Parcourons cette mer immmense » & cherchons si nous ne rencontrerons » point quelques esprits qui soient moins » fortunés, & moins éclairés que nous. » Peut-être en trouverons-nous qui le » seront davantage; en ce cas nous profiterons de leurs lumieres. Voyons enfin » s'il y a des Génies plus heureux ou plus » malheureux que nous.

Je consentis volontiers à ce qu'on me proposoit, & après avoir nagé pendant un temps qui me parut avoir duré plus de deux années, j'apperçus un grand espace

de mer, enceint par un filet, qui formoit comme un parc au milieu des ondes. Dans cette espece de prison habitoit un grand nombre de génies : ils me parurent si maigres & si décharnés, que je dis à mon camarade : „ Ces esprits ont quelque chose qui » tient de notre espece; mais il est cependant impossible que la leur soit la même » que la nôtre. Ne voyez-vous point comme ils sont foibles, leurs ailes sont si petites, qu'à peine paroissent-elles; ils ne peuvent s'élever dans les airs. Voyez-vous, » *continuai-je*, comme ils retombent dans » l'eau, dès qu'ils veulent voler fort haut? » Cela n'est pas surprenant, me répondit » mon camarade. Ne voyez vous pas qu'il » y a une espece de grille qui les retient » prisonniers dans leur demeure? Ils sont » entourés de tous côtés par des filets, & » non-seulement ils ne peuvent pas nager » dans la vaste mer, mais ils ne sauroient » sortir de leur demeure pour passer dans » les airs. »

Dans le moment que mon camarade me parloit, j'apperçus plusieurs de ces Génies captifs qui passoient leur nez au travers des trous du filet, & qui témoi-

gnoient l'empressement qu'ils avoient de pouvoir jouir de la liberté. Il parut même que leur envie de s'élever dans les airs augmenta lorsqu'ils nous apperçurent; mais il fallut bientôt qu'ils se retirassent au milieu de leur enceinte. Nous vîmes tout-à-coup une femme qui, s'élevant du fond d'un abîme jusqu'au-dessus des eaux, s'approcha de l'enceinte. Elle étoit armée d'une torche ardente; on lisoit sur une banderolle qui étoit attachée au milieu de cette torche: *La superstition.* Aussi-tôt qu'elle eut apperçu quelques Génies qui passoient le nez hors des filets, elle courut à eux & le leur brûla avec son flambeau. Tous les Génies infortunés n'osoient approcher des bords de l'enceinte, de crainte de la brûlure.

Lorsque cette femme infernale eut privé ces esprits de l'ombre de liberté qui leur restoit, elle ouvrit les filets, entra dedans & les referma. Elle appella ensuite à elle quelques Génies captifs (il nous parut que c'étoit ceux qui avoient l'air le plus sec & le plus bas,) Je veux, *leur dit-elle*, vous faire les dépositaires de mes droits, & vous exercerez la justice dans mon Em-

pire. Je me ſuis apperçu que l'envie de s'élever juſqu'au-deſſus de l'élément qui a été deſtiné aux Génies, a fait mettre maintes fois à pluſieurs le nez aux trous des filets, & qu'il n'a pas tenu à eux que les ayant rompus, ils ne ſe ſoient ſauvés, & n'aient été ſe perdre dans des régions inconnues, comme font tous les jours ces Génies qui, jouiſſant d'une liberté pernicieuſe, ſemblent vouloir imiter les Dieux par leurs audacieuſes entrepriſes. Pour obvier à un abus auſſi grand & auſſi dangereux, nous avons réſolu de nommer des *Cenſeurs de penſées.* Ces Génies ſeront occupés à interdire la connoiſſance de tout ce qui peut élever l'ame & lui inſpirer trop de grandeur : ils s'oppoſeront, autant qu'ils pourront à la connoiſſance de certaines vérités métaphyſiques ; ils approuveront avec bien des difficultés, les nouvelles découvertes phyſiques qui peuvent avoir quelque rapport avec des ſentiments qui détruiſent des préjugés utiles à retenir les Génies dans la croyance que je leur inſpire.

Après avoir établi les *Cenſeurs*, la Déeſſe infernale créa un nouvel emploi, au-

quel elle donna le titre de *Docteurs*. Les Génies qui exerçoient cet emploi, étoient destinés à fabriquer certains philtres, dont le venin ôtoit à l'ame toute idée de liberté, & l'accoutumoit à un esclavage qui ne lui laissoit aucun moyen de connoître l'état malheureux dans lequel elle étoit. Quand ces Docteurs avoient composé leur philtre, ils le faisoient couler par les narines dans le cerveau de ceux qu'ils étoient chargés de rendre stupides, & ils appelloient cette opération affreuse, l'Art *de faire naître des pensées conformes au bien de l'Etat, & d'apprendre à soumettre la raison.*

Quelque temps après que ces établissements eurent eu lieu dans l'enceinte des Génies captifs, les trois quarts de ces Esprits n'eurent presque plus de connoissance de la grandeur de leur essence; ils s'oublierent, pour ainsi dire, entiérement eux-mêmes, & ne songeant plus à acquérir des notions qui les élevassent à des choses véritablement utiles & sublimes, leur seule & unique occupation fut de faire joliment un conte, d'aiguiser une pointe, & de l'enfermer dans une

Epigramme ou dans un Madrigal. Ils s'efforcerent aussi d'exceller dans les Vaudevilles ; & les Génies les plus considérables de l'enceinte se crurent des Génies sublimes, dès qu'ils purent, à l'aide d'une trentaine de vers, donner un ridicule à quelque esprit.

La Déesse infernale voyant l'esclavage dans lequel elle avoit mis les Genies, triomphoit & se glorifioit d'avoir établi des loix qu'elle croyoit prévenir tout ce qui pouvoit nuire à son empire. Mais je vis avec une satisfaction infinie qu'elle s'étoit trompée, & que parmi les Génies de l'enceinte il y en avoit plusieurs qui regrettoient toujours la perte de leur liberté. Il est vrai qu'ils osoient rarement sortir leur nez par les trous des filets, parce que dès qu'ils étoient dénoncés par les Censeurs, & poursuivis par les Docteurs, ils étoient punis sévérement : on les enfermoit même quelquefois dans des coffres, où ils ne respiroient qu'à travers des fentes très-petites, faites pour cet usage dans le bois. Cependant tout ce que pouvoit faire la crainte de cette punition sur plusieurs Génies, c'étoient

de les empêcher de tenter de sortir le nez par les trous du filet ; mais en restant tranquilles au milieu de l'enceinte, ils prenoient des précautions pour n'être point empoisonnés par le philtre que les Docteurs leur versoient dans les narines. Les uns fermoient le nez, & la liqueur se répandoit en dehors ; en sorte qu'elle ne pouvoit parvenir jusqu'au cerveau. Les autres qui, malgré ces précautions, ayant été assez malheureux pour ne pouvoir se garantir entiérement du venin, en sentoient quelque attaque, prenoient certaines poudres qui les faisoient si fort éternuer, que leur cerveau étoit bientôt purgé. Il y avoit des Génies qui vendoient ces poudres secrettement, elles étoient enfermées dans des paquets sur lesquels étoit écrit le nom du Génie Chymiste qui les avoit composées. Je lus plusieurs inscriptions différentes, *Poudre de Gassendi*, *Poudre de Bayle*, *Poudre de Grotius*, *Poudre de Puffendorf*, *Poudre de Locke*, *Poudre Juive*, *Poudre Chinoise* ; *Poudre Persane*, *Poudre de Voltaire*, *Poudre de la Métrie*, *Poudre de Diderot*, *Poudre des Pensées Philosophiques*, *Poudre des Colins*, *des Tyndals*,

des Rolands, &c. Ceux qui se servoient de celle de Voltaire, s'informoient exactement avant d'en faire usage, si celle qu'ils avoient, étoit faite depuis quelque temps; la nouvelle composée par ce Chymiste, étant frelatée, parce que la politique & le desir de plaire aux Censeurs l'avoit obligé de mêler dans les drogues qu'il mettoit dans son remede, plusieurs plantes qu'emploient les Docteurs dans la composition de leur poison. Parmi les différentes poudres dont se servoient les Génies, il y en avoit une qui avoit une grande vertu & qui guérissoit plus surement que les autres; mais elle n'étoit propre qu'aux esprits délicats, & qui avoient beaucoup d'imagination; elle faisoit peu d'effet sur les Génies lents & tardifs. On appelloit cette Poudre, la *Poudre de Montaigne*: elle avoit été faite avant toutes les autres dont on se servoit, & elle avoit été d'un grand usage à tous les Génies qui en avoient composé d'autres.

Tandis que j'admirois les différents effets de ces poudres salutaires, je m'éveillai, & je compris d'abord que personne ne pouvoit donner une explication plus

juste de mon songe, que ces Censeurs établis dans tant de pays, non pas pour empêcher l'impression des mauvais Ouvrages capables de perdre le goût & d'anéantir la raison, mais pour faire supprimer tout ce qui déplaît à des Docteurs superstitieux & à des Moines ignorants.



QUATORZIEME SONGE.

IL me sembloit être dans une salle superbement ornée; elle étoit bâtie en ovale: il y avoit autour des fauteuils rangés à des distances inégales; ces fauteuils étoient occupés par des personnes habillées magnifiquement. Elles avoient autour d'elles beaucoup de gens qui paroissoient être destinés à les servir, & qui avoient toujours les yeux sur elles pour obéir à leurs ordres. Le dévot le plus scrupuleux est moins humble à l'Eglise au pied de l'Autel & vis-à-vis du Tabernacle, que ces domestiques le paroissoient auprès de leurs maîtres. Cependant plusieurs de ces maîtres n'étoient que des especes de figure humaine privées de l'usage de la parole &

d'une partie des membres. Ils n'avoient ni langue, ni mains, ni pieds ; ils donnoient pourtant audience à ceux qui venoient pour leur parler. Ils recevoient aussi les requêtes qu'on leur présentoit ; mais lorsqu'il falloit qu'ils répondissent, un de leurs principaux domestiques, qui étoit toujours derriere eux appuyé sur leur fauteuil, s'avançoit gravement, ôtoit sa langue de sa bouche, & la mettoit dans celle de Monseigneur, qui parloit jusqu'à ce que le domestique jugeât à propos de reprendre sa langue, & Monseigneur perdoit alors l'usage de la voix. Si Monseigneur devoit écrire, le même domestique détachoit sa main de son bras, la plaçoit au bout de celui de son maître, & Monseigneur écrivoit ; s'il falloit que Monseigneur marchât, c'étoit avec les pieds du même domestique.

Parmi les personnes qui étoient assises dans les fauteuils, le plus grand nombre me parut être celui de celles qui n'agissoient que par le secours, par la langue & les mains de leur principal domestique. Il y avoit cependant plusieurs fauteuils occupés par des personnes qui, non seu

lement parloient & agissoient par elles-mêmes, mais qui même empêchoient que le principal domestique osât parler & agir qu'après en avoir reçu un ordre exprès. Il me paroissoit que les gens qui entouroient les fauteuils, dans lesquels étoient assis les maîtres qui se servoient de leur langue & de leurs mains, avoient l'air infiniment plus satisfaits que ceux qui étoient autour des fauteuils occupés par des personnes qui se servoient des membres de leur domestique. Ces derniers étoient obligés non seulement d'avoir pour l'idole sans langue, sans pieds & sans mains, le même respect que les premiers avoient pour leur maître, mais il falloit encore qu'ils regardassent le principal domestique comme une espece de Dieu, qui renfermoit en lui le plus pur de l'essence divine de l'idole dont il étoit dépositaire. Cette double sujétion donnoit à ces gens un air de bassesse que les autres n'avoient point.

J'apperçus dans la même salle quelques fauteuils derriere lesquels il y avoit une femme qui faisoit l'office du premier domestique. Lorsqu'elle plaçoit sa langue dans

la bouche de Monſeigneur, on eût pris celui-ci pour une vérirable femelle. Il jaſoit impitoyalement, il parloit long-temps, ſouvent ſans ſavoir ce qu'il diſoit, & toujours pour faire punir quelqu'un que la femme qui le faiſoit parler n'aimoit point; ou pour récompenſer un domeſtique ſans mérite, qui avoit trouvé le ſecret, par ſes baſſeſſes ou par ſes préſents, de plaire à la même femme.

Ce que je vis de plus ſingulier, fut une femme qui ſe battoit derriere un fauteuil avec un premier domeſtique. Elle vouloit que l'idole ſe ſervît de ſa langue; le domeſtique vouloit au contraire lui donner la ſienne. Après un combat aſſez opiniâtre, la femme vainquit ſon adverſaire par le ſecours d'un Prêtre à qui l'on donnoit le titre de *Directeur de Monſeigneur*, & qui, s'étant joint à elle, lui donna le moyen de renverſer à terre ſon ennemi. Dès que les autres domeſtiques eurent vu la chûte de leur chef, ils ſe rangerent du côté de la femme & du Directeur. Je les vis flatter alternativement par leurs geſtes & par leurs diſcours, la maîtreſſe & le Prêtre; ils furent avec elle galants, avec

lui bigots, & formerent une espece de Religion composée de la coquetterie, du libertinage, de la dissimulation & de l'hypocrisie. Des objets aussi bizarres frapperent mes sens. Je m'éveillai, & je compris que bienheureux sont les peuples qui sont gouvernés par des Princes qui se servent de leur langue & de leurs mains, & qui n'empruntent ni celles de leurs Ministres, ni celles de leur maîtresse.



QUINZIEME SONGE.

A PEINE commençois-je à dormir, qu'il me sembla que je voyois un grand nuage lumineux dans ma chambre, du milieu duquel sortit un homme qui m'aborda & me dit d'un air gracieux : » Je suis *Racine*, qui viens des Champs » Elisées. J'ai obtenu la permission des » Dieux de retourner sur la terre pendant » trois mois pour connoître dans quel » état sont les Belles-Lettres. Tous » les illustres Auteurs qui furent mes » contemporains, *Despreaux*, *Corneille*,

» avec lequel je suis très-uni aujourd'hui, *la Fontaine*, *Moliere*, *la Bruyere*, » & quelques autres encore, qui sans » doute doivent être encore aussi estimés qu'ils l'étoient lorsqu'ils vivoient, » attendent avec impatience le rapport » que je leur ferai à mon retour, du » mérite des Ecrivans qui leur ont succédé. »

Après m'être un peu remis de ma frayeur, je me crus fort honnoré de la visite d'un aussi grand Poëte, & de la préférence qu'il me donnoit sur les autres Auteurs; mais comme je suis zélé admirateur de l'éloquente diction de plusieurs Ecrivains modernes qui ont beaucoup embelli notre Langue en l'enrichissant d'une grande quantité de mots nouveaux & de tours de phrase aussi énargiques qu'ingénieux, je trouvai la façon de parler de *Racine* peu élégante : je crus même y entrevoir quelque chose de provincial, & qui tenoit du style vulgaire. Je résolus de lui faire sentir, par la maniere dont je lui répondrois, qu'il devoit, en revenant sur la terre, parler différemment qu'il n'avoit fait la premiere fois qu'il y avoit été.

„ Il eſt fort glorieux pour moi, lui dis-je, „ que vous m'ayez donné la préférence „ ſur tant *d'eſprits ſaillants* (*a*), pour „ vous inſtruire de ce que vous ſouhaitez „ ſavoir. Vous me rendez dans un inſtant „ plus grand que je ne le fus pendant tou- „ te ma vie, & l'on pourra dire de moi ce „ que l'on dit du cédre, *qu'il croît plus* „ *dans une aurore* (*b*), *que l'hyſſope en une* „ *année*. Lorſque j'ai le bonheur de voir „ un Poëte tel que vous, tous mes ſens „ ſont ſatisfaits; car *vos diſcours charmants* „ *peignent à mon oreille*; & *les vives cou-* „ *leurs de votre teint contentent mes yeux* „ (*c*). Il me ſemble vous ouïr *prononcer* „ *des adages* (*d*) au milieu des Poëtes qui „ vivent dans le délicieux Eliſée. Sans „ doute que vous préſidez à la vénérable „ Cour des bienheureux Poëtes, & l'on „ peut dire de vous ce qu'un de nos Au- „ teurs modernes a dit d'un vieux Roi „ Troyen, *là Priam écoutoit la vénérable* „ *cour des chefs qu'il conſultoit* (*e*).„

(*a*) *Diſc. fam. du C.*
(*b*) *Paraphr. de Gracien*, pag. 268.
(*c*) La Mothe, *Fable* 18, *Liv.* 4.
(*d*) Ibid. *Fable* 14, *Liv.* 3.
(*e*) Ibid. *Illiade*, *Liv.* 3. *pag.* 44.

Je ne doutois pas que *Racine* ne fût très-émerveillé de mon éloquent compliment ; & ma ſurpriſe fut très-grande lorſqu'il me répondit en riant : » Aquoi bon » tout ce pompeux galimathias ? Penſez-» vous que j'aie oublié le François dans » l'autre monde par la fréquentation que » je puis y avoir eue avec quelques Au-» teurs Arabes & Perſans ? Je croirois » volontiers que vous venez de me réci-» ter un chapitre du Coran, ou quelques » verſets de la *Suma*. Laiſſons, je vous » prie, le ſtyle Oriental, parlons naturel-» lement & pour être entendus avec fa-» cilité.

La ſincérité de *Racine* me piqua vivement, je trouvai très mauvais qu'il traitât de barbare un langage que j'avois puiſé dans les Auteurs qui avoient le plus de réputation : je lui répondis avec aſſez d'aigreur : » Si vous parlez Gaulois, ce n'eſt » pas ma faute ; ce l'eſt encore moins ſi » vous ne voulez pas vous *mettre à même* » (*a*) de pouvoir fréquenter les plus beaux

(*a*) Cette expreſſion eſt l'expreſſion favorite de l'Auteur des *Lettres Juives*. Elle eſt Françoiſe ; mais elle eſt aujourd'hui très-peu en uſage.

» esprits, sans leur paroître ridicule.
» Vous les assurerez en vain que vous
» connoissez la Langue, ils vous regarde-
» ront comme un Provincial dont le
» commerce dangereux pourroit corrom-
» pre leur style. »

» Quoi! *repliqua* Racine *avec étonne-*
» *ment*, les gens que vous appellez au-
» jourd'hui les bons Auteurs, écrivent
» comme vous parlez? *Cela est certain*,
» *répondis-je.* Si vous ne me trompez pas,
» *reprit Racine*, vous avez raison de dire
» que je dois apprendre la Langue des
» beaux esprits qui vivent aujourd'hui,
» car elle est aussi différente de celle que
» parloient ceux de mon temps, que le
» Latin des Ecrivains du troisieme & du
» quatrieme siecle de l'Empire Romain
» étoit différent du Latin des Ecrivains
» de la Cour d'Auguste. Dites-moi, je
» vous prie, tous les Auteurs se servent-
» ils aujourd'hui de ce langage que vous
» croyez très poli, & que je regarde com-
» me barbare? Non, répondis-je, il y en
» a encore quelques vieux qui, ayant
» eu le malheur de vivre dans le même
» temps que *Despreaux* votre ami, écri-

» vent de la même maniere qu'il a écrit,
» & parlent approchant comme vous. Il
» y a un certain Abbé d'*Olivet*..... Ah!
» je le connois, dit *Racine en m'in-*
» *terrompant* : On m'a dit qu'il avoit
» écrit un Ouvrage contre moi. Il est
» vrai; mais il a écrit aussi contre *la*
» *Bruyere*, contre *Bayle*, contre *Tourreil*,
» contre *la Fontaine*. Comment, *répli-*
» *qua Racine*, cet homme écrit contre
» tout le monde? Ho que non, répon-
» dis-je, il a fait dans son *Histoire de*
» *l'Académie Françoise*, l'éloge de *Cotin*
» (*a*) & celui de *Chapelain* (*b*); il a don-
» né deux longues Apologies du mérite
» de ces Auteurs. Cela étant ainsi, *reprit*
» *Racine*, je ne suis pas fâché qu'un hom-
» me d'un goût si bizarre se soit éloigné
» de ma façon d'écrire, & de celle de mes
» contemporains. Au contraire, répon-
» dis-je, c'est un des Auteurs dont le
» style est le plus ressemblant à celui des
» Ecrivains qu'on regardoit comme les

(*a*) *Histoire de l'Académie Françoise*, pag. 191. & suivantes. *Consultez sur les éloges de* Cotin *& de* Chapelain *par l'Abbé* d'Olivet, *le second tome de la Critique du Siecle, Lettre* 17.
(*b*) *Ibid.* pag. 148. & suivantes.

» meilleurs pendant que vous viviez. Son » style est aussi éloquent, s'il faut en » croire les amateurs du vieux langage, » que celui de Ciceron, qu'il a traduit » en François. Hé pourquoi, *demanda* » *Racine*, blâme-t-il des Auteurs qu'il » auroit dû plutôt justifier & défendre ? » C'est par vanité, répondis-je, & pour » paroître plus éclairé que ces Auteurs. » Voilà une mauvaise vanité, *reprit Racine.* Mais, *continua-t-il*, n'y a-t-il » donc plus que cet Abbé qui se serve » du langage du siecle de Louis XIV ? » Nous avons encore, répondis-je quel- » ques autres Ecrivains. Les principaux » sont un Président (*a*), Auteur des *Let-* » *tres Persanes*; un Poëte qui a fait un » Poëme épique sur la Ligue; deux Poë- » tes, dont l'un est l'Auteur des *Tragédies* » d'*Electre* & de *Rhadamiste*; & l'autre de » la Tragédie de *Gustave Vasa*. Je pour- » rois peut-être vous nommer encore » quatre ou cinq autres Ecrivains (*b*).

(*a*) Ces quatres Auteurs sont, comme tout le monde sait, Mrs. le Président *de Montesquieu*, *Voltaire*, *Crebillon* & *Pyron*.

(*b*) On doit placer parmi les Ecrivains, dignes du beau siecle de Louis XIV. Messieurs *de Voi-*

„ Je connois, *dit Racine*, tous les Ou-
„ vrages que vous venez de nommer; ils
„ sont parvenus jusqu'aux Champs Eli-
„ sées, & nous les y avons consacrés à
„ l'immortalité.

„ Au style près, répondis-je à *Racine*,
„ nous pensons dans ce monde, de ces
„ Ouvrages, ce qu'on en pense dans
„ l'autre. Mais nous trouvons leur diction
„ trop peu fleurie; elle n'offre à l'esprit
„ que des idées simples, naturelles: au
„ contraire la poésie de nos Auteurs bril-
„ lants présente tout à la fois à l'imagi-
„ nation mille idées, & rassemble dans
„ un seul point de vue celles qui parois-
„ sent devoir être le moins réunies. Ju-
„ gez-

ssenon, *Destouche*, *la Chaussée*, l'Abbé *de Bernis*, *Bernard*, *Fuselier*, Auteur du charmant Opera des *Fêtes Grecques & Romaines*, & de plusieurs Cantates aussi belles que celles de *Rousseau*. Il y a encore quelques Auteurs qui n'ont écrit qu'en Prose, & dont les Ouvrages sont aussi éloquents que ceux que fit *Quintilien* dans un temps où la belle Latinité commençoit à être très-altérée. L'éloquence s'est beaucoup mieux conservée en France, dans le Barreau que dans la Chaire. Nous avons aujourd'hui de très-grands Avocats, & de médiocres Prédicateurs. J'excepte quelques grands hommes qui ont commencé à prêcher il y a plus de vingt ans, & qui vivent encore,

» gez-en par cette description des armes
» de Pâris, fils de Priam.

Sous *le brillant rempart* d'une forte cuirasse (*a*)
Son cœur bannit la crainte & rappelle l'audace.
D'une épée, ornement & défense à la fois,
Pendoit à son côté *le magnifique poids.*
Il a chargé son bras du fardeau secourable
D'un bouclier épais, & presqu'impénétrable.
Sur sa tête est un casque, où de cent brins mouvants
Flotte une *fiere aigrette* abandonnée aux vents.
Il prend enfin son dard pour dernier avantage,
Et semble en *l'ébranlant* essayer son courage.

» Voilà ce que l'on appelle de la Poé-
» sie, *le brillant rempart d'une cuirasse.*

(*a*) La Mothe, *Iliade en vers François*, Liv. 3. pag. 53. Personne n'a eu plus d'esprit, & personne peut-être n'en aura jamais plus qu'en a eu M. *de la Mothe*. Ses Ouvrages médiocres sont remplis de pensées solides & brillantes; je dis ses Ouvrages médiocres, tels que sont ses Fables, ses Cantates, ses Tragédies & sa Traduction de l'*Iliade*. Car il y a plusieurs de ses Ouvrages qui sont d'une grande beauté, & M. *de Voltaire* a porté sur M. *de la Mothe* un jugement très-équitable, lorsqu'il a dit dans une Note du *Temple du goût*, que cet Auteur avoit fait *des Odes très-belles, de jolis Opéra, & des Dissertations très-bien écrites.* Il est fâcheux que dans plusieurs de ses Ouvrages, M. *de la Mothe* ait si fort donné dans le *Néologisme*; mais il est heureux que ce ne soit que dans ses Ouvrages médiocres.

» Ni vous, ni *Corneille*, auriez-vous ja-
» mais dit pareilles choses ? Auriez-vous
» eu l'un & l'autre l'imagination assez
» brillante, assez vive pour dire, le *ma-
» gnifique poids d'une épée* ? Vous eussiez dit
» simplement, le *poids d'une magnifique
» épée*. Remarquez encore que le Poëte
» écrit *ébranler* un dard ; terme qui vous
» étoit inconnu, ainsi qu'à tous vos con-
» temporains. Lorsque le même Poëte
» veut exprimer le pouvoir qu'a le cadu-
» cée de Mercure d'endormir les hom-
» mes & de leur ôter la vie, voci com-
» ment il rend noblement cette idée :

Il arme aussi son bras du divin caducée,
Dont la double puissance, à son choix exercée,
Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids pavots,
Impose aux yeux mortels, ou ravit le repos (a).

» Hé bien ! continuai-je, aucun de vos
» contemporains s'avisa-t-il jamais de
» dire, *imposer aux yeux mortels*, pour
» dire dormir ; & *ravir le repos*, pour pri-
» ver de la vie ? »

» Ce n'est pas seulement dans le su-

(a) La Mothe, *Iliade en vers françois*, p. 184.

» blime que les Poëtes de nos jours sont
» inimitables ; ils ont dans le style badin
» des termes choisis & qui vous étoient
» inconnus. Le Jésuite *du C.* (a) dans
» son Epître au Libraire *Etienne*, pour
» dire *qu'il lui abandonne ses vers*, anno-
» blit ainsi cette pensée triviale :

Prenez mes vers, faites-en vos choux gras.

» Le même Poëte sentant la finesse &
» la délicatesse des mots *choux gras*, dit
» en parlant des Troyens ;

De l'Italie ils firent leurs choux gras.

» Dans un autre endroit il dit que les
» Romains *firent de l'Univers une mate-*
» *lotte.* Avouez qu'il faut avoir le génie
» bien vif pour trouver des expressions
» aussi significatives. Ne vous semble-t-il
» pas voir les Romains courant cet Uni-
» vers comme une carpe ? & ne diriez-
» vous pas que chaque Royaume dont ils
» se sont emparés, & qu'ils ont joint à
» la République, est un morceau de la
» carpe qu'on jette dans le poëlon ? Il

(a) *Les Poësies du Pere du Cerceau.*

» faut convenir que vos confréres, les
» *Despréaux*, les *Corneille*, les *Moliere*, les
» *la Fontaine*, les *Pelisson* n'ont eu que des
» idées bien médiocres de tout ce qui
» pouvoit avoir quelque rapport à la fine
» galanterie. Ah! si vous l'aviez connue
» comme la connoît un de nos Auteurs
» vivants, & à qui le nouveau langage
» est en partie redevable de sa naissance
» & de sa perfection, vous vous seriez
» bien exprimé plus délicatement! Est-il
» aucune de vos héroïnes qui ait dé-
» peint aussi vivement l'amour qu'elle
» sentoit, que le Poëte dont je vous parle
» a exprimé l'amour des ormeaux pour
» les fleurs.

Sur ce gazon les ruisseaux
Murmurent leurs amourettes,
Et l'on voit jusqu'aux ormeaux,
Pour embrasser les fleurettes,
Pencher leurs jeunes rameaux (a).

(a) La Mothe... ? *Opéra M. de Fontenelle* est un de ces grands hommes qui par leur mérite, illustrent leur patrie & la rendent la rivale de la Grece & de Rome; mais l'on peut dire que si M. *de Fontenelle* a beaucoup contribué à dépouiller la Philosophie de ce qu'elle avoit de barbare & de pedant; & s'il a mis dans un grand jour les

» Cela est galant & sublime en mê-
» me temps, on ne peut rien offrir de

matieres qui jusqu'à lui avoient été dans une obscurité impénétrable pour toutes les personnes qui n'avoient pas vieilli dans l'étude, il a aussi nui considérablement aux Belles Lettres & au langage; aux Belles-Lettres, en inspirant à ses Lecteurs, qui pour la plupart sont des gens du grand monde, un mépris pour les anciens, qui leur fait considérer les plus beaux génies de Rome & d'Athenes comme des génies très-médiocres; & au langage, en se livrant trop aux saillies de son esprit, & les exprimant quelquefois d'une maniere précieuse. Quelque estime que l'on ait pour le mérite supérieur de M. *de Fontelle*, on ne peut s'empêcher de le condamner d'avoir introduit une maniere de s'expliquer affectée, recherchée & guindée, qui ayant été imitée par beaucoup d'Ecrivains qui n'ont pas son génie, a nui considérablement à la Langue, & a perdu le style des trois quarts des Auteurs. Les *Eglogues* de M. *de Fontelle* sont écrites avec beaucoup d'esprit; mais il y en a quelques-unes où il s'est trop livré aux saillies de son imagination, & au plaisir séducteur d'une pensée plus brillante que solide. Il y a dans ces mêmes *Eglogues* quelque endroits où M. *de Fontelle* affecte d'être trop simple & trop naturel. M. *de Voltaire* a eu raison de lui dire:

Votre muse sage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art;
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

Quoi qu'il en soit, les *Eglogues* de M. *de Fonte-*

„ plus riant à l'imagination, que ces
„ *ruisseaux qui murmurent leur amourettes*;
„ & rien de plus sublime que ces grands
„ ormes, qui, élevant leurs têtes chenues
„ jusques dans les nues, se baissent cepen-
„ dant pour embrasser & pour caresser,
„ non seulement les fleurs, mais *les fleu-
„ rettes*, c'est-à-dire les plus petites fleurs.
„ Quelque simples quelles nous paroissent,
„ sent, cependant c'est pour les embrasser
„ que les ormeaux *font pencher leurs jeunes
„ rameaux*.

„ Le même Poëte qui a écrit avec beau-
„ coup de force pour montrer la médio-
„ crité des Églogues de *Virgile*, & la rus-
„ ticité de celle de *Théocrite*, nous donne
„ un exemple de l'élégante simplicité qui
„ doit régner dans le Poëme pastoral. Vous
„ étiez, vous & vos amis, lorsque vous
„ viviez dans ce monde, grands admira-
„ teurs des anciens, mais aujourd'hui,
„ graces à Dieu, nos meilleurs Ecrivains

nelle, quoique très-spirituelles, sont fort inférieures à celles de Virgile, malgré la critique qu'il a faite de celles de ce Poëte latin dans sa *Digression sur les Anciens*; Ouvrage bien foible, & peu digne d'un aussi grand homme que M. *de Fontenelle*.

„ les méprisent beaucoup. Et comment
„ cela ne seroit-il pas, puisqu'ils sentent
„ combien ces anciens si vantés, sont au-
„ dessous d'eux? Le seul exemple dont je
„ vous parle, suffira pour vous en con-
„ vaincre.

ATIS.

Où vas-tu, Licidas?

LICIDAS.

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assez longue.

LICIDAS.

Ah s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,
Je pourrois aller plus loin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre;
Toujours de l'amour.

LICIDAS.

Toujours.
Que faire sans les amours?
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.

J'allois achever de réciter cette divine

Eglogue, & je me préparois à en relever ensuite toutes les beautés, lorsque *Racine* revenant à lui, comme un homme qui sort de sa léthargie, & m'interrompant brusquement : „ Je suis perdu, me dit-il, „ & je vais éternellement me croire mal-„ heureux, si mon fils a pu prendre les „ idées fausses, & le langage ridicule des „ Ecrivains que vous me vantez. Rassurez-„ vous, lui dis-je, votre fils n'est point „ assez heureux pour être leur émulateur ; „ il a cru devoir conserver le style de son „ pere. Ah ! je respire, dit Racine. Appre-„ nez-moi, je vous prie continua-t-il, ce „ que pensent de lui les gens qui regar-„ dent les bons Ecrivains du siecle de „ Louis XIV. comme des modeles que „ doivent suivre ceux qui veulent bien „ écrire ; car peu m'importe que les admi-„ rateurs de votre langage néologique „ l'estiment. „

Ces derniers mots me piquerent, & je crus devoir tenter encore de faire changer de sentiment à *Racine*. Je m'efforçai donc de parler avec toute la pureté possible, & le plaignant de n'être point affecté de la beauté des morceaux que je lui avois ré-

tés, je lui répondis dans ces termes :
„ Votre fils a donné un Poëme sur la Re-
„ ligion dont la versification a été trouvée,
„ même par les gens qui n'aiment point
„ votre fils, une *versification pensée* (*a*).
„ A la façon dont son Poëme est conduit,
„ on croiroit (*b*) que *digne héritier d'un*
„ *Sophocle nouveau*, *réveillant sa noble*
„ *industrie*, *il s'est fait donner la part de son*
„ *Poëme en pur avancement d'hoirie*. Il pa-
„ roît que c'est lui qu'avoit en vue un de
„ nos meilleurs Poëtes, lorsqu'il a dit
„ (*c*) *de gloire & de butin faire bourse*
„ *commune*. En effet, si vous étiez encore
„ *habitant du haut monde*, il feroit sans
„ doute bourse commune avec vous de
„ gloire. Votre fils n'a jamais voulu tra-
„ vailler pour le théatre. Soit complaisan-

(*a*) *Memoires de Trévoux*, Mai 1726.

(*b*) M. *de la Mothe*, en parlant de *Coypel*, qui peignoit aussi bien que son pere vivant. dit Fab. 16, Liv.

Coypel, *digne héritier d'un Appelle nouveau* ;
Qui réveillant sa sublime industrie,
T'es fait donner la part de son pinceau
En pur avancement d'hoirie.

(1) La Mothe, *Fab*. 4. *Liv*. 4.

„ ce pour les Janſéniſtes, ſoit crainte de
„ ne pas réuſſir; il n'a fait aucune tra-
„ gédie, & a regardé les Comédiens com-
„ me des ſimples *héros en gambades & en*
„ *cabrioles* (*a*). Il a fait pluſieurs voyages,
„ mais il ne les a pas faits en *voyageur*
„ *clandeſtin* (*b*): au contraire il a paru
„ comme un aſtre, & les élégants Journa-
„ liſtes de Trévoux ont dit à ſon ſujet
„ (*c*): *Il a paru & diſparu à Paris un Phé-*
„ *nomene littéraire, qui depuis a paru à Mar-*
„ *ſeille pour reparoître à Salins.* Vous me
„ direz peut-être que dans le langage mo-
„ derne le mot de *phénomene* n'eſt pas tou-
„ jours bien noble, puiſqu'il ſignifie quel-
„ quefois un *chou.* Je conviens que ſi l'on
„ diſoit ſimplement que votre fils a paru
„ comme un phénomene, la louange pour-
„ roit être équivoque; mais c'eſt l'épithete
„ qui décide du ſens que l'on doit atta-
„ cher à ce mot. Un *phénomene potager*
„ (*d*) n'eſt qu'un chou, ou une groſſe ra-
„ ve: un phénomene littéraire, c'eſt un

(*a*) *Héros de Gracien, Paraphr.*
(*b*) La Mothe, *Fab*, 13 *Liv.* 4.
(*c*) *Mémoires de Trévoux.*
(*d*) La Mothe, *Fabl.*

„ bon Poëte, ou un grand Historien. Il „ n'est pas étonnant que votre fils soit de- „ venu un phénomene, puisque dès sa ten- „ dre enfance (*a*) *il donna de l'éducation* „ *à son esprit*. D'ailleurs il *étoit né très hu-* „ *main* (*b*), *& ce caractere a toujours pré-* „ *sidé sur toutes ses idées* : il connoissoit le „ prix du *trésor fugitif* (*c*) : ce trésor „ est ce que le vulgaire appelle le temps „ & il l'employoit à (*d*) *saupoudrer ses* „ *Ouvrages de sel attique*. Attentif à tout „ ce qui peut servir à son instruction, „ dans ses moments de loisir il *se prome-* „ *noit* (*e*) *dans les siecles passés*, & rappro- „ chant sous ses yeux un grand nombre „ de faits dispersés, il faisoit des *voyages* „ *sedentaires* (*f*). Si quelqu'un vouloit le „ détourner de ses occupations, il lui *lan-*

(*a*) *Spectateur François*, pag. 121.

(*b*) *Ibid.* pag. 13.

(*c*) La Visclede, Secret. perpétuel de l'Académie de Marseille, dans un *Discours* prononcé à l'*Académie Françoise*.

(*d*) *Préface de Poésies diverses*.

(*e* La Mothe, *Fab. I. Liv.* 4. *dit* :

Nouveau Mentor d'un nouveau Thélémaque ;
Toi qui le promenant par les siecles passés.

(*f*) Le même M. *de la Mothe* dit dans le même endroit :

„ *çoit un coup d'œil en* (*a*) *dessous*, en sorte
„ que celui qui avoit voulu le distraire „
„ étoit si étonné, que *ses yeux n'osoient*
„ *presque se fixer à leur hauteur* (*b*). Enfin
„ lorsque l'on considere les vertus dont
„ votre fils est doué, on peut dire que *la*
„ *nature* (*c*) *ne lui a rien épargné de tout*
„ *ce qui peut inviter l'amour propre à n'être*
„ *pas modeste*. Cependant il l'est, & je crois
„ qu'il n'a donné (*d*) qu'une *seule prise à*
„ *ses ennemis*, c'est lorsque pour faire sa
„ cour aux pédants & aux admirateurs ou-
„ trés des anciens, il vous a mis infini-
„ ment au-dessous d'*Euripide*, dans la com-
„ paraison qu'il a faite d'une de vos Pie-
„ ces avec une de ce Poëte. Je lui par-
„ donne, *dit Racine*, cette bévue en fa-
„ veur de son zele pour les bons Auteurs
„ anciens, & de son attachement pour la
„ Langue véritablement Françoise. Quant

Dans ses voyages sédentaires
Tu les conduits sans crainte des naufrages.

(*a*) Crébillon le fils, *Les Egarements de l'Esprit & du cœur*, pag. 145.
(*b*) Idem. *Grigry*, pag. 54.
(*c*) Marivaux, *Epître dédicatoire de la double Inconstance*, Comédie.
(*d*) *Dissertations Littéraires*, pag. 82.

» à la ſupériorité qu'il donne à *Euripide*
» ſur moi, il n'y a pas un Poëte dans les
„ Champs Eliſées qui oſe aujourd'hui me
„ la diſputer ; & *Deſpreaux* qui ſavoit
„ auſſi bien le Grec que mon fils, & qui
» étoit en matiere de poéſie juge auſſi com-
» pétent que lui, a fait ſouſcrire dans nos
„ demeures céleſtes à tous les bons Poëtes
» de toutes les nations, la déciſion qu'il
» avoit donnée dans ſes vers lorſqu'il
» vivoit :

Du théatre François l'honneur & la merveille ;
Il ſut reſſuſciter Sophocle & ſes Ecrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

» Il eſt vrai, dis-je à *Racine*, que vous
» avez été un grand Poëte, & vous êtes
» encore regardé comme tel aujourd'hui
» par les partiſans des anciens & par ceux
» des modernes. Ils conviennent aſſez en
» général de votre mérite ; mais quelques
» modernes qui font peu de cas de *Vir-*
„ *gile* & d'*Horace*, trouvent que vous n'êtes
» point parvenu à une certaine élévation ;
» & en vous donnant de grandes louan-
» ges, ils vous reprochent les défauts

» qu'ils croient appercevoir dans les Au-
» teurs anciens. Si vous aviez été moins
» naturel, vous leur paroîtriez plus subli-
» me. Je vous entends, dit *Racine* en sou-
» riant : un peu de galimathias pompeux
» m'auroit acquis auprès de ces censeurs
» le titre de sublime. Non, non, repris-je,
» ce n'est point un galimathias qu'on exi-
» geoit de vous, c'est une certaine force
» dans vos caracteres, & l'on ne dira ja-
» mais de vos héros ce qu'on a dit si élé-
» gamment, dans le langage moderne, de
» ceux d'un Poëte tragique (*a*). *Les scélé-*
„ *rats que C... a mis sur le théatre, sont des*
„ *scélérats illustres qui excitent votre hor-*
„ *reur, & revendiquent votre admiration ;*
„ *vous leur vouez votre haine en leur pro-*
„ *diguant vos respects.* Dites-moi, répondit
„ Racine, est-ce que l'on entend aujour-
„ d'hui à Paris ce que vous venez de me
„ dire ? Comment si on l'entend, lui dis-
„ je ! Vous vous mocquez apparement :
„ on lit un Livre, & l'on entend un Poëme
„ de théatre écrit dans ce goût avec la
„ même facilité qu'on lisoit de votre temps

(*a*) *Discours familiers du C.*

„ la traduction de *Quinte-Curce* par *Vauge-*
„ *las*, & qu'on entendoit une de vos Tra-
„ gédies. Cela est fort plaisant, reprit Ra-
„ cine, je ne m'en serois jamais douté, &
„ j'aurois cru que ce que vous venez de
„ me dire étoit une de ces énigmes qu'on
„ met dans le Mercure Galant. Mais écrit-
„ on l'Histoire aujourd'hui d'un pareil
„ stile ? Sans doute, répondis-je, & nos
„ plus célebres Historiens se gardent bien
„ d'imiter le style des *Vertot*, *Rapin-Thoiras*.
„ Vous m'obligeriez, dit Racine, de
„ me donner une idée du style de ces His-
„ toriens que vous paroissez tant admirer.
„ Volontiers, repris-je. Voici quelques
„ façons de parler nobles & élégantes, pri-
„ ses au hazard dans nos meilleurs Histo-
„ riens ; je vous les dirai suivant que ma
„ mémoire me les fournira. On disoit
„ lorsque vous viviez, *les Citoyens Romains* ;
„ aujourd'hui ces mots ont vieilli : (*a*) *Les*
„ *Bourgeois de Rome sentirent qu'ils s'étoient*
„ *enlevés à eux-mêmes leurs plus zélés dé-*
„ *fenseurs*. . . . . Le même Auteur dit dans

(*a*) *Histoire Romaine*, par les Peres *Catrou* & *Rouillé* de la Compagnie de Jesus, *Tom.* 2. pag. 397.

„ un autre endroit, *il se passa du secours.*
„ *des réfractaires Bourgeois* (*a*). Par le mot
„ de *bucher* vous entendiez autrefois le bu-
„ cher où l'on brûloit les corps ; cela étoit
„ obscur. Le même, Historien dit toujours
„ *le bucher mortuaire* (*b*) : cette épithete est
„ charmante. Le mot d'*équipée* ne se di-
„ soit autrefois qu'en parlant de la sottise
„ de quelque jeune étourdi ; notre Histo-
„ rien l'emploie élégamment dans son
„ Histoire Romaine : voici comment il
„ parle de la fuite de Clélie (*c*) : *Il envoya*
„ *au camp des Etrusces faire des protestations*
„ *au Roi, que l'équipée des jeunes Romains*
„ *n'étoit que l'effet d'un caprice pardonnable*
„ *à leur âge.* Le mot d'*équipée* est si noble
„ que le même Auteur s'en sert très-sou-
„ vent ; *les Samnites reprocherent à leurs*
„ *compatriotes l'équipée de Palepolis.*

„ *Insolite*, lorsque Vaugelas & Des-
„ préaux vivoient, étoit un terme barbare
„ de la chicane. Nos Historiens l'ont tiré
„ de la poudre du Barreau, & l'ont anno-
„ bli : il est aujourd'hui du bel usage, &

(*a*) *Ibid. Tom.* 3. p. 60.
(*b*) *Hist. Romaine, Tom.* 2. pag. 108.
(*c*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 68.

„ se trouve presque dans toutes les pages „ des Histoires écrites élégamment. En „ voici plusieurs exemples. (*a*) On prouva „ qu'il avoit reçu de l'argent pour porter „ une loi *insolite*.... C'étoit un assorti„ ment *insolite*.... (*b*) Ils prirent une „ voie *insolite*.... (*c*) avant que de tenter „ une entreprise si *insolite*.... (*d*) un Tri„ bun seul s'oppose à la demande *insolite* „ de ses collegues.... (*e*) un gouverne„ ment *insolite*.... (*f*) un enrollement *in*„ *solite* (*g*). Avouez, continuai-je, que „ toutes ces phrases vous paroissent „ bien *insolites*; celle-ci du même Histo„ rien ne vous le semblera pas moins : *Il* „ *sauva le jour à son ennemi* (*h*). Vous eus„ siez dit dans votre vieux langage, *il* „ *sauva la vie*. Voilà ce que c'est que de „ parler Gaulois. Vous direz encore *des ré*„ *volutions cruelles*, & l'on doit dire *des ré*-

(*a*) *Histoire Romaine*, *Tom*. 2. pag. 306.
(*b*) *Ibid*. *Tom*. 3. pag. 76.
(*c*) *Ibid*. pag. 301.
(*d*) *Ibid*. pag. 105.
(*e*) *Ibid*. pag. 324.
(*f*) *Ibid*. pag. 338.
(*g*) *Ibid*. pag. 504.
(*h*) *Ibid* *Tom*. 5. pag. 130.

„ *volutions outrement féveres* (*a*) Je fuis
„ encore affuré que vous écririez *goûter*
„ *les fruits d'un fage gouvernement*. On doit
„ écrire *percevoir les fruits d'un fage gou-*
„ *vernement* ; en voici la preuve (*b*):
„ *Rome ne perçut pas long-temps les fruits*
„ *qu'elle avoit efpérés du gouvernement d'un*
„ *fi fage vieillard*. Autre preuve, (*c*)
„ *feuls ils perçurent les émoluments de nos*
„ *victoires*. Comment trouvez-vous cette
„ expreffion, *les émoluments de nos victoi-*
„ *res*, pour dire *le fruit de nos victoires ?*

„ Nos Hiftoriens ne fe font pas conten-
„ tés d'enrichir la langue d'un grand nom-
„ bre d'expreffions autrefois inufitées ; ils
„ ont employé noblement celles qui fem-
„ bloient les plus baffes (*d*) : *Ils crurent*
„ *les Romains à leurs talons*. Quelle élé-
„ gance ! quelle nobleffe !

„ Mais à propos de l'élégance & de la
„ noble fimplicité qui fe trouvent unies
„ enfemble dans les Ouvrages de nos Hif-
„ toriens modernes, je doute qu'il y ait

(*a*) *Tom.* 2. pag. 10.
(*b*) *Hift. Romaine*, *Tom.* 2. pag. 40.
(*c*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 195.
(*d*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 37.

„ quelque chose qui puisse être comparé „ au portrait que fait de *Cyrus* un de nos „ Historiens moderne. *Aussi-tôt*, dit-il, „ (*a*) *on équipe le petit Cyrus en échanson*; „ *il s'avance gravement*, *sa serviette sur l'é-* „ *paule*, *& tenant la coupe délicatement* „ *entre trois doigts* : *J'ai appréhendé*, *dit le* „ *petit Cyrus*, *que cette coupe ne fût du* „ *poison*. *Comment cela* ? *Oui*, *mon papa*. Que „ l'on vienne après cela nous vanter les „ portraits de *Saluste*. Ne doit-on pas „ convenir que cet Historien Latin est un „ peintre très-médiocre, eu égard à notre „ Historien moderne ? Quelle force d'ima- „ gination dans les objets qu'il présente „ à ses lecteurs ! D'abord c'est le jeune Cy- „ rus lui-même en personne, *marchant* „ *gravement la serviette sur l'épaule*. Quelle „ image ! Ensuite c'est le même Cyrus, „ *tenant la coupe délicatement*; où, avec „ quoi, dans quoi, par quoi ? com- „ bien de questions ne peut-on pas faire ? „ Le lecteur ne s'attend point à cette ré- „ ponse, *entre trois doigts*. Sévere exactitu- „ de, & digne d'être un jour observée par „ les commentateurs ! l'Historien marque

(*a*) Rolin, *Tom.* 3. pag. 305.

„ le nombre des doigts avec lesquels *Cyrus*
„ tint la coupe ; il se servit de trois & non
„ pas de quatre, encore moins de cinq.
„ Mais voici le point où l'Historien atteint
„ à la perfection de son art. N'ayant pré-
„ senté jusqu'alors à l'esprit des lecteurs
„ que des idées gracieuses, telles que sont
„ celles des *serviettes* & des *coupes*, il leur
„ offre tout à coup celle du poison ; &
„ de peur qu'elle ne soit trop forte, il
„ en diminue en quelque façon une par-
„ tie de l'horreur, par ces expressions si
„ tendres & si dignes de la majesté de
„ l'Historien, *Oui mon Papa.*

J'allois continuer de faire l'éloge de nos meilleurs Historiens, & je n'eusse pas oublié, en parlant de leurs ouvrages, de faire mention des *Révolutions d'Espagne*, écrites par le Pere d'*Orléans*; j'étois prêt à louer non-seulement le style de cet ouvrage, qui approche beaucoup de celui de l'*Histoire Romaine*, mais je voulois encore faire mention d'un nombre de faits très-vraisemblables rapportés par ce grave Historien, & commencer par celui-ci,

(a) *Révolutions d'Espagne*, &c. *Tom. I.* p. 4?

„ (a) Alcmond ne perdit point de temps, „ il fit avancer vers la carriere le premier des bataillons, & aussi-tôt qu'ils „ furent à portée, il ordonna d'attaquer „ ceux des Goths qui se présenterent les „ premiers. On fit pleuvoir sur eux une „ grêle de pierres & de traits dont ils „ auroient été accablés, si ces fleches „ n'eussent été relancées contre ceux qui „ les décochoient, & cela par une main „ invisible dont les Maures seuls ressen„ toient les coups; « il me fut impossible de pouvoir dire à *Racine* ce que j'avois résolu de lui apprendre. Il m'interrompit & me demanda si nos Philosophes modernes s'exprimoient de la même maniere que nos Poëtes & nos Historiens. Plusieurs de nos Philosophes, répondisje, ne se contentent pas *de surprendre la nature sur le fait*, (a) & de découvrir *des vérités qui se divisent, se subdivisent, & se ramifient* (b) *presque à l'infini*; mais ils répandent leurs bienfaits sur tous ceux qui les approchent. Par exemple, *la maison*

(a) Fontenelle, *Eloge de M.* de Tournefort.
(b) *Eloge de M.* Leibnitz.

de M. Fagon (*c*) *ressembloit à ces Temples de l'antiquité, où étoient en dépôt les ordonnances & les recettes qui convenoient aux mots différents.* Il est vrai que tous ne sont pas aussi attentifs que l'étoit M. *Fagon*; il y en a même quelques-uns qui négligent leurs propres affaires. M. de Monmort (*d*) *laissoit aller sa maison comme il plaisoit à ses domestiques, & dépensoit beaucoup en négligence*; en quoi il avoit tort, car un Philosophe doit prendre autant de soin de régler sa maison, qu'un Lieutenant de Police doit en prendre pour régler une ville. Je conviens que cela est beaucoup plus difficile qu'il ne paroît l'être. » Les citoyens d'une ville bien po-
„ licée (*e*) jouissent de l'ordre qui est
„ établi sans songer combien il en coûte
„ de peine à ceux qui l'établissent, ou
„ le conservent; à peu près comme tous
„ les hommes jouissent de la régularité
„ des mouvements célestes, sans en avoir
„ aucune connoissance; & même plus
„ l'ordre d'une police ressemble par son

(*c*) *Eloge de M.* Fagon.
(*d*) *Eloge de M.* de Monmort.
(*e*) *Eloge de M.* d'Argenson.

„ uniformité à celui des corps célestes, „ plus il est insensible, & par conséquent „ il est toujours d'autant plus ignoré, „ qu'il est plus parfait. „

Miséricorde! s'écria Racine, laissez les astres, les planettes, les mouvements célestes, & parlez-moi de maniere, s'il est possible, que je puisse vous comprendre, sans donner la torture à mon esprit. Quoi! pour me dire que la police est utile, vous faites une dissertation Astronomique? Je suis fâché, répondis-je, de vous avoir déplu; mais j'ai le malheur de trop penser. M. *Leibnitz* avoit le même défaut, (a) *il* „ *peinoit même quelquefois à parler; ce qui* „ *venoit de ce qu'il pensoit trop, & que la* „ *dose des choses qu'il avoit dans sa tête y* „ *étoit beaucoup trop forte par rapport à la dose* „ *des paroles. Une dose de paroles, dit Racine,* „ grand Dieu! quelles expressions! Si les „ mots avoient de la connoissance, je crois „ que *dose* & *parole* seroient bien éton„ nés de se trouver l'un auprès de l'au„ tre. Je suis assuré qu'ils ne s'étoient „ jamais vus unis, & qu'ils n'auroient

(a) *Eloge de M. de Leibnitz.*

„ jamais cru pouvoir l'être. C'eſt-là, dis-
„ je, un des plus rares talents de nos
„ Ecrivains modernes, & pluſieurs ne ſe
„ contentent pas de rapprocher les ex-
„ preſſions qui paroiſſent les plus paſſées,
„ mais ils allient les idées qui ſemblent
„ les plus éloignées. Par exemple, un de
„ nos Philoſophes fait mention de la
„ bouteille, de la bourſe & de la tête à
„ propos de la queſtion ſur le vuide.
„ *Voyons*, dit-il ſpirituellement, (*a*) *s'il y*
„ *a du vuide dans la nature, ou s'il n'en*
„ *eſt point d'autre que celui qui, ſelon le lan-*
„ *gage du vulgaire, ſe trouve ſouvent dans*
„ *la bouteille, dans la bourſe, ou dans la*
„ *tête*. Cela n'eſt-il pas bien galant ? Oh !
„ nos Philoſophes aujourd'hui mettent
„ de l'eſprit par-tout; ceux même qui
„ ſont les admirateurs des anciens, & qui
„ écrivent comme on écrivoit pendant
„ que vous étiez dans ce monde, ſe
„ croyent obligés de dire quelquefois de
„ jolies choſes dans des ouvrages ſérieux.
„ Un

(*a*) *Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe,* ou *Phyſique nouvelle en Dialogues, par le Pere Renault de la Compagnie de Jeſus*, Tom. I. pag. X.

„ Un Auteur moderne qui est votre grand
„ admirateur, après avoir rapporte les
„ principaux axiomes de la Logique, dit
„ ensuite : (*a*) A tous ces axiomes j'en
„ ajouterai un aussi évident pour tous
„ ceux qui vous connoissent. On ne doit
„ chercher la parfaite beauté que chez
„ Madame D***. Peut-être quelque
„ *bourru de Savant*, ou quelque *scolastique*
„ *vétilleur* me disputeront-ils l'évidence
„ de cette proposition; mais vos yeux,
„ s'ils daignent jamais se tourner par ha-
„ zard vers eux, leur en persuaderont la
„ vérité. Voilà de la galanterie, & de la
„ galanterie la plus fine. Ne vous sem-
„ ble-t-il pas de voir la Sorbonne & l'U-
„ niversité de Salamanque vaincues par
„ un regard de Madame D***? car on
„ doit entendre naturellement, par le
„ *savant bourru*, le Docteur François,
„ & par le *scholastique vétilleur*, le Théo-
„ logien Espagnol. Voilà qui est mer-
„ veilleux, dit Racine, en riant d'un ris

(*a*) *Philosophie du Bon Sens*, ou *Réflexions Philosophiques sur l'incertitude des connoissances humaines*, *Tom. I.* pag. 245.

„ moqueur ; mais que disent vos Criti-
„ ques ? Approuvent-ils toutes ces belles
„ choses ?

„ Nos Critiques, répondis-je, pren-
„ nent beaucoup de soin à faire sentir
„ toutes les beautés des Ouvrages dont
„ ils parlent. Les savants Journalistes de
„ Trévoux, qui sont les Aristarques de
„ notre siecle, non seulement approuvent
„ les Auteurs qui se servent de la nou-
„ velle Langue, mais ils les encouragent
„ par leur exemple à la cultiver. On fe-
„ roit un *gros infolio* du recueil des phra-
„ ses & des *expressions tranchantes* (a) de
„ ces Journalistes. Par exemple, pour
„ dire que le raisonnement doit être le
„ fondement d'un bon Sermon, il di-
„ sent : les *syllogismes sont la charpente d'un*
„ *bon Sermon* (b). Au lieu d'écrire sim-
„ plement, *pour convaincre le Pere* Chef-
„ fmacher *d'être un fourbe*, M. de la Cha-
„ pelle *fait un syllogisme aussi faux que le*
„ *précédent*, ils écrivent (c) M. de la
„ Chapelle *fait un syllogisme de la même*

(a) *Dissertations Littéraires*, pag. 19.
(b) *Mémoires de Trévoux*, Juillet 1726.
(c) *Mémoires de Trévoux*, Octobre 1738.

„ trempe que le précédent. Les mêmes Jour-
„ nalistes, en parlant de l'exposition des
„ sentiments de ces deux Théologiens,
„ disent élégamment : *Voilà deux Ecri-*
„ *vains appointés en faits contraires* (*a*).
„ On est charmé de voir ce mot *appointé*,
„ enlevé à la chicane, être rendu aux
„ Belles Lettres par des Journalistes éclai-
„ rés, zélés pour l'avancement des Let-
„ tres & pour tout ce qui peut servir à
„ perfectionner la Langue & l'enrichir de
„ nouveaux termes. Pour dire un *Con-*
„ *cile*, on disoit autrefois simplement un
„ *Concile*; aujourd'hui pour exprimer ce
„ seul mot, on se sert de deux autres;
„ les sages Trévousiens disent, *une Assem-*
„ *blée conciliaire* (*b*). On disoit, lorsque
„ vous étiez dans ce monde, la ressem-
„ blance d'un systême à un autre ;
„ aujourd'hui on s'exprime ainsi,
„ (*c*) la *mêmeté de deux systêmes*. Vos
„ contemporains eussent dit simplement,
„ *l'avarice d'un Libraire ne lui permet*
„ *pas d'attendre plusieurs années*; voici

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.* Juillet 1726.
(*c*) *Mémoires des Trévoux*, Avril 1728.

„ comment nos Savants Journalistes rendent cette phrase, (a) *la rapidité d'un commerce échauffé n'attend pas les révolutions des années.* Convenez qu'il faut „ avoir le génie bien grand & bien sublime pour exprimer avec autant de noblesse une chose aussi simple, & même „ aussi commune. Voyez quel assemblage „ de termes nobles, la *rapidité*, les *révolution des années*, un *commerce échauffé*: „ ne diroit-on pas que toute la nature „ est peinte par ces expressions? *La rapidité* nous présente l'idée de ces grands „ fleuves qui portent leurs eaux à la mer. „ *Le commerce échauffé* nous offre une „ vive image des troubles & des agitations de la vie humaine; & *la révolution des années* rappelle en nous le „ souvenir de tout ce qui appartient à „ la plus sublime Astronomie. „

„ Si nos habiles Journalistes donnent „ de l'élévation aux choses les plus simples, ils savent aussi parler, lorsqu'ils „ le veulent, des plus élevées d'une maniere très-naturelle. Personne au reste

(a) *Ibid*, Mai 1727.

„ ne possede aussi bien qu'eux l'art de la „ bonne plaisanterie. On ne dira point „ de ces illustres Savants ce que *Quin-* „ *tilien* a dit de *Démostene*, qu'*il avoit* „ *aimé la raillerie, mais qu'il n'avoit pu* „ *atteindre à la bonne.* On ne peut ba- „ diner plus délicatement que le font „ nos Journalistes. Par exemple, en par- „ lant des Minimes, voici comment ils „ trouvent le moyen de louer ces Reli- „ gieux. (*a*) *C'est*, disent-ils, *une louange* „ *pour cet Ordre de s'éloigner de plus en plus* „ *de son nom par la célébrité & l'étendue* „ *que lui acquiert le double mérite de la* „ *doctrine & de l'édification.* Hé bien! peut- „ on faire une allusion plus fine & plus „ fine & plus galante au mot Latin *mini-* „ *mus*, qui veut dire *très-petit.*

„ Il est vrai, *dit* Racine *en haussant les* „ *épaules*, que cela est merveilleux, mais „ je crois cependant que les Théologiens „ seront moins curieux de ces choses char- „ mantes & ingénieuses, & qu'ils écri- „ ront encore comme ont écrit les *Bos-* „ *suet*, les *Paschal*, *les Arnaud.* Les gens

(*a*) *Mémoires de Trévoux*, Juin 1726.

„ dont vous parlez, répondis-je, étoient
„ des génies secs qui n'avoient rien d'a-
„ gréable dans leur ſtyle ; nos Théolo-
„ giens s'expriment bien différemment
„ aujourd'hui. Veulent-ils parler de la
„ fin du Paganiſme & des erreurs des
„ Payens, (a) *ils marquent les différentes*
„ *erreurs qui s'étoient élevées & le temps*
„ *de leur chûte aux pieds de la foi.* Com-
„ ment trouvez-vous cette *chûte aux pieds*
„ *de la foi ?* Voilà ce qui s'appelle écrire.
„ Le même Auteur, parlant de S. Paul,
„ fait le portrait de cet Apôtre en deux
„ mots (b) : *C'étoit un génie conſéquent &*
„ *lumineux.* Mais rien n'eſt plus ſublime
„ que ce que dit un Théologien en par-
„ lant de l'eſprit ; voici ce paſſage : (c)
„ L'eſprit *ne compte pas ſa naiſſance ſui-*
„ *vant la ſupputation naturelle, il ne croit*
„ *naître, & il ne naît en effet que dans les*
„ *lieux où il s'étend & où il s'éclaire.* Rien
„ peut, à mon avis, être égalé à ce mor-
„ ceau divin, que celui-ci du même
„ Théologien : *le ton hardi de la confiance*
„ *proſterne les ames foibles.* Il faut convenir

(a) *Religion prouvée par les faits*, pag. 149.
(b) *Ibid.*
(c) *Ibid.*

„ que l'Auteur dont je vous parle, (*a*) „ *avoit des idées teintes de la ſageſſe humai-* „ *ne. Grand Dieu!* s'écria *Racine*, des „ idées teintes! *Ah! Moliere, tes* Pré- „ cieuſes Ridicules *étoient ſenſées & natu-* „ *relles, eu égard aux Théologiens.* Le cri „ que fit *Racine* m'éveilla. J'écrivis mon „ ſonge, & mes lecteurs en jugeront. „



SEIZIEME SONGE.

JE voyois pluſieurs perſonnes aſſiſes autour d'une grande table; il y en eut une qui poſa le portrait d'un homme au milieu de la table. Tous ceux qui ſe trouvoient dans cette aſſemblée tirerent de leur poche, dès qu'ils virent ce portrait, des cannes à vent, & commencerent à tirer au viſage du même portrait de petites balotes compoſées d'une pommade qui donnoit un luſtre au tableau, & produiſoit le même effet qu'auroit fait un beau vernis. J'admirois l'adreſſe des ſouffleurs à vent, lorſqu'un deux mit dans ſa canne une petite balote qu'il appeloit

(*a*) *Religion prouvée par les faits.*

l'onguent de mais. Il tira ſur le portrait & gâta, par la tache qu'il fit, tout ce que les autres avoient fait. On ôta alors le portrait & l'on en remit un autre. On fit enſuite la même cérémonie, on le colora on lui donna un nouveau luſtre; après quoi on tira ſur lui une balote de *mais*, & le ſecond portrait fut encorè plus ſali que n'avoit été le premier. Je remarquai que les femmes tiroient fort adroitement les balotes de *mais*, & beaucoup plus ſouvent que ne faiſoient les hommes: de dix portraits qui furent gâtés, il y en eut neuf qui le furent par les femmes. Cependant ennuyé de l'uniformité de mon ſonge & de ne voir que la même choſe, je m'éveillai, & je compris aiſément que nous voyons tous les jours dans les compagnies ce que je venois de rêver: on y loue pluſieurs perſonnes, & l'on détruit, par un ſeul *mais*, tout le bien qu'on avoit dit d'elles. Un *mais* eſt quelquefois ſi mauvais, qu'il eût été très heureux pour celui ſur lequel il eſt appliqué, de n'avoir point été loué.

DIX-SEPTIEME SONGE.

IL me sembloit que j'étois sur le Parnasse. Je parcourois ce fameux mont pour trouver les Muses ; je cherchois avec empressement ces savantes filles de Jupiter & de la Mémoire. Après avoir marché pendant très-long-temps sans rencontrer personne, je trouvai enfin trois vieilles femmes qui me parurent hideuses. Approchez, *me dit l'une d'elles*, que nous vous donnions la récompense que vous méritez pour avoir pris la peine de faire un aussi long chemin. Surpris d'une pareille rencontre, je fus si étonné que je ne répondis rien à la femme qui m'avoit adressé la parole. D'où peut n'aître votre étonnement, me dit-elle, & que cherchez-vous ici ? ayant eu le temps de revenir de mon étonnement : « Je cherche, *repondis-je*, les Muses ; & je vous » serois obligé si vous vouliez m'appren- » dre où je pourrai les rencontrer. » Elles n'habitent plus cette contrée, r-

pondit la vieille, nous les en avons chassées : elles ont été obligées de se réfugier chez quelques-uns de leurs partisans qui les ont reçues ; elles y vivent dans la retraite loin du tumulte & du bruit, tandis que nous régnons ici en Souveraines, & que nous étendons notre empire jusqu'aux climats où la nature semble expirer. C'est nous qui disposons aujourd'hui, non-seulement de la réputation & du mérite des gens de Lettres, mais encore des récompenses qui leur sont données : nous les élevons & nous les abaissons comme il nous plaît.

Ce que me disoit cette femme ayant excité ma curiosité, je la priai de me dire qui elle étoit. Je suis la Déesse de l'*Envie*, „ reprit-elle, & mes deux sœurs que vous „ voyez auprès de moi sont, la Déesse de „ l'*Avarice* & la Déesse de la *Folie*. Nous „ faisons rendre nos oracles par un monst„ tre qui inspire ceux qui nous invoquent. „ Suivez-moi, & vous verrez combien est „ grand le nombre de nos sujets „. Je suivis la Déesse, & étant arrivé auprès d'un antre, je vis dedans un monstre à trois têtes ; il avoit une figure semblable à celle

que les Poëtes ont donnée à Cerbere. Sur chaque tête du monstre étoit écrit le nom d'une des trois Déesses. Celle sur laquelle on lisoit l'*Envie*, dictoit ses oracles aux Poëtes; celle où étoit écrit le nom de l'*Avarice*, inspriroit les Historiens; & la troisiéme, sur laquelle on voyoit écrit en gros caracteres la *Folie*, étoit l'organe qui faisoit parler les Nouvellistes. J'apperçus auprès de chaque tête plusieurs personnes écrivant avec beaucoup d'attention : je vis certaines gens qui portoient dans leurs mains des balles, & qui s'approchoient du monstre, ils lui présentoient une de leurs balles; & la tête qui l'avoit avalée sembloit s'endormir. Ces balottes faisoient sur les têtes du monstre le même effet que produisit sur Cerbere le gâteau de miel qui lui fut donné par Enée. Lorsque les têtes du monstre étoient en repos & n'aboyoient point, les écrivains restoient dans l'inaction & n'écrivoient plus. Je fus curieux de voir ce qui étoit écrit sur les différentes balottes que ceux qui vouloient appaiser le monstre lui faisoient avaler. Je lus sur celles qu'on donnoit à la tête, sur laquelle étoit écrit le nom

de *l'Envie Balottes de louange & d'adultion :* cette tête inſpiroit les Poëtes. Sur celles qui étoient préſentés à la tête qui portoit le nom d'*Avarice* je lus *Balottes d'or* : cette tête étoit celle qui préſidoit aux écrits des Hiſtoriens. Je vis enfin cette inſcription ſur les balottes qu'on donnoit à la tête ſur laquelle on liſoit la *Folie Balottes composées d'une mixtion de poudre d'or & de coups de bâton* : cette tête étoit celle qui dictoit les écrits des Gazetiers.

J'admirois la grande quantité de monde qui cherchoit à aſſoupir le monſtre : je m'éveillai, & mon ſonge me fit penſer à ce nombre conſidérable de gens de Lettres qui déshonorant les ſciences, font de leurs talents un commerce infame, louent plus ou moins ſelon qu'ils ſont plus ou moins loués, & ſemblables à ces bandits Napolitains qui aſſaſſinent pour de l'argent, illuſtrent ou déshonorent dans leurs écrits pour une ſomme modique.



DIX-HUITIEME SONGE.

JE me trouvai dans un grand chemin qui aboutissoit à un superbe Temple, sur la porte duquel je lus, *Temple de la Gloire.* Une foule de monde y alloit ; je vis des gens de tous les états des Guerriers, des Magistrats, des Auteurs, des Peintres, des Théologiens, des Femmes de condition, des Bourgeoises, des Religieuses, des Filles de l'Opéra, des Courtisans & des Fiacres. Lorsque ces gens arrivoient à une barriere qui étoit placée à certaine distance du Temple, on leur demandoit en vertu de quoi ils prétendoient y aller, & quelles étoient les qualités qui les en rendoient dignes. Je ne doutai pas que ces gens là n'eussent tous approchant les mêmes raisons, & je pensai que ces raisons rouloient sur des motifs qui se rapportoient également à la vertu. Je fus très-étonné lorsque j'entendis la réponse qu'ils firent à ceux qui les questionnerent.

» Pourquoi, dit un des Gardes de la

» barriere à un homme d'épée, prétendez-vous aller au Temple? Parce que, » répondit-il, j'ai eu dix démêlés dont je » me suis très-bien tiré : je n'ai jamais » souffert la plus légere offense. De dix » duels où je me suis trouvé, & dans lesquels j'ai eu l'avantage de tuer six de » mes adversaires, sept de ces duels étoient » uniquement causés par des disputes qui, » dans le fond, n'étoient que des bagatelles qui n'attaquoient point mon honneur; mais j'aime la gloire, elle m'a » toujours poussé à faire mon devoir, & » je n'ai jamais cherché qu'elle dans tou» tes mes actions ». Je ne doutai pas qu'on ne traitât ce brétailleur de fou, & qu'on ne lui fermât la barriere; je fus fort étonné lorsqu'on la lui ouvrit. Il continua ensuite son chemin & entra dans le Temple.

Je vis alors un Magistrat qui dit : » Je » vais au Temple, & l'on ne sçauroit m'en » refuser l'entrée; car il n'est aucun Juge » qui fasse son métier avec plus de noblesse que moi. Bien loin d'être attentif à » suivre les affaires qui pouvoient me rap» porter beaucoup, ainsi que font tant » tant de Conseillers à qui leur Charge

» vaut dix fois ce que me vaut la mienne, » à peine vai-je au Palais trois fois l'an- » née : je passe ma vie avec des gens aima- » bles, je vis dans le beau monde, je » fuis la cohue du Barreau & l'ennui des » procès; j'aime la gloire, & je la cherche » avec empressement : tout ce qui ne me » releve point au-dessus de mon état me » paroît méprisable : ainsi l'on ne peut me » refuser l'entrée du Temple ». Le Magis- trat me parut encore plus insensé que l'homme d'épée, car il joignoit l'imperti- nence & la fatuité à la folie; cependant la barriere lui fut ouverte, & il entra dans le Temple.

Un Auteur succéda au Juge. « Qu'on » m'ouvre, dit-il, avec un air de fierté; » c'est pour moi principalement qu'est fait » ce Temple. Cela peut être, lui répon- » dirent les Gardes; mais apprenez-nous » cependant quelles sont les raisons qui » vous donnent le droit d'y entrer. C'est, » reprit l'Auteur, le violent amour que » j'ai toujours eu pour la gloire. Cet » amour m'a fait écrire des Satyres, des » Epigrammes, des Critiques sanglantes. » J'aurois pu m'occuper à d'autres Ouvra-

ges; mais ma passion pour la gloire auroit
„ été moins satisfaite. J'avois deux avan-
„ tages en écrivant des Satyres : le pre-
„ mier, c'est que j'étois sûr de la réussite
„ de mon ouvrage, puisqu'elle étoit fon-
„ dée en partie sur la malignité du cœur
„ humain ; le second, c'est que j'abaissois
„ le mérite de ceux que je regardois com-
„ me des rivaux dangereux : je conten-
„ tois ainsi doublement mon amour pour
„ la gloire „. Je ne doutai pas que les gardes ne donnassent une vingtaine de coups de leur hallebarde sur les épaules à cet Auteur, & qu'ils ne le payassent ainsi de son amour prétendu pour la gloire, qui le rendoit dans la société semblable à un chien enragé ; mais je fus bien trompé, car la barriere lui fut ouverte. Il continua son chemin, & marchant fiérement, il entra dens le Temple.

Après l'Auteur, vint un Peintre, „ Vo-
„ yez, dit-il aux Gardes, ce que m'a fait
„ faire l'amour de la gloire „. Alors il montra un petit tableau dans lequel il y avoit quelques figures toutes nues, peintes dans les attitudes les plus impudiques. „ J'ose
„ me flatter, ajouta-t-il, que personne

„ n'a pu atteindre au point où je suis parvenu. L'amour de la gloire m'a fait sacrifier vingt ans de peine & de travail. J'aurois pu peindre des tableaux plus modestes, mais ils m'auroient acquis moins de réputation „ Oh! pour celui-là, dis-je en moi-même, je suis bien persuadé qu'il ne passera pas plus avant; car il seroit contre toute les regles du bon sens de croire qu'on pût parvenir à la gloire par des infamies. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis qu'on lui ouvrit la barriere, & qu'il alla porter son tableau dans le Temple!

Un Théologien vint après le Peintre. „ Hé quoi! dit-il, vous ne connoissez point mon nom? Ce nom suffit pour que vous m'ouvriez la barriere, sans que je sois obligé de parler. Nous ne doutons pas, répondit un des Gardes, que vous ne portiez un nom très-digne de vous donner l'entrée du Temple, mais nous vous avouons que nous l'ignorons. Cela montre, dit le Théologiens d'un air méprisant, votre ignorance crasse. Hé bien! apprenez que je m'appelle le Docteur Massuacotorius; mes Ouvrages de

„ controverse feront l'admiration de tous
„ les siecles futurs. Je me suis surtout ap-
„ pliqué à prouver que rien n'est si con-
„ damnable que la tolérance, & j'ai dé-
„ montré que tout Prince véritablement
„ chrétien doit exterminer les hérétiques,
„ & employer contre eux la rigueur des
„ Loix les plus severes, & *que le systême*
„ *de la tolérance est un systême impie* (*a*).
„ J'ai à l'exemple des illustres Journalis-

(*a*) Ce sont là les expressions dont se servent les Journalistes de Trévoux dans leurs Mémoires pour le mois d'Octobre 1738, dans l'examen d'un Livre écrit par le célebre Armand de la Chapelle. Il est étonnant qu'on empêche tous les jours en France d'imprimer des Livres dans lesquels il y aura peut-être quelques mots qui auront déplu à un Examinateur, & qui dans le fond seront non-seulement sans conséquence, mais même très-innocents, tandis qu'on permet de soutenir publiquement un dogme capable de nuire infiniment à l'Etat. Nous venons d'éprouver actuellement la haine que l'intolérance a fait naître en Angletere contre le Catholicisme. Prenons-nous les Nations étrangeres pour des Nations composées, ou d'insensées ou d'imbécilles? Nous leur disons dans des occasions essentielles qu'elles n'ont rien à craindre de l'intolérance du Catholicisme, & nous souffrons que des Corps Religieux, qu'on fait avoir une grande influence sur les affaires de la Religion, impriment & soutiennent au milieu du Royaume, que le systême de la tolérance est impie. Que dit à cela un Anglois? Le voici. „ Je conviens que le jeune

„ tes de Trévoux, publié hautement que
„ j'étois non seulement intolérant, mais
„ que *je me faisois une gloire de l'être* „. Ce Théologien, dis-je, n'est point un homme avide de gloire, mais un tigre altéré de sang & de carnage. Les maximes cruelles de ce Théologien, si elles étoient suivies, plongeroient l'Europe dans des flots de sang : le Catholique détruiroit le Protestant par principe de Religion, & le Protestant chercheroit à anéantir le Catholicisme par représailles & par crainte ; car quelle sureté peut-il jamais espérer avec des gens qui disent qu'il est impie de le tolérer, & qu'il faut absolument le détruire ? Dans le temps que je faisois ces réflexion, on ouvrit la barriere au Théologien : il entra dans le Temple, & il y trouva beaucoup d'hommes aussi fous qu'il étoit méchant, qui se laisserent séduire par ses sophismes & par son enthousiasme, & qui le regarderent comme un défenseur zélé de la vérité.

„ Prétendant est un Prince rempli de valeur &
„ d'un grand mérite. Il m'assure qu'il sera tolé-
„ rant ; mais il peut devenir dévot, son génie
„ peut s'affoiblir par l'âge, & son Confesseur
„ lui dira que la tolérance est une impiété.

Une femme de condition succéda a Théologien. „ Hola hé, hola! dit-elle, „ qu'on ouvre à une femme de ma naissance, & qui sait si bien en soutenir la „ gloire. „ *Oserions-nous, Madame, dit un Garde, vous demander comment vous vous conduisez pour donner un nouvel éclat à celui de votre naissance?* „ Je vis, „ répondit-elle, comme il convient que „ je vive : je passe une partie de la journée „ à ma toilette, le reste est employé aux „ spectacles, à la table, au jeu. Ma mai- „ son est la meilleure de Paris, c'est le „ rendez-vous de tous les gens aimables. „ Je ne trouve pas que mon mari soit di- „ gne d'être mis parmi eux ; aussi le vois- „ je à peine une fois dans le mois. J'ai „ deux filles qui sont au Couvent, & j'es- „ pere de ne les voir que le jour qu'elles „ se feront religieuses, ou que leur pere „ les fera sortir du Couvent pour les ma- „ rier. Je joins à une conduite aussi noble, le „ talent de chanter avec beaucoup de grace „ une chanson à table, & j'ai même la „ gloire de passer dans toute la ville pour „ la femme qui sait le mieux des Vaude- „ villes. Entrez, Madame, entrez, dirent

„ les Gardes : si l'on vous refusoit l'entrée
„ du Temple, il faudroit l'interdire aux
„ femmes les plus aimables de la Cour,
„ & qui font le plus de bruit „.

Après la Femme de condition, vint une Bourgeoise qui crioit de toute sa force :
„ Allons donc ; Messieurs, ouvrez donc.
„ Pour qui prenez-vous une femme de ma
„ sorte ? Autant vaudroit-il que mon beau-
„ frere ne fût point Elu, mon cousin
„ Baillif, mon pere Payeur de rentes, &
„ mon mari premier Commis de la Doua-
„ ne. Toutes ces alliances, Madame, dit
„ un Garde, ne vous donnent aucun droit
„ pour entrer dans le Temple. Com-
„ ment, dit-elle avec emportement, ne me
„ donnent aucun droit pour entrer dans
„ le Temple ? Et la dépense que je fais
„ qui ruine mon mari & mes enfants,
„ ne m'a-t-elle pas acquis la gloire d'être
„ la femme la plus généreuse de mon
„ quartier ? N'est-ce pas l'amour que j'ai
„ pour la gloire qui m'a fait vendre une
„ maison de campagne pour avoir tou-
„ jours des habits magnifiques ? Toutes
„ les personnes qui me connoissent ne
„ conviennent-elles pas que je fais ma

„ mettre du meilleur goût du monde ?
„ Les femmes qui logent dans le Faux-
„ bourg S. Martin, & qui veulent être
„ habillées comme les Dames de la Cour,
„ ne viennent-elles pas me consulter ?
„ N'ai-je pas enfin la gloire d'être l'oracle
„ de la rue Quinquempoix pour tout ce
„ qui regarde la parure ? Sont-ce là des
„ titres pour entrer dans le Temple ? Sans
„ doute, Madame, répondirent les Gar-
„ des ; la barriere vous est ouverte. Con-
„ tinuez de jouir paisiblement de la gloire
„ de ruiner vos amies par votre exemple,
„ & de les rendre de mauvaises copies des
„ femmes de la Cour.

Uue Religieuse se présenta à la barriere :
„ *Ave Maria* : Messieurs ouvrez-moi, je
„ suis la Supérieure du Couvent des Do-
„ minicaines. Ma chere Sœur, dit le Garde,
„ il y a beaucoup de Supérieures de Cou-
„ vent dans le monde, & si elles avoient
„ toutes le droit d'entrer dans le Temple,
„ il seroit rempli par des Supérieures.
„ Aussi, Monsieur, répondit la Religi-
„ euse, ce n'est point en qualité de Su-
„ perieure que je vais au Temple ;
„ mais ce qui me donne le droit d'y entrer,

„ c'eſt la conduite que j'ai tenue pour „ devenir Supérieure, & celle que j'obſerve „ depuis que je la ſuis. J'ai ſoutenu avec „ une conſtance infinie les traverſes que „ j'ai eue à eſſuyer de mes ennemies & de „ mes rivales : j'ai employé toute la pen- „ ſion que me faiſoient mes parents à faire „ des préſents au Provincial des Domini- „ cains & au Pere Directeur du Couvent. „ J'ai eu la conſtance de me paſſer de tout „ ce qui pouvoit me faire plaiſir, & l'a- „ mour que j'avois pour la gloire étoit ſi „ fort, que ne croyant pas les préſents „ un moyen aſſez certain pour m'aſſurer „ du ſuffrage du Provincial, quoiqu'il „ fût déja âgé & qu'il eût une figure dé- „ ſagréable, je cherchai à lui donner de „ l'amour. Je fus aſſez heureuſe pour en „ venir à bout ; j'eus la gloire d'échauf- „ fer un cœur déja glacé par le froid des „ années : je devins enfin Supérieure par „ le crédit de mon nouvel adorateur. De- „ puis que je la ſuis, j'ai cru que je „ devois toujours tenir la même con- „ duite, parce que mon union avec lui „ augmente mon crédit ſur la Communau- „ té. Je cache aiſément une intrigue que

„ je couvre du voile de la Religion, & „ qui a pour prétexte les biens temporels „ & ſpirituels de la Communauté ; ainſi „ j'ai ſi bien arrangé mes affaires, qu'il „ n'eſt aucune Supérieure en France dont „ la gloire égale la mienne. Entrez, en- „ trez, dit le Garde, voilà la barriere „ ouverte, ma très-Révérende Mere. C'eſt „ à peu près par les mêmes principes que „ les vôtres que la Sœur Cadiere s'eſt ac- „ quiſe une gloire immortelle, & je ne „ doute pas que votre exemple ne ſoit „ ſuivi par bien des Religieuſes & des dé- „ votes qui aimeront la gloire „.

Une Fille de l'Opéra vint à la barriere. Elle étoit aſſez jolie, il y avoit dans ſon maintien quelque choſe de gêné & de compoſé : elle vouloit affecter les airs d'une femme de condition, & les manieres d'une fille ſans éducation prenoient, malgré elle, le deſſus. A chaque inſtant elle s'écoutoit en parlant : on auroit cru qu'elle avoit de l'eſprit ſi elle n'eût parlé qu'un ou deux moments ; mais à trois ou quatre choſes ſpirituelles qu'elle avoit appriſes par cœur & qu'elle avoit l'art de placer, ſuccédoient des diſcours peu ſéants,

&

& qui se ressentoient de la licence de ses mœurs. « Ouvrez-moi, je vous prie ;
» Messieurs, dit-elle, je suis une Fille de
» l'Opéra qui aime la gloire à la fureur ;
» c'est elle qui regle toutes mes actions.
» Une fille de l'Opéra qui aime la gloire
» & qui la prend pour regle de ses actions,
» dirent les Gardes ! Nous en connoissons
» bien peu à qui cela puisse convenir ;
» passe encore si vous parliez des Comé-
» diennes : plusieurs donnent du lustre
» à l'art des Sophocle, non-seulement par
» leurs talents, mais encore par leurs sen-
» timents & par leur conduite. Si vous ai-
» mez la gloire, vous êtes dans les Opéras
» des pays étrangers, où vous êtes sans
» doute cette austere Sale dont Voltaire a
» célébré la vertu & les graces ; ou cette
» sage Barbarini, dont le spirituel Mon-
» crif a fait l'éloge ; ou l'aimable & spi-
» rituelle sœur de cette Cochois, née pour
» illustrer les talents du théâtre, & pour
» montrer que les qualités d'un Acteur
» reçoivent un nouvel éclat par des con-
» noissances qui semblent quelquefois y
» avoir peu de rapport. Je ne suis, répon-
» dit la Fille de l'Opéra d'un air piqué,

„ aucune de ces trois personnes ; je les
„ considere même très-peu, & les regarde
„ comme des sottes qui sont les dupes
„ d'un préjugé ridicule. La sagesse n'est
„ point faite pour les filles de l'Opéra ; elle
„ leur est aussi préjudiciable que ce que
„ l'on appelle *belle passion, sentiments*. Pour
„ moi je me suis bien gardée de suivre ja-
„ mais le goût que j'ai pu sentir pour un
„ amant plutot que pour un autre, l'or m'a
„ toujours déterminée, & celui qui m'en
„ donnoit le plus, étoit celui qui avoit le
„ plus de droit sur mon cœur. Je conten-
„ tois ainsi mon amour pour la gloire : j'a-
„ vois des habits, des diamants, j'arrivois
„ au Palais-Royal dans un carrosse doré,
„ & j'y voyois venir à pied cette Salé dont
„ vous me vantez la stérile sagesse. C'est
„ par une conduite aussi sensée que la
„ mienne, que j'ai trouvé le secret de jouir
„ de la gloire, d'être mieux nipée que tou-
„ tes mes autres camarades. Il y a peu de
„ femmes de condition à Paris qui soient
„ logées aussi magnifiquement que je la
„ suis ; j'ai réparé par mon adresse les mal-
„ heurs de ma naissance & de ma jeunesse.
„ Je naquis la fille d'une pauvre femme

„ qui demandoit l'aumône. Lorsque j'eus „ atteint un certain âge la misere me „ força d'entrer dans une maison dans „ laquelle j'etois forcée de prodiguer „ mes charmes au premier venu : ce mé„ tier me lassa bientôt, il blessoit ma „ vanité. Enfin je trouvai le moyen de „ sortir de ce lieu, & j'eus la gloire, „ malgré l'injustice que m'avoit fait le „ destin, de parvenir au rang de fille „ entretenue. Mon ambition n'étoit point „ encore satisfaite, je voulus être con„ nue du public ; j'eus la gloire d'être „ reçue à l'Opéra, & je fus préférée à „ toutes les autres filles du magasin. „ Depuis que je suis au théatre j'ai quitté „ mes anciens amants ; ils n'étoient plus „ dignes de moi. J'ai pris plusieurs Sei„ gneurs successivement : quelquefois j'en „ ai eu deux ou trois à la fois ; & plusieurs „ ont été si épris de mes charmes, que j'ai „ eu la gloire de les ruiner. Ah ! Made„ moiselle, dirent les Gardes, on ne peut „ être plus digne que vous d'entrer dans „ le Temple. Allez y montrer vos charmes „ & exercer leur pouvoir ; jouissez-y de la „ gloire de déranger les affaires des fils de

„ famille qui y sont, jusqu'à ce que le Magistrat ou une lettre de cachet vous en fasse sortir pour aller à la Salpêtriere. „

Un Courtisan vint ensuite. Malgré sa politesse, la dissimulation & l'envie paroissoient peintes sur son visage. „ Messieurs, dit-il aux Gardes, le métier que je fais annonce assez que l'entrée du Temple doit m'être accordée. Tous les moments de ma vie sont employés à l'avancement de ma gloire; c'est à l'amour que j'ai pour elle, c'est à cette noble passion que j'ai sacrifié, depuis mon enfance, tout mon repos. J'étois né riche, je sortois d'une maison connue par les services qu'elle a rendus à l'Etat; j'aurois pu vivre tranquillement & dans l'abondance les Hyvers à Paris, les Etés dans mes terres, ou m'avancer dans le Service, & occuper un jour un des premiers emplois de l'armée: mais j'ai préféré d'acheter une Charge à la Cour, parce que j'ai cru ce chemin plus propre qu'aucun autre à me conduire à la gloire: aussi je puis me flatter d'avoir réussi dans mes projets. J'ai eu assez d'habileté pour faire voir-

„ ber mes rivaux dans tous les panneaux
„ que je leur ai tendus ; j'ai gagné la con-
„ fiance des uns par de fausses confidences ;
„ j'ai brouillé les autres avec ceux qui
„ pouvoient leur procurer quelques avan-
„ tages sur moi ; j'ai donné finement un
„ ridicule à plusieurs ; & tandis que je
„ louois en eux des vertus qui ne pou-
„ voient les rendre estimables qu'auprès de
„ quelques Philosophes misantropes, je
„ relevois tous les ridicules qu'ils avoient,
„ je leur en prêtois même qu'ils n'avoient
„ point, & je les exposois ainsi à la risée
„ d'un nombre infini de génies superficiels
„ qui sont plus affectés par le ridicule que
„ par le vice, parceque chez eux ce qui
„ s'appelle bienséance, est d'un prix infi-
„ niment plus grand, que ce qui est vertu
„ véritable. Enfin je puis me flatter que
„ parmi les plus habiles Courtisans aucun
„ n'a su mieux profiter des intrigues de
„ Cour. J'ai toujours eu à ma disposition
„ les femmes qui avoient du crédit ; j'ai
„ gagné les unes par des présents ; les au-
„ tres par des assiduités & par des atten-
„ tions : je n'ai point dédaigné de faire
„ agir auprès d'elles leurs femmes de cham-

» bre que j'avois eu la prudence d'engager par des récompenses considérables à me servir auprès de leurs maîtresses. » Tant de peine & de soins m'ont acquis » cette gloire à laquelle j'aspirois depuis » si long-temps, & parmi les Courtisans » il n'en est aucun qui soit plus considéré » que moi. Je jouis du précieux avantage » d'être inutilement envié à la Cour, & » d'être considéré à la ville comme un » homme qui a un grand crédit. » Pendant que ce Courtisan parloit, je disois en moi-même, les Gardes vont sans doute répondre à ce méchant homme : Ce que vous appellez gloire n'est qu'un faux honneur acquis par une bassesse infâme. Osez-vous avouer que votre vie n'a été employée qu'à nuire à tous ceux qui ont eu le malheur de se trouver en quelque concurrence avec vous ? Vous êtes dans une grande erreur de vous croire fort considérable, parce que plusieurs personnes vous rendent des soins & des respects : ils vous honorent par la même raison que certains peuples adorent & prient le Diable ; votre gloire est celle d'une Intelligence infernale. . . . .

Tandis que je faisois ces réflexions la barriere fut ouverte au Courtisan. La surprise où j'étois de voir le Courtisan entrer dans le Temple fut augmentée par les discours d'un Fiacre (a) qui se présenta à la barriere. « Que voulez-vous, notre ami, » lui dirent les Gardes ? éloignez-vous » d'ici. Hé ! pourquoi voulez-vous que je » m'éloigne ? répondit le Cocher ? Je » prétends aller au Temple. Comment » diable j'aurois donc volé mon maître » inutilement, & risqué d'être pendu pour » acquérir de la gloire, & je n'entrerai » point dans le Temple ? Allons, Messieurs, ouvrez-moi, ou par la jarni » nous allons voir beau jeu. Doucement, » doucement, répondit un Garde, il ne s'a» git point ici de voie de fait ; dites-nous, » sans vous emporter, quelle est la gloire » que vous avez acquise. Comment quelle » gloire j'ai acquise, reprit le Fiacre ? Je » suis de tous mes camarades celui qui est » toujours le mieux vêtu. J'ai pour maîtresses les plus jolies servantes de Paris ; » appellez-vous cela des prunes ? J'ai tou-

(a) C'est apparemment le célebre Fiacre de M. de Marivaux dans sa *Marianne*.

„ jours eu l'ambition de me distinguer, &
„ mon pere & ma mere me disoient, lors-
„ que j'étois jeune, que l'amour que j'a-
„ vois pour la gloire me feroit devenir
„ voleur. Ils me prédisoient la vérité : car
„ peu de temps après je volai un maître
„ que je servois en qualité de laquais :
„ je vins à Paris & je me fis faire deux
„ habits. Il m'arriva ensuite un assez grand
„ malheur : un de mes camarades, qui ai-
„ moit autant la gloire que moi, me vola
„ une partie de l'argent que j'avois pris
„ à mon maître. Depuis j'ai juré de n'avoir
„ plus d'ami qui ait de l'ambition ; car
„ il me reste encore assez de ce que j'ai
„ enlevé pour me donner des habits, & je ne
„ veux pas avoir risqué d'être pendu pour
„ satisfaire la gloire d'un autre fripon „.

Les discours de ce Fiacre m'éveillerent, & je fus persuadé que les différentes idées que les hommes attachent à ce qu'ils appellent *gloire*, est la cause principale de toutes les mauvaises actions qu'ils commettent. Cependant les autres hommes qui ont les mêmes idées qu'eux leur accordent, à cause de cette prétendue gloire, des honneurs & des distinctions. Le

Fiacre, ainsi que le Courtisan, a ses admirateurs.

DIX-NEUVIEME SONGE.

J'Etois au pied d'une haute montagne sur laquelle plusieurs personnes montoient : je fus curieux de voir ce qu'elles y alloient faire, & je les suivis. Lorsque je fus arrivé au milieu de la montagne, je vis que celles qui y étoient, buvoient avec avidité de l'eau d'une fontaine, auprès de laquelle il y avoit des gens de toutes les conditions. Lorsque ces personnes avoient avalé une certaine quantité d'eau, on auroit cru qu'elles étoient ivres : elles parloient très-souvent sans sçavoir ce qu'elles disoient ; elles décidoient avec un air d'autorité sur des matieres dont elles n'avoient aucune connoissance ; elles jugeoient des Ouvrages qu'elles n'avoient jamais lus ; elles parloient de vers sans sçavoir les regles de la versification ; elles prononçoient des décisions qu'elles croyoient infaillibles sur le mérite des Pein-

tres, des Sculpteurs, des Graveurs, sans avoir la moindre idée du dessein; elles jugeoient de la Musique & n'avoient point d'oreille. Enfin rien ne parut plus ridicule que les discours de tous ces gens; cependant ils donnoient le titre de *choses spirituelles* aux sottises & aux impertinences qu'ils débitoient, les uns avec emphase & fort gravement, les autres avec beaucoup de pétulance.

J'ouis une femme qui disoit à un Evêque, " Monseigneur, je ne saurois souffrir ces niaiseries dont les Auteurs de " notre temps inondent l'Europe. Il faut " avoir perdu entiérement le goût pour " lire *Acajou* (a) sans bâiller, *Grigry* sans " dormir dès la quatrieme page, & *Adélaïde* sans être ennuyé à la mort. Je " m'occupe à une lecture également utile " & instructive, je lis l'*Histoire Romaine* de " Catrou : la précision qui regne dans ce " Livre me charme; le stile en est d'une " noble simplicité, & tel qu'il convient à " l'Histoire. Connoissez-vous l'*Histoire de* " *Charles XII*, Roi de Suede, écrite par

(a) De M. l'Abbé de Voisenon, & dont l'Epître Dédicatoire au Public est de M. Duclos.

» M. Norberg Chapelain du Roi. C'est
» là ce qu'on doit appeller un charmant
» Ouvrage, dans lequel on apprend des
» choses bien intéressantes, & que Vol-
» taire a ou oubliées parce qu'il n'étoit
» point instruit, ou supprimées par mali-
» ce. Par exemple, Voltaire fait porter
» au Général Liewen un habit rouge ga-
» lonné au siege de Thorn. L'habile &
» exact Norberg releve cette bévue &
» assure positivement que le galon n'étoit
» point sur un fond rouge. Voilà ce qu'on
» appelle écrire avec exactitude. Il faut
» avouer que nos François ne sont pas
» propres à écrire l'Histoire; notre de
» Thou est un très-petit garçon, eu
» égard à l'exact & éclairé Hubner, & Pre-
» vôt d'Exiles, malgré l'approbation de
» l'Auteur des *Lettres Juives*, & celle de
» quelques autres Ecrivains qui veulent
» s'ériger en juges de la République des
» Lettres, ne me paroît pas un homme
» fort spirituel: il est vrai que le Public
» reçoit avidement tout ce qui sort de sa
» plume, mais le goût du Public est si
» mauvais, que des gens d'esprit tels que
» nous, ne doivent y faire aucune atten-

» tion. Vous avez raison, Madame, dit
» l'Evêque; je viens d'éprouver la vérité
» de ce que vous dites. Vous connoissez
» mon dernier Mandement, c'est une
» pièce parfaite; elle a été peu approuvée
» du Public. Les Sermons que j'ai fait
» imprimer ne se vendent point; on leur
» préfere ceux de Bourdaloue & de Massil-
» lon; cela est pitoyable.

Les discours des gens que j'avois vu boire à la fontaine m'empêcherent de goûter de son eau: j'étois prêt à descendre au pied de la montagne, lorsqu'un homme m'aborda & me dit: „ Monsieur,
„ vous êtes à la source du bel esprit, &
„ vous ne buvez point? Quoi! répon-
„ dis-je, la fontaine que je vois est la
„ fontaine de l'esprit? Oui, reprit-il,
„ c'est elle-même, & dès que vous au-
„ rez bu de son eau vous serez aussi éclairé
„ & aussi aimable que nous le sommes.
„ Si les eaux de cette fontaine, repli-
„ quai-je, rendent les hommes tels que
„ le sont ceux que je vois ici, je me con-
„ tente du bon sens, & je renonce à ja-
„ mais au bel esprit. Conservez-le donc, me
„ dit en haussant les épaules l'homme qui

„ me parloit, votre triste bon sens. Allez,
„ Monsieur, allez, vous pourrez un jour
„ acquérir l'estime des Vénitiens & des
„ Hollandois. Il reste encore au bon sens
„ ces deux endroits en Europe : il ose y pa-
„ roître sans être orné par le bel esprit ;
„ mais ailleurs, dès qu'il est seul, il est
„ honni. „

Je quittai cet homme, & je songeois à descendre de la montagne, lorsque j'apperçus au sommet quelques personnes : j'avois beaucoup à monter pour les joindre ; cependant je voulus contenter ma curiosité, & après avoir marché quelque temps j'arrivai au haut de la montagne. J'y trouvai une seconde fontaine, autour de laquelle étoient rangées quelques personnes qui, en buvant de son eau, s'entretenoient sur diverses matieres, & joignoient au bon sens beaucoup d'esprit. J'apperçus parmi ces personnes, des gens de toutes les nations de l'Europe. Le Duc de Nivernois étoit entre Crébillon pere & Crébillon fils : la Chapelle, Chass, Jon-court, parloient avec le Marquis Nicolini, & quoique ce dernier fût Ecclésiastique Romain, les autres trois Mini-

tres de l'Evangile, ils agitoient sans aigreur & avec une érudition infinie des matieres de controverse. Voltaire lisoit d'excellents vers au Duc de Richelieu; Titon du Tillet raisonnoit avec le Duc d'Elbeuf; Perard communiquoit ses jugements sur les Ouvrages nouveaux à l'illustre Directeur de l'Académie de Londre. Je vis aussi des femmes autour de la fontaine. La Marquise du Châtelet lisoit ses Ouvrages à Cassini & à Moyran; il n'étoit plus question de la dispute qu'elle avoit eue avec ce dernier. La Chaussée consultoit le Marquis d'Herouville sur une de ses Comédies; Bernard récitoit son Art d'aimer à l'ingénieuse Cochois; Falconet parloit tantôt aux uns, tantôt aux autres, & plaisoit à tous; le Marquis Maffei s'entretenoit avec le Président de Montesquieu; & l'Abbé de Bernis étoit placé entre le Comte de Forcalquier & la Duchesse d'Aiguillon.

Charmé de l'effet que produisoit cette fontaine, j'allois en boire, lorsque je fus assez malheureux pour m'éveiller, & je ne retirai d'autre avantage de mon songe que de connoître que la fontaine du faux

esprit est bien différente de celle du vrai. Tout le monde peut aller boire à la premiere, & ses eaux ne servent qu'à gâter le bon sens & rendre ridicules ceux qui ne le seroient point. La seconde est fréquentée & connue d'un petit nombre de personnes; son eau assaisonne la raison d'un sel qui la rend plus piquante, plus agréable.

VINGTIEME SONGE.

JE dormois profondément; & contre mon ordinaire je ne rêvois point, lorsque tout à coup je crus voir Mercure descendant du ciel sur la terre: il tenoit dans sa main un énorme *in-folio* dont les couvertures paroissoient très-usées. Lorsqu'il fut auprès de moi, il me dit d'un air moqueur: „ Foible mortel qui passes „ ta vie à vouloir pénétrer les secrets „ des Dieux, & qui es assez insensé pour „ espérer de connoître ce qui est au-dessus de l'essence humaine; que donnerois-tu si je te montrois le Livre des

„ destins, & que j'exposasse à tes yeux le
„ sort qu'ont eu tous les mortels ?

„ Je serois, répondis-je au Dieu qui
„ me parloit, bien plus curieux de voir
„ celui qu'auront les hommes qui vivent
„ à présent, & qui vivront dans la suite.
„ Ha ha, dit Mercure en riant, je te
„ trouve un plaisant original de vouloir
„ connoître ce que les Dieux ne connois-
„ sent pas eux-mêmes. Moi qui te parle,
„ moi qui tous les jours bois dix tasses de
„ nectar à côté de Jupiter mon pere, je
„ ne connois les choses que lorsqu'elles
„ sont arrivées ou lorsqu'elles arrivent :
„ il n'y a que le Destin, qui est le plus
„ puissant des Dieux, qui sache vérita-
„ blement l'avenir, & tout ce que Jupi-
„ piter dit quelquefois à ce sujet, n'est
„ que des conjectures semblables à celles
„ des Astrologues ; pour une fois que le
„ hazard les vérifie, la suite des temps
„ les dément trente. Il est vrai que le Sire
„ Jupin est un peu plus habile que nous
„ dans l'art de la divination, étant le
„ pere des Dieux, & par conséquent le
„ plus vieux des habitans de l'Olympe
„ après Monseigneur son pere Saturne

» qui n'est plus aujourd'hui qu'une Di-
» vinité sans pouvoir, & qui s'est retiré
» dans un Monastere de Prêtres Phry-
» giens, où il passe sa vie dans la re-
» traite. Il n'en est pas moins vrai ce-
» pendant que tout ce que dit Jupiter
» dans les oracles qu'il rend, n'est fondé
» que sur des conjectures, & sur l'expé-
» rience que lui donne son grand âge.

» Mais, répondis-je à Mercure, com-
» ment est-il possible que Jupiter, vous
» & les autres Dieux, vous ignoriez les
» arrêts du Destin, & les choses dont il
» a prescrit les dispositions, puisqu'il vous
» confie son Livre, & que vous êtes les
» maîtres de le parcourir d'un bout à l'au-
» tre? Si vous voulez sçavoir ce qui arri-
» vera dans mille ans, que ne cherchez-
» vous dans ce Livre l'endroit qui parle de
» ce temps éloigné? Nous aurions beau
» chercher, repliqua Mercure, nous ne
» trouverions rien, & nous ne verrions
» que du papier blanc. Quoi! repris-je,
» le Destin n'écrit pas dans son Livre les
» destinées humaines, & n'y arrête point
» d'une maniere inévitable la suite de tous
» les événements? »

„ Tout est écrit, répondit Mercure,
„ dans le Livre du Destin ; mais ce qui
„ n'est point encore arrivé, ou qui n'ar-
„ rive point actuellement, est non seule-
„ ment illisible, mais même invisible
„ aux yeux des habitants de l'Olympe,
„ ainsi qu'aux yeux des foibles mortels.
„ La partie du Livre du Destin qui trai-
„ te des choses futures, paroît n'être que
„ du simple papier blanc. Cependant, dis-
„ je à Mercure, tous les événements fu-
„ turs y sont écrits ? Sans doute, repli-
„ qua le Dieu, ils y sont même écrits
„ de façon qu'ils sont inévitables, mais
„ inconnus jusqu'à ce qu'ils arrivent.
„ Alors le temps répand dessus la page
„ où se trouve marqué l'événement qui
„ a lieu ; une certaine liqueur qui rend
„ noire l'encre blanche avec laquelle le
„ Destin écrit, & qui fait paroître ce
„ qu'il cache jusqu'au moment de l'exé-
„ cution.

„ Ne pourroit-on point, demandai-je
„ à Mercure, composer, par le moyen de
„ quelque habile Chymiste la même li-
„ queur dont se sert le Temps pour dé-
„ voiler les événements ? Cela est impos-

„ ſible, répondit Mercure & nous autres
„ Dieux nous ſommes trop ſages pour
„ aller tenter d'exécuter une choſe dont
„ nous connoiſſons évidemment l'impoſ-
„ ſibilité. Il eſt vrai que nous ſommes
„ bien aiſes que les hommes penſent que
„ nous pouvons avoir le même ſecret
„ que le Temps ; car s'ils étoient per-
„ ſuadés du contraire ils ceſſeroient bien-
„ tôt de nous faire des ſacrifices, & nos
„ Autels ſeroient abandonnés ; point de
„ victimes, point d'offrandes. A quoi
„ ſerviroit-il de faire des ſacrifices à des
„ gens qui ne ſavent point ce qui doit
„ arriver, & qui par conſéquent ne peu-
„ vent pas non ſeulement donner les biens
„ qu'on leur demande, mais qui ignorent
„ même ſi l'on les obtiendra par le Deſ-
„ tin ? Par exemple, lors du ſiege de
„ Troye nous combattions, nous autres
„ Dieux, les uns contre les autres, nous
„ étions auſſi acharnés au combat que
„ les Héros Grecs & Troyens, pluſieurs
„ de nous furent bleſſés par les armes de
„ leurs ennemis. Penſez-vous que ſi nous
„ avions ſu véritablement à quoi abouti-
„ roient les peines & les chagrins que nous

» mois complets & révolus ; toutes » ces choses, quelque contraires qu'el» les soient à la raison, ont été reçues » des Romains & des Grecs comme des » choses très-certaines. Il en a coûté la » vie à Socrate pour avoir osé attaquer des » mysteres aussi sacrés, & plusieurs Phi» losophes se sont eux-mêmes exilés vo» lontairement d'Athenes pour ne point » avoir le même sort que lui. Les Ro» mains ont été plus zélés pour notre » culte que les Grecs ; & ce qui prouve » encore plus combien peu nous avons » à craindre de la raison des hommes, c'est » que parmi les Grecs & les Romains, » c'est-à-dire parmi les nations les plus » éclairées, plusieurs hommes célebres, » par leur éloquence & par leurs connois» sances, ont employé toute la sagacité » de leur esprit à défendre le culte de » nos autels contre ceux qui ont osé l'at» taquer.

» Vous me faites connoître évidem» ment, répondis-je à Mercure, que » ce n'est pas une marque de la vérité » d'un systême qu'il soit cru & défendu » par d'habiles gens, puisque les plus ab-

„ ſurdes ont trouvé de zélés défenſeurs"
„ parmi leſquels il y avoit de très grands"
„ hommes, & le plus fort argument en"
„ faveur du pyrrhoniſme est ſans doute"
„ celui qu'on fait ſur la bizarrerie des"
„ opinions qui ont ſervi de baſe à la cro-"
„ yance des principaux Chefs des ſectes."
„ Ces opinions ſont non-ſeulement oppo-"
„ ſées les unes aux autres, mais encore"
„ directement contraires aux notions les"
„ plus claires."

„ Les uns ont voulu que la matiere"
„ fût composée de parties qui n'étoient"
„ pas matérielles & qui n'avoient aucune"
„ étendue, & par un enchaînement de"
„ ſophiſmes ils ont établi que pluſieurs"
„ êtres ſans étendue pouvoient produire"
„ par leur jonction un être étendu. Cela"
„ est auſſi contradictoire que de dire que"
„ le néant peut former les corps. Ce ſyſ-"
„ tême, tout abſurde qu'il est, a fait dans"
„ le monde une fortune aſſez honorable."

„ Les autres ont mis dans la matiere"
„ une certaine vertu occulte dont ils ne"
„ connoiſſoient ni la cauſe ni l'eſſence."
„ Par le moyen de cette vertu, à laquelle"
„ ils donnoient le nom d'*attraction*, les"

„ planetes étoient suspendues dans un
„ vuide immense : le Soleil, qui est leur
„ centre commun, les attiroit à lui par
„ son attraction ; les planetes au con-
„ traire avoient dans elles une force cen-
„ trifuge, autre vertu occulte qui les
„ éloignoit du Soleil. Or dans cette op-
„ position de *force attractive* & *force cen-*
„ *trifuge*, les planetes ne peuvent pren-
„ dre le chemin qui les conduiroit au
„ Soleil ; elles ne peuvent prendre celui
„ qui les en éloigneroit ; elles en font
„ un troisieme. Ainsi par le moyen de
„ deux vertus occultes dont non seule-
„ lement on ne comprend pas la possi-
„ bilité, mais dont la raison démontre
„ l'impossibilité, on prétend expliquer le
„ cours des astres, & presque tous les
„ phénomenes de la nature.

„ Ce systême a semblé pendant un
„ temps devoir détruire tous les autres,
„ & il a eu une fortune très-brillante.
„ Cependant combien ne heurte-t-il
„ point les idées les plus claires, &
„ combien n'est-il pas contraire à la
„ raison, qui nous montre évidemment
„ que les corps inanimés ne se meuvent

„ ni

„ ni ne changent de direction sans le „ choc ou la rencontre d'un autre corps ? „ Car un corps n'est qu'un peu de ma- „ tiere ; ce n'est naturellement qu'une „ substance impénétrable plus ou moins „ large, longue, profonde, sans nul pen- „ chant, nulle efficace pour le mouve- „ ment ou pour le repos ; mais ayant „ au contraire une indifférence parfaite „ pour telle ou telle direction. La na- „ ture ne meut point les corps qui nous „ environnent, ni ne change leur direc- „ tion sans que le choc ou la rencontre „ d'un autre corps s'y détermine. Une pierre ne va point sans impulsion vers „ l'orient, vers l'occident, & nous ne „ voyons jamais un corps changer d'état „ ou de direction sans qu'une percussion „ ait part à ce changement ; & cela ne „ sauroit s'opérer par des attractions qui „ n'ont point leur principe dans l'impul- „ sion, puisqu'on les fait régner jusques „ dans le vuide. Il faut donc, pour sou- „ tenir ce systême, établir des possibilités „ à perte de vue, & se jetter de gaieté de „ cœur dans les ténebres des vertus oc- „ cultes, tant de fois bannies de la bonne

„ Physique, & qui y reviennent cepen„ dant toujours, ramenées par des hom„ mes célebres, & tant soit peu dégui„ sées.

„ Le système dont je vous parle me „ paroît cependant amusant, car il donne „ aux planetes l'ame d'une jeune coquet„ te. Son premier amant veut l'avoir, „ son second veut la conserver : elle ne „ garde ni le premier ni le dernier; elle „ en prend un troisieme & les met tous „ les deux d'accord. Ainsi font les étoi„ les : le soleil les attire à lui; leur force „ centrifuge les en éloigne. Elles ne sui„ vent point le chemin qui les conduiroit „ dans le Soleil, elles ne prennent point „ celui qui les en éloigneroit infiniment; „ elles en font un troisieme qui leur con„ serve toujours le mouvement circulaire. „ Ainsi par ce petit caprice de coquette, „ les planetes sont dispensées de se sou„ mettre à la loi générale de la nature, „ par laquelle dès qu'un corps est libre & „ n'est point arrêté par d'autres corps, „ il enfile une ligne droite qui l'éloigne „ du centre de son mouvement; car si „ les planetes avoient été soumises à cette

„ loi reconnue par tous les Philosophes
„ dans l'œconomie de l'Univers, elles au„ roient dû depuis long-temps n'avoir plus
„ leur mouvement circulaire, puisqu'elles
„ auroient décrit, selon la loi ordinaire,
„ une ligne droite, & seroient allées s'a„ bymer & s'anéantir dans quelques étoi„ les fixes.

„ Avant la vogue de ce systême il y
„ en avoit un autre à la mode qui n'é„ toit ni plus conforme à la raison, ni
„ moins opposé aux loix générales de
„ la nature. Les planetes par ce systême
„ étoient portées dans une matiere céleste
„ à laquelle on donnoit le nom de *ma„ tiere ētherée*, qui étoit d'une légéreté
„ & d'une agitation prodigieuses. Cha„ que planete étoit au centre d'un tour„ billon, la terre elle-même étoit au
„ centre du sien, & tous ces tourbillons
„ tournoient autour du Soleil, qui tour„ noient sur lui-même. Une telle Phi„ losophie devroit naturellement former
„ le cahos, au lieu d'entretenir l'ordre
„ dans l'Univers. Le sens commun ne
„ fait-il pas connoître ce qui doit néces„ sairement arriver à deux fluides circu-

„ lant l'un vis-à-vis de l'autre, & agiſ-
„ ſant l'un ſur l'autre ? Il faut qu'ils ſe
„ confondent, & en ce cas que devien-
„ nent les planetes qui ſont au centre
„ des différents tourbillons ? Elles vont
„ ſe heurter & ſe briſer les unes contre
„ les autres, après avoir nagé au hazard
„ dans le grand fluide qui s'eſt formé des
„ différents tourbillons qui en circulant,
„ ont dû s'abſorber les uns & les autres.
„ Cela ſeul ſuffiſoit pour jetter un ridi-
„ cule inexprimable ſur ce ſyſtême. Si
„ l'amour de la nouveauté n'empêchoit
„ les hommes de ſentir les plus grandes
„ abſurdités, il y en avoit encore plu-
„ ſieurs dans ce même ſyſtême qui n'é-
„ toient ni moins contraires à la raiſon,
„ ni plus difficiles à connoître. Premié-
„ rement, il étoit viſible que le tour-
„ billon de la terre ne pouvoit pas con-
„ ſerver ſon premier mouvement. Secon-
„ dement, comment auroit-il pu ſe
„ faire que les cometes, ces corps im-
„ menſes euſſent pu traverſer les tour-
„ billons librement & en tout ſens, ſans
„ rencontrer un obſtacle qui les eût ar-
„ rêtées dans leur cours, & ſans être

» dérangées par les tourbillons qui ont
» des directions très-contraires aux leurs ?
» D'ailleurs, comment est-il possible que
» les cometes, ces torrents d'une gran-
» deur immense & si rapides, n'absor-
» bent pas le mouvement particulier d'un
» corps qui n'est qu'un atôme, eu égard
» à leur prodigieuse grandeur ? & com-
» ment ces mêmes cometes ne détermi-
» nent-elles pas ce corps, par leur force
» supérieure, à suivre leur cours ? Il faut
» que les hommes soient bien amateurs
» des nouvelles opinions pour avoir em-
» brassé pendant près d'un siecle, avec
» autant de zele, une Philosophie dont
» les principes établissoient nécessaire-
» ment une nouvelle formation du cahos.

» Je vois, me dit Mercure, que vous
» pensez sur les opinions humaines aussi
» sensément que si vous aviez lu leur
» sort dans le livre du Destin. Je serois
» curieux, répondis-je à ce Dieu, de
» voir ce qu'il en est dit dans ce Livre.
» Volontiers, reprit Mercure, le voilà.
» Parcourez-le entiérement, & voyez
» non seulement cet endroit, mais tous
» les autres que vous souhaiterez. Alors

» j'ouvris le Livre du Destin; il étoit di-
» visé en trois parties. La premiere étoit
» intitulée, » *Chronique mémorable des faits qui sont arrivés long-temps auparavant que ceux ausquels on les attribue existassent.* La seconde avoit pour tire; *Disposition certaine des actions humaines, par laquelle l'on voit que les hommes ont toujours été le jouet des mêmes passions, & qu'ils le seront pendant la durée de l'univers.* On lisoit à la tête de la troisieme partie; *Catalogue des choses & des hommes qui passeront à la postérité la plus reculée.*
„ Voici, dis-je à Mercure, la partie où
„ je trouverai ce qui regarde les systêmes
„ & les opinions des Philosophes. » En effet, après avoir parcouru quelques feuillets, je tombai sur un chapitre dont voici le titre : *Rêveries de certains visionnaires qui se sont crûs, qui se croient, & qui se croiront toujours plus sages & plus éclairés que les autres hommes.* Je vis d'abord dans ce chapitre les noms de ces anciens Législateurs, qui donnerent pour loix aux foibles mortels les fantaisies dont leur imagination étoit affectée. Je lus le nom de *Lycurgue* en gros caracteres; ensuite

étoient écrites les ordonnances par lesquelles il avoit permis le vol à Sparte pour rendre les gens plus attentifs ; l'adultere pour peupler davantage la patrie ; l'indécence & l'impudicité pour exciter les desirs. Je lus avant le nom de *Lycurgue*, celui de plusieurs Législateurs qui n'avoient pas eu moins de réputation que lui, & qui n'avoient pas été plus sensés. J'en vis encore plusieurs autres après lui dont les loix n'avoient été ni plus sages, ni moins considérées. Les uns avoient dépeint à leurs sectateurs les Dieux comme des tyrans toujours prêts à punir les moindres fautes par des supplices éternels : les autres associoient les Divinités à tous les crimes des mortels, & les rendoient si méprisables, que les hommes, tout méchants qu'ils sont, étoient plus estimables que les Dieux qu'ils servoient. Quelques-uns avoient fait entrer le ciel dans les détails puérils ; ils lui faisoient régler la quantité, la qualité des aliments, les jours & les heures où ils devoient être mangés. Une de leurs principales loix étoit celle qui établissoit une étroite correspondance entre le ciel &

l'eſtomac des hommes. D'autres Légiſlateurs avoient preſcrit des coutumes qui tendoient à rendre les hommes fainéants, inſolents & ſans honte. Ils leur avoient donné des habillements ridicules, les avoient exemptés de travailler, avoient voulu qu'ils paſſaſſent leur vie à mendier, & leur avoient perſuadé que cette vie qui les uniſſoit dès ce monde à la Divinité, les élevoit de beaucoup au-deſſus des autres hommes.

Après avoir fait quelques réflexions ſur le peu d'eſtime qu'ont mérité preſque tous les hommes qui ont voulu preſcrire des loix aux autres, je vins à l'article des Philoſophes. Je m'apperçus bientôt que les opinions qu'avoient ſoutenues les Modernes n'étoient que des ſyſtêmes anciens habillés à la moderne. La matiere ſubtile de Deſcartes étoit le cinquieme élément d'Ariſtote ou ſa matiere ètherée. Les opinions de Démocrite, d'Epicure, d'Empedocle, les vertus occultes des Péripatéticiens étoient employées avec de nouveaux termes par les Newtoniens; le ſyſtême des Monades ou des ſubſtances primordiables prenoit ſon origine des Homœomeries d'Anaxa-

gore. Il eſt vrai que les ſubſtances primordiales du Philoſophe ancien étoient plus conformes à la raiſon que celles du moderne, puiſqu'Anaxagore les ſuppoſoit étendues. C'étoit un Rabin viſionnaire qui, dans le ſeptieme ſiecle avoit ôté l'étendue à ces parties primordiales; ainſi je vis les noms de Leibnitz, de Wolf & de la ſpirituelle & charmante Marquiſe du Châtelet à la ſuite de celui d'un ſectateur du Talmud.

J'aurois ſouhaité de lire les noms & les opinions des Philoſophes qui écriront à l'avenir; mais le Deſtin n'avoit point encore jetté ſur l'endroit qu'ils occupoient dans ſon Livre, la liqueur qui rend noire & liſible l'encre dont il ſe ſert. Mercure ayant deviné mon envie, me dit: » Eſt-ce que ce que vous voyez depuis » tant de ſiecles ne vous apprend pas, » ſans conſulter l'avenir, le ſort des ſyſ- » têmes futurs? Ils ſeront compoſés des » anciens ainſi que ceux d'aujourd'hui. » Les hommes n'ont qu'un certain nom- » bre d'idées: tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de les rendre différemment; mais au fond elles ſont les mêmes...

» Je suis, répondis-je à Mercure, très » persuadé de ce que vous me dites ; car » pour qu'il y eût des hommes qui eussent un grand nombre d'idées qui n'auroient jamais été dans l'entendement » d'aucun de ceux qui les ont précédés » pendant tant de siecles, il faudroit que » ces hommes fussent faits différemment » que les autres ; que leurs cerveaux fussent mieux disposés, formés de fibres » plus fermes ou plus délicates, & remplis de plus d'esprits animaux. Or cela » n'arrive point ; la nature n'a qu'une » certaine pâte qu'elle tourne & retourne » diversément, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes. Les arbres ne sont ni plus grands, ni plus » petits qu'ils étoient autrefois ; les lions » & les tigres ni moins féroces, ni moins » avides de sang qu'ils l'étoient il y a » cinq mille ans. De même les hommes » qui vivent aujourd'hui sont semblables » à ceux qui vivoient il y a cinquante » siecles. La nature n'a point formé » Newton, Descartes, Leibnitz, Malebranche d'une pâte plus fine que celle » dont elle se servit lorsqu'elle forma Dé-

» mocrite, Epicure, Platon, Aristote.
» Il est vrai qu'il y a de temps en temps
» quelque siecles qu'on doit regarder
» comme plus éclairés que les autres ;
» mais cela ne vient pas de ce que les
» hommes qui vivent dans ces siecles
» ayent des idées qui n'ont jamais été
» connues des autres hommes qui les ont
» précédés, mais simplement de ce qu'il
» leur est permis de faire valoir ces idées,
» de les produire au grand jour. Ainsi,
» lorsqu'un savant Allemand démontroit
» qu'il y avoit des Antipodes, il fut per-
» sécuté pour avoir dit une chose que
» Platon avoit soutenue (*a*) tranquille-
» ment plus de douze siecles auparavant.
» Quand Galilée fut mis en prison &
» traité cruellement pour avoir prouvé
» que la terre tournoit autour du So-
» leil ; il renouvelloit une opinion sou-
» tenue par des Philosophes anciens aux-
» quels on n'avoit jamais songé d'en faire
» un crime.

» Quand Descartes fut persécuté &

(*a*) Plato *primus in Philosophia antipoda.* Diogen. Laërt. *de Vit. & Dogm. Clarorum Philosoph.* Lib. 3.

„ obligé de se retirer en Hollande pour y
„ méditer tranquillement les opinions les
„ plus sensées de sa Philosophie, & qui
„ étoient directement opposées à celles
„ des Philosophes de son temps, elles
„ avoient été soutenues par Lucrece seize
„ cents ans auparavant, sans qu'on lui en
„ eût fait un crime. Descartes dit que les
„ qualités sensibles, comme les odeurs, les
„ saveurs &c. ne sont point attachées au
„ corps par leur nature; Lucrece a écrit la
„ même chose. (*a*) Ne pensez pas, dit-il,
„ que les principes des choses, qui n'ont
„ point de couleurs ayent d'autres quali-
„ tés, comme le froid, le chaud, le son,

(*a*) *Sed ne forté putas solo spoliata colore,*
Corpora prima manere: etiam secretà teporis,
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et sonitu sterilia & succo jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere pos-
sunt:
Nec simili ratione saporem denique quemquam;
Nec frigus; neque item calidum, tepidumque
vaporem.
Lucret, de Rer, Nat, Lib, 2, vers, 180, & seq.

„ le suc, l'odeur : comment pourroient-ils „ donner aux êtres qu'ils composent, leur „ couleur & leur son, puisqu'étant solides „ & simples, il n'émane rien d'eux ? „ Ils sont de même sans goût, sans froid, „ sans chaud, & n'ont aucune chose de „ cette nature.

„ Quels éloges ne donne-t-on pas au- „ jourd'hui à Descartes pour avoir ruiné „ les chimeres de la Philosophie scholas- „ tique, & pour avoir soutenu & prouvé „ que toutes nos sensations ne sont cau- „ sées que par l'impression des corpuscu- „ les, qui d'ailleurs nont eux-mêmes au- „ cunes qualités que les trois dimensions „ nécessaires à tous les corps ? Certaine- „ ment ses idées n'étoient pas neuves, & „ Descartes ne les avoit eues que plus de „ dix-neuf cents ans après Epicure. Lu- „ crece son sectateur, s'est encore expli- „ qué fort clairement sur cet article. C'est „ la différente maniere, (a) dit-il, dont

(a) *Hinc ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum.*
Illis queis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati ;
At contra, quibus est eadem res intus acerba ;

„ les corpuscules frappent les sens, qui „ fait que l'un trouve amer ce que l'au- „ tre assure être doux.

„ L'explication que Descartes a don- „ née de l'attraction de l'aimant, de l'am- „ bre & des autres corps dans lesquels „ nous voyons une attraction, est nouvelle „ pour ceux qui ne connoissent point les „ Philosophes anciens ; mais Lucrece „ avoit dit, ainsi que Descartes, (a) „ que *la matiere magnétique de l'aimant* „ *chasse d'entre le fer & l'aimant l'air qui* „ *s'y trouve, qui revient ensuite sur le fer* „ *& l'aimant, & les force à se réunir.*

„ Le même Lucrece a dit sur la lumiere „ précisement la même chose que Newton. „ Le Philosophe Anglois a voulu démon-

Aspera nimirum penetrant, ham ataque fauces ?
Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.
Id. *ibid.* Lib. 4. vers. 659, & seqq.

(a) *Principio fluere è lapide hoc per multa necesse est*
Semina, sive æstum qui discutit aersi plagis.
Inter qui lapidem, ferrumque est cumque locatus
Aer à tergo quasi provehat atque propellat ;
Trudit & impellit, quasi navim velaque ventus.
Id. *ibid.* Lib. 6. vers. 1000, & seqq.

„ trer que la lumiere est transmise du „ Soleil à la terre (*a*), & que des cor- „ puscules qui se détachent des corps lu- „ mineux & qui traversent des espaces „ d'une étendue surprenante, apportent „ en peu de moments les impressions de „ la clarté. Lucrece nous apprend que c'é- „ toit-là l'opinion d'Epicure. (*b*) Il est „ certain, *dit-il*, qu'il y a des choses qui „ doivent leur vîtesse à la légéreté de „ leur nature, comme la lumiere, la cha- „ leur du Soleil, qui sont composées „ d'atômes très-subtils : ils traversent ai- „ sément tout l'intervalle de l'air ; ensorte „ que dans un instant une lumiere est per-

(*a*) *Rejicientur simul hypotheses ex quibus lumen in pressu vel motu per istius medium propagato consistere fingitur.... corpuscula è corporibus lucentibus emissa. Optic.* Newton, Pag. 314. & 315.

(*b*) *Principio persæpe levis res atque minutis*
Corporibus factas, celeres licet esse videre
In quo jam genere est solis lux, & vapor ejus ;
Propterea quia sunt è primis facta minutis
Quæ quasi cuduntur, perque aeris intervallum
Non dubitant transire sequenti concita plaga ;
Suppeditatur enim confestim lumine lumen.
Et quasi protelo stimulatur fulgure fulgur.
Id. *ibid.* Lib. 4. verf. 183, & seqq.

„ pétuée par une autre lumiere, & que „ ses rayons sont toujours poussés & pressés par de nouveaux rayons. Sur ce qui „ regarde l'origine des fleuves & des fontaines, certains Philosophes anciens ont „ eu précisément les mêmes idées que „ celles qu'ont aujourd'hui les meilleurs „ Physiciens. (a) Selon Séneque, les fontaines & les fleuves *viennent de la mer* „ *par des chemins inconnus & souterrains,* „ *& y retournent de même.* Cette circulation du sang, cette découverte fameuse dont on ne soupçonne pas même que les anciens ayent eu l'idée, n'avoit point été entierement inconnue au „ même Philosophe Latin. Il dit dans ses „ *questions naturelles* (b) *que lorsque les esprits*

(a) *Quidam existimant terram quidquid aquarum emisit, rursus accipere; & ob hoc maria non crescere, quia quod influxit, non in suum vertunt, sed protinus redeunt. Occulto enim itinere subit terras, & palam venit, secreto revertitur, colaturque in transitu mare: quod per multiplices anfractus terrarum verberatum, amaritudinem ponit & pravitatem saporis in tanta soli varietate exuit & in sinceram aquam transit.* L. Ann. Senec. *Nat. Quæst.* Lib. 3. Cap. 5.

(b) *Etiamnum & illud accedit his argumentis, per quod appareat motum effici spiritu, quod corpora quæque nostra non aliter tremunt, quam si*

„ *vitaux qui sont dans le sang circulent*
„ *sans empêchement, le corps n'est point sujet*

spiritum aliqua causa conturbat : cum timore contractatus est, cum senectute languescit & venis torpentibus marcet, cum frigore inhibetur, aut accessionem cursu suo dejicitur. Nam quandiu sine injuria perfluit, & ex more procedit, nullus est tremor corpori. Cum aliquid occurit quod inhibeat ejus officium, tunc parum potens perferendis his quæ suo vigore tenebat, deficiens concutit, quid integer tulerat. Id. *ibid.* Lib. 6. Cap. 18. Le même Séneque s'explique encore plus précisément dans un autre endroit, où il compare les veines & les arteres aux canaux souterreins, & le sang à l'eau souterreine. Selon lui le sang court dans ses conduits comme l'eau dans les siens, qui part de la mer & retourne à la source. Voici ses propres mots : *Placet natura regi terram ; & quidem ad nostrorum corporum exemplar, in quibus & venæ sunt & arteriæ : illæ sanguinis, hæ spiritus receptacula. In terra quoque sunt alia itinera, per quæ aqua, & alia per quæ spiritus currit :* adeoque *illam ad similitudinem humanorum corporum natura formavit, ut Majores nostri aquarum appellaverint venas.* Idem, *ibid.* Lib. 3. Cap. 15. Platon avoit dit la même chose plusieurs siecles avant Séneque. » *La nature*, selon » ce Philosophe Grec, prend des précautions » afin que le sang coule aisément dans les vei- » nes, & retourne de même à sa source, « *Neque*, dit-il, *si crassior sit, (sanguis) ad motum fiat ineptior atque ægre per venas fluat & refluat.* Plato *in Timæo*, pag. 537. Dans un autre endroit il dit que » les maladies viennent ordinai- » rement de l'altération du sang qui coule dans » les veines plus vîte ou plus lentement qu'il ne » le doit par les regles de sa circulation ordi-

„ *au tremblement.* Comment Séneque au„ roit-il voulu que les esprits vitaux eus„ sent circulé, si le sang ne circuloit pas „ lui-même, & s'il bouchoit tous les pas„ sages ?

„ Les Physiciens modernes se vantent d'a„ voir fait de grandes découvertes sur les „ causes du flux & du reflux de la mer. „ Ils ont observé les rapports qu'il y a en„ tre les mouvements de la mer & ceux „ de la Lune ; ils ont trouvé que les mou„ vements journaliers de la Lune sont con„ formes à ceux de la mer ; que la Lune „ retarde chaque jour, & la marée aussi „ chaque mois : à la nouvelle & à la „ pleine Lune, sur tout quelque temps „ après, la marée croît plus qu'à l'ordi„ naire «

Quæ omnia sanguinem ipsum imprimis perimunt, & feruntur passim per venas nullo prorsus naturalis circuitus ordine observato. Plat. *in Tim.* pag 572. La circulation du sang étoit connue près de deux mille ans avant Platon ; car il y en a quatre mille qu'elle étoit non-seulement connue des Chinois, mais qu'ils avoient fixé le temps de sa revolution entiere dans les veines, au temps qu'il faut pour respirer deux cents soixante & dix fois. *Sanguinis circulationem. . . . jam à quatuor mille & pluribus annis scribus notam fuisse testantur illorum libri.... revolutiones vero singulas metiuntur* 270 *respirationibus.* Isaac. Vossi pag. *Var. Observ. Lib. de Magnit. Sinarum, pag.* 71, 72.

„ naire ; le flux diminue quand la Lune „ approche de ses quadratures ; le flux „ augmente quand la Lune revient vers les „ conjonctions ou les oppositions. Quand „ la Lune s'éloigne de la terre, la marée „ est plus basse ; lorsqu'elle en est plus „ proche, la marée est plus haute. Les „ temps des plus gandes marées arrivent „ quelques jours après les équinoxes, où „ le Soleil & la Lune semblent se réunir „ dans l'Equateur. Ces observations sont „ fort belles, il est vrai ; mais comment „ est-ce que les Physiciens modernes au„ roient été les premiers à les faire, puis„ que Pline (*a*) les a toutes faites, & que

(*a*) *Et de aquarum natura complura dicta sunt : sed æstus maris accedere & reciprocari maximè mirum ; pluribus quidem modis, verum causa in Sole Lunaque ; bis inter duos exortus Lunæ affluunt bisque remeant, vicenis quaternisque semper horis, & primum attollente secum ea mundo intumescentes, mon à meridiano cœli fastigio vergente in occasum residentes : rursusque ab occasu subter cœli ima, & meridiano contraria accedente, innundantes : hinc donec iterum exoriatur, se sorbentes .... multiplex etiamnum lunaris differentia, primumque septenis diebus. Quippe modici nova ad dividuam æstus, pleniore ab ea exundant, plenaque maxime fervent inde mitescunt.... duobus æquinoctiis maxime tumentes & autumnali amplius quam verno.* Plin. *Hist. Nat.* Lib. 2. Cap. 97.

„ nous les trouvons encore aujourd'hui
„ décrites fort au long dans le quatre-
„ vingt-dix-septieme chapitre du second
„ Livre de son *Histoire naturelle ?*

„ Les modernes connoissent aujour-
„ d'hui que la Lune est beaucoup plus pe-
„ tite que la terre ; que c'est un corps opà-
„ que qui doit sa lumiere au Soleil,
„ qu'il ne seroit pas impossible que la
„ Lune fût habitée ; qu'elle a des monta-
„ gnes, des creux, des vallées, des en-
„ droits qui réfléchissent peu ou moins
„ la lumiere ; qu'elle tourne sur elle-même.
„ Plutarque (*a*), après d'autres Philoso-
„ phes qui l'avoient devancé, a dit tou-
„ tes ces choses.

„ Les Physiciens qui vivent aujourd'hui
„ se vantent d'avoir rendu un grand ser-
„ vice aux hommes en les délivrant de la
„ crainte ridicule que leur causoit l'appa-
„ rition des cometes, & en leur apprenant
„ que ces corps lumineux qu'ils croyoient
„ présager les plus grands malheurs,

(*a*) On doit lire pour savoir ce que les anciens ont pensé de la Lune, le traité de Plutarque, qui est intitulé : *De la face que l'on voit dans le rond de la Lune.* Ce traité est la page 614 de la traduction des Oeuvres de Plutarque par Amiot.

„ étoient des astres qui avoient leur cours
„ réglé dans leurs orbes, comme les pla-
„ netes dans les leurs. Mais si les hommes
„ qui vivoient du temps de Séneque
„ avoient voulu l'écouter, il leur auroit
„ rendu le même service; car il dit expres-
„ sément la même chose que disent les Phi-
„ losophes modernes. Nous avons vû
„ *(a), écrit-il dans le septieme Livre de ses*

(*a*) *Quare ergo per longum tempus apparet, & non citò exstinguitur? Sex enim mensibus hic, quem nos Neronis Principatu latissimo vidimus, spectandum se præbuit in diversum illi Claudiani circumactus. Ille enim à septentrione in verticem surgens, orientem petiit semper obscurior: hic ab eadem parte cœpit, sed in occidentem tendens, ad meridiem flexit, & ibi se subduxit oculis.* Senec. *Quæst. Nat.* Lib. 7. Cap. 21. *Ego nostris non assentior. Non enim existimo cometen subitaneum ignem, sed inter æterna opera naturæ. Primum quæcumque aer creat, brevia sunt. Nascuntur enim in re fugaci & mutabili. Quomodo potest enim aer aliquid idem diu permanere, cum ipse aer nunquam idem maneat? Fluit semper, & brevis illi quies est, intra exiguum momentum in alium quam in quo fuerat, statum vertitur. Nunc pluvius, nunc serenus, nunc inter utrumque varius; nubesque illi familiarissimæ, in quas coit, & ex quibus solvitur, modo congregantur, modo digeruntur; nunquam immotæ jacent. Fieri non potest ut ignis certus in corpore vago sedeat & ita pertinaciter hæreat, quam quem natura ne unquam excuteretur aptavit.* Idem *ibid.* Cap. 22. *ait cometen non unum ex multis erratices effici, sed multos cometas ...*

„ *Questions naturelles*, pendant le regne de
„ Néron, une comete l'espace de six mois
„ faisant un tour différent de celui de celle
„ qui parut sous Claudius, montant en
„ haut du côté du septentrion vers l'orient,
„ & paroissant toujours plus obscure; l'au-
„ tre partant du même endroit, tirant vers
„ l'occident, se tournant vers le midi où
„ on la perdit de vue. Je ne puis accorder
„ aux Stoïciens que les cometes soient
„ des feux qui s'allument tout à coup : je
„ crois au contraire qu'elles sont des ou-
„ vrages éternels de la nature; car tout ce
„ que l'air engendre est de peu de durée, &
„ comment seroit-il possible qu'une chose
„ pût durer pendant long-temps dans l'air,
„ puisque l'air même ne demeure jamais
„ en un même état ? Il coule sans cesse &

veteres esse. Non est inquit, specie falsa, nec duarum stellarum confinio ignis extensus, sed & proprium sidus cometes est, sicut solis aut lunæ..... cæterum non est illi palam cursus altiora mundi secat; & tunc demum apparet cum in imum cursus sui venit... multi variique sunt, dispares magnitudine, dissimiles colore..... hi minuunt augentque lumen suum, quemadmodum alia sidera quæ clariora, cum descendere sunt, majora ex loco propriore visantur; minora cum redeunt, & obscuriora quia obducunt se longius. Id. ibid. Cap. 27.

„ n'eſt jamais en repos ; il ſe change dans „ un moment en ce qu'il n'étoit pas un „ inſtant auparavant. Tantôt il eſt pluvieux, „ tantôt ſerein, ſouvent il eſt variable : les „ nues qu'il forme s'amaſſent, s'uniſſent, „ ſe ſéparent, s'étendent, & ne demeu„ rent jamais dans un état fixe. Il eſt donc „ impoſſible qu'un feu puiſſe être aſſuré & „ certain ſur un corps auſſi inconſtant & „ auſſi errant, & qu'il y ſoit attaché comme „ le feroit celui que la nature auroit placé „ dans un lieu fixe. Une comete n'eſt point „ une image fauſſe ni un feu de deux étoi„ les qui s'épand ſur ce qui leur eſt voiſin ; „ c'eſt proprement une étoile, comme l'eſt „ auſſi le ſoleil & la lune ; ſon cours n'eſt „ point encore connu, elle parcourt les „ régions les plus hautes du ciel, & ne „ paroît que lorſqu'elle eſt arrivée au bas „ de ſa courſe. Il y en a pluſieurs de di„ verſes couleurs & de différentes gran„ deurs : les unes diminuent & augmentent „ leurs lumieres comme font les étoiles, „ leſquelles ſont plus claires quand elles ſe „ couchent, & ſemblent être plus grandes „ quand on les voit de plus près, & plus „ petites & plus obſcures lorſqu'elles ſe

„ levent, parce qu'elles s'éloignent de no-
„ tre vue. Mais, disent ceux qui croyent
„ que les hommes n'ont presque rien su
„ que dans ces derniers siecles, connoître
„ que les cometes sont des astres, c'est peu
„ de chose, eu égard à observer le retour
„ de quelques-unes ; & il y a des astrono-
„ mes modernes qui ont osé le faire : ils
„ n'ont fait que ce que faisoient il y a
„ trois mille ans les Egyptiens (*a*).

„ Je pourrois aisément montrer qu'il en
„ est des autres opinions des Philosophes
„ ainsi que de celles dont je viens de faire
„ mention. Je conviens que certains ins-
„ truments que nous avons fabriqués dans
„ ces derniers temps nous ont fait connoî-
„ tre plusieurs choses que les Romains &
„ les Grecs n'ont pu voir ; mais qui nous
„ a dit que les Egyptiens, que les Baby-
„ loniens, & que d'autres peuples, plus
„ anciens n'ont pas eu connoissance
„ des mêmes instruments, qui s'est perdue
„ dans la durée des temps ? Lorsqu'on
„ trouva l'Imprimerie en Europe, on fut
„ persuadé

(*a*) *Cometarumque ortus prædicebant* (*Ægy-ptii.*) Diod. Sic. Lib. I. Part. 2.

„ persuadé que cette invention avoit été
„ inconnue jusqu'alors à tout l'Univers :
„ on a vu dans la suite qu'elle étoit con-
nue depuis plus de deux mille ans à la
„ Chine ; & qui sait si les Chinois ne l'a-
„ voient pas reçue de quelques peuples
„ Indiens qui l'ont perdue dans la suite &
„ n'en ont plus eu aucune connoissance,
„ comme nous du secret de peindre sur
„ le verre, qui est entiérement perdu en
„ Europe ? Les Arts & les Sciences naissent
„ & meurent par la longueur du temps. Il
„ y a quatre mille ans qu'on calculoit à
„ la Chine (a) les éclipses de Soleil. Si ce
„ pays avoit été totalement dévasté, com-
„ me tant d'autres l'ont été, nous serions
„ persuadés que les Babyloniens & les
„ Chaldéens ont été les premiers Astro-
„ nomes, & nous n'aurions aucune con-
„ noissance que l'Astronomie eût pu être
„ cultivée avant eux par d'autres hommes
„ qui l'avoient poussée jusqu'au point de
„ calculer les éclipses. Il en est de même

(a) Voyez *l'Histoire de la Chine* du Pere du Halde, & les autres Ecrivains qui ont parlé des Chinois. Consultez sur-tout ceux qui ont été à la Chine, & qui n'ont parlé des Chinois qu'après les avoir parfaitement connus.

„ des microſcopes, des lunettes, & des au-
„ tres inſtruments dont nous croyons être
„ les inventeurs. Il faut néceſſairement que
„ dans l'étendue immenſe des ſiecles qui ſe
„ ſont écoulés, les hommes ayent tantôt
„ perdu & tantôt retrouvé tout ce que
„ nous regardons aujourd'hui comme uni-
„ quement dû à notre ſiecle, & je ſuis très-
„ convaincu que l'axiôme le plus vérita-
„ ble, c'eſt que *le Soleil ne voit rien, & ne*
„ *verra plus rien de nouveau pour lui.* „
„ Vous avez raiſon, *me dit Mercure*,
„ & moi qui ſuis un Dieu contemporain
„ d'Apollon, & approchant du même âge, je
„ puis vous certifier que je n'ai jamais rien
„ connu de nouveau depuis que j'ai l'âge de
„ raiſon, & que j'ai reçu dans le ciel la robe
„ virile; car dans le temps que j'étois encore
„ dans l'enfance & que ma mere Maïa m'é-
„ levoit ſur le mont Cylene dans l'Arcadie,
„ tout ce qui frappoit mes ſens pour la pre-
„ miere fois me paroiſſoit nouveau dans
„ l'Univers: le temps & la fréquentation
„ des autres Dieux me guérit de mes préju-
„ gés, & Jupiter me trouva digne de me don-
„ ner l'Intendance univerſelle de l'Eloquen-
„ ce & du Commerce; il ajouta à mes ren-

„ tus de savoir voler très-habilement ; ainsi
„ n'étant pas moins le Dieu du vol, de
„ l'Éloquence & du Commerce, pour unir
„ tous mes sujets & rendre leurs mœurs
„ uniformes, je fis devenir les Avocats
„ & les Marchands aussi fripons qu'il me
„ fut possible. Le grand Jupin voulut en-
„ core que je fusse le négociateur de ses
„ plaisirs secrets, & pour donner à cet em-
„ ploi un nom honorable, il me fit expé-
„ dier le brevet de *Messager des Dieux.* De-
„ puis ce temps les Princes, qui sont sur la
„ terre les images des Dieux, ont imité
„ l'exemple de mon pere Jupiter, & ils ne
„ manquent point de décorer de quelques
„ titres pompeux ceux qui occupent au-
„ près d'eux l'emploi que j'exerce dans
„ l'Olympe. Mais j'oublie en vous parlant
„ que je dois aller mener dans les enfers
„ plusieurs ames qui n'attendent que moi
„ pour quitter la prison de leur corps ;
„ c'est là encore un des attributs de ma
„ Charge : c'est moi qui conduis les ames
„ chez les morts & qui les en retire. Ap-
„ prenez-moi je vous prie, dis-je à Mer-
„ cure, est-ce que vous retirez véritable-
„ ment quelquefois les ames des enfers, &

„ que vous les ramenez à la clarté des
„ cieux ? Mon ami, *me répondit le Dieu*,
„ cela ne m'eſt jamais arrivé ; mais il faut
„ cependant que je tâche de perſuader aux
„ hommes que j'en ai le pouvoir : car s'ils
„ ſavoient que je ne puis leur rendre au-
„ cun ſervice après leur mort, les parents
„ qui leur ſurvivent ne feroient aucune li-
„ bation, aucun ſacrifice ſur leur tombeau.
„ Et de quoi vivroient les Prêtres des
„ Dieux Mânes & de toutes les Divinités
„ qu'on ne prie que pour les rendre favo-
„ rables aux ames, & pour les empêcher
„ de s'oppoſer à leur ſortie de l'empire de
„ Pluton ? Moi-même je perdrois beau-
„ coup, ſi l'on venoit à ſavoir pareille
„ choſe. Je vous entends, dis-je à Mercure,
„ la moitié de vos honneurs ne ſont fon-
„ dés que ſur la fauſſe idée qu'on a de
„ votre crédit & de votre pouvoir. La
„ même choſe qui détruiroit les revenus
„ des Prêtres des Dieux Mânes, diminue-
„ roit infiniment l'idée qu'on a de votre
„ puiſſance ; ainſi vous faites cauſe com-
„ mune avec eux : vous reſſemblez à ces
„ courtiſans, qui ne doivent les attentions
„ & les reſpects qu'on leur marque qu'à

„ la prévention où l'on est qu'ils ont
„ beaucoup de crédit, quoique dans le
„ fond ils en ayent très-peu. Si l'on venoit
„ à découvrir ce qu'ils ont l'art de cacher
„ habilement, toute leur grandeur s'éva-
„ nouiroit dans un instant.

» J'aime beaucoup à vous ouir philo-
„ sopher, répondit Mercure; mais il faut
„ cependant que je vous quitte. Ha! Seig-
„ neur Mercure, lui dis-je, encore un ins-
„ tant, je vous prie, & souffrez que je
„ parcoure un peu la troisieme partie du
„ Livre du Destin. „ *Volontiers*, reprit le Dieu de l'Eloquence; *mais dépêchez-vous, car je suis pressé.* Alors pour profiter du temps que me donnoit Mercure, je commençai à parcourir le catalogue des Héros destinés à vivre éternellement avec les Dieux, & à jouir comme eux de l'immortalité. Je vis les noms de tous ces fameux Capitaines Grecs & Romains; ensuite venoient ceux des Chefs des Goths, des Vandales, des Huns, & des autres nations qui détruisirent l'Empire d'occident: je vis aussi les noms des Généraux Tartares, Scytes & Turcs qui conquirent l'orient sur les Grecs. Enfin je trouvai dans ce catalogue

les noms de tous les grands hommes, de quelque nation qu'ils fussent, & dans quelque siecle qu'ils eussent vécu.

Ce qui m'étonna, c'étoit la maniere dont ce catalogue étoit écrit : le nom de chaque Héros occupoit le haut d'une page, & les principales actions qu'il avoit faites remplissoient le reste. Le derriere de cette même page servoit à l'histoire d'un homme de néant & d'un mérite toujours très-médiocre; souvent même il n'en avoit eu aucun, & il avoit été très-méprisable, ou par les crimes qu'il avoit commis, ou par ceux qu'il avoit fait commettre, ou par ses sentiments. Surpris d'une chose qui me paroissoit aussi bizarre, j'en demandai la raison à Mercure. „ Comment est-il pos„ sible, lui dis-je, que le Destin place „ dans son Livre, à côté des plus grands „ Héros, un tas de misérables fanatiques, „ de scélérats & d'imbécilles? „

„ Le Destin, me répondit Mercure, „ ne distingue point les hommes, ils sont „ tous égaux pour lui, & par conséquent „ il met indifféremment dans son cata„ logue tous ceux qui doivent jouir de „ l'immortalité & être honorés par une

„ grande multitude d'hommes. Ces gens „ que vous trouvez si méprisables, & qui „ le sont véritablement, ont cependant „ été regardés comme des personnes illus- „ tres, & ont trouvé un grand nombre „ de partisans ; leur nom passera à la posté- „ rité la plus reculée, & plusieurs d'en- „ tr'eux ont encore aujourd'hui plus de „ gens qui les admirent & les réverent, „ qu'il n'y en a qui connoissent Alcibiade, „ Scipion & Tamerlan. Ainsi ne condam- „ nez point l'ordre qui est observé dans „ ce catalogue ; condamnez plutôt la folie „ des hommes qui seule en est la cause, „ & qui honore & souvent déïfie ce qui „ devroit être abhorré & condamné à un „ éternel oubli. »

Je ne répondis rien à Mercure ; ce qu'il me disoit me parut trop raisonnable. Je continuai à parcourir le catalogue & à considérer avec une nouvelle surprise les noms de ceux qui occupoient le derriere de la feuille où étoient écrites les actions des plus grands Héros. Je vis derriere la feuille de Pompée le grand, l'histoire d'un vil gladiateur appellé Spartacus ; derriere celle de César il y avoit un Tailleur qui

ſoulevoit les Gaules ; derriere celle de Conſtantin & de ſes fils, je lus les noms & les diſputes de quelques Prêtres qui allumerent dans toute l'Europe des diviſions cruelles. Je conſidérai avec étonnement derriere la feuille qui contenoit les actions glorieuſes de Charles V. le nom & les actions d'un Moine qui, ſorti de ſon Couvent, changeoit la face de l'Allemagne & du Nord, faiſoit périr des millions d'hommes par des guerres civiles. François I. n'étoit pas mieux partagé que Charles V. Ce Prince ſi bon, ſi franc, ſi généreux, ſi brave, avoit pour ſon partage un Chanoine de Noyon, ſavant, éloquent; mais bilieux, vain, hypocondre, vindicatif, qui, retiré à Geneve, faiſoit brûler ceux qui n'étoient point de ſon ſentiment, tandis qu'il écrivoit avec emportement contre la perſécution, & qu'il plongeoit ſa patrie dans les horreurs d'une diſſenſion fatale. Je vis au derriere de la feuille de pluſieurs autres grands hommes, des fous, des Moines mendiants ignorants, des faux Prophetes de croiſades. Louis XIV, ce Prince dont la mémoire ſera toujours chere à tous les

bons François, & qui porta la gloire de son nom & de son état au plus haut point, avoit derriere sa feuille le fourbe Jésuite la Chaise & l'Evêque Jansénius : le premier faisoit à la France une blessure qui saigne encore, en occasionnant l'exil des Protestants ; le second préparoit de nouvelles disputes pour diviser une seconde fois le Royaume. Derriere la feuille de Louis XV. on lisoit le nom de l'Abbé Pâris. Ce bon Roi, l'amour de ses sujets, qui vainquit ses ennemis, & qui cependant en fut non seulement estimé, mais encore aimé, avoit derriere sa feuille un fanatique que des insensés avoient choisi pour leur patron. Fréderic, Roi de Prusse, vainqueur dans cinq batailles de tant d'ennemis unis contre lui ; Fréderic, dont l'esprit est aussi profond que le courage est grand, avoit pour compagnon d'immortalité le visionnaire Zinzendorf, chef des Piétistes, qui défend la guerre sous quelque prétexte que ce soit, & rend les hommes esclaves du premier qui les attaque, en leur imposant pour premiere loi de ne pas même prendre les armes pour défendre leur patrie. . .

tégés par de grands Seigneurs, approuvés par des Auteurs qui ont des raisons particulieres de les louer; tous ces Ecrivains n'étoient point dans le Livre du Destin : je n'y vis que ceux qui avoient un véritable mérite. Il y avoit dans ce chapitre un article dont le titre étoit, *Les sept Sages modernes de la République des Lettres.* Curieux de connoître quels étoient ces sept Sages, & ne doutant pas que ce ne fussent sept Docteurs de Sorbone ou sept Académiciens ; je fus fort surpris lorsque je connus qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre, & que je vis que pour faire le nombre de ces sept Sages il avoit fallu prendre des Savants de différentes nations, Petrarque, Erasme, Montaigne, Gassendi, Bayle, Locke & Grotius. Je lus ensuite ces paroles : « Ces sept grands hommes ont joint à une » grande érudition beaucoup d'esprit, » beaucoup de sagesse, beaucoup de probité, beaucoup de modestie, beaucoup » de défiance de leurs lumieres, & beaucoup de précautions en disant leurs sentiments sur des matieres qu'ils croyoient » difficiles à éclaircir : ils ont, chacun » dans leur genre, été jusqu'où peut par-

» venir l'esprit humain ; mais ils n'ont
» point été assez vains pour vouloir aller
» plus loin. En cela plus sages que bien
» d'autres grands hommes anciens & mo-
» dernes qui ont voulu soumettre à la
» raison des choses que cette même rai-
» son montroit ne pouvoir être connues
» par de foibles mortels ; ils ont douté
» lorsqu'ils ont cru que le doute étoit
» plus sage que l'assertion. »

Après les noms des gens de Lettres destinés à l'immortalité, venoient ceux des personnes célebres dans les Arts. Je vis à la suite des noms de Raphael, de Caraches, du Correge, de le Brun, de le Sueur, du Poussin, ceux de Natoire, de Charles Vanloo, de Pierre, de Boucher, de Caze & de Peine. Ceux de Smits & de Drevest étoient à côté de ceux des Edelin, des Audran & des Cochin : ceux de Rameau, de Mondonville, de la Garde, accompagnoient ceux de Lulli, de Campra & de Mouret ; celui de Hasse étoit avec celui de Vinci. L'aimable & célebre Salinbeni, le charmant Jéliote, le fameux Farineli, étoient placés auprès d'Orphée & d'Amphion. Je lus avec les noms de Co-

relli & de Tartini, ceux de le Clerc, de Guignon & de Chabanon.

Après avoir examiné encore quelque temps le Livre du Deſtin, un mouvement d'amour propre me porta à voir ſi je n'y trouverois point mon nom; je le cherchai, & il s'offrit à mes yeux: mais je vis par ce qui étoit écrit au deſſous, que cette immortalité me coûteroit tant de chagrins & d'embarras, que la douleur que j'en reſſentis m'éveilla. Ainſi mon ſonge & mon immortalité finirent enſemble.

FIN.

tous les jours, & il n'en passoit … m'ordonner quelques nouvelles … Cette multitude de remedes empêcha … nature d'agir pour rétablir ma santé aussitôt qu'elle l'auroit fait sans cet obstacle: de sorte qu'il eut tout le temps de multiplier ses visites, que je fus obligé de payer bien plus chérement qu'on ne les paye à la Chine, quoique nos Médecins y comprennent les médicaments qu'ils fournissent.

La maniere dont je fus traité dans cette maladie, me donna occasion de faire diverses remarques sur notre Médecine & celle des Européens. Ceux-ci ont un beaucoup plus grand nombre de remedes que nous. Tous ceux que nos Médecins ordonnent se prennent par la bouche; mais ce canal ne suffit pas à ceux de l'Europe; ils en font encore entrer par le derriere, & ils attribuent une grande efficace à ceux-ci. Il leur est aussi fort ordinaire de faire ouvrir les veines, ce que les nôtres ne font jamais que dans les plus grandes extrémités. Les Européens ne font pas grande attention au sexe, à l'âge, ni au tempérament de leurs malades; ils les traitent tous de la même maniere; mais notre exactitude à

distinguer tout cela, se pousse jusqu'au scrupule. Nous ne traitons pas toujours les mêmes maladies de la même maniere dans ces différentes personnes; nous observons, pour être plus surs de l'efficace de nos remedes, quelle est la température de l'air, & dans quelle saison de l'année on est. Nous avons aussi grand soin d'empêcher que nos malades ne se chargent trop l'estomach, qui ne sauroit jamais bien faire ses fonctions dans la maladie. Les Médecins de l'Europe n'ont point assez d'habileté pour faire toutes ces observations qu'ils traitent de bagatelles, & qui sont néanmoins aussi essentielles que les remedes, puisque c'est de là d'où leur efficace dépend.

Porte-toi bien.

De Rome, le...

Fin du Cinquième Volume.